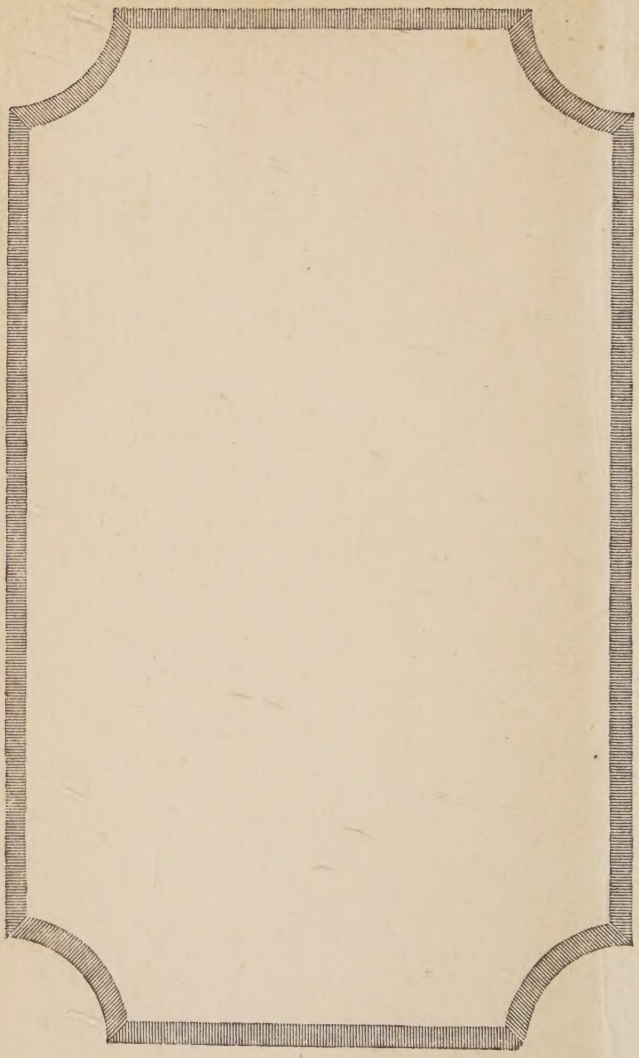
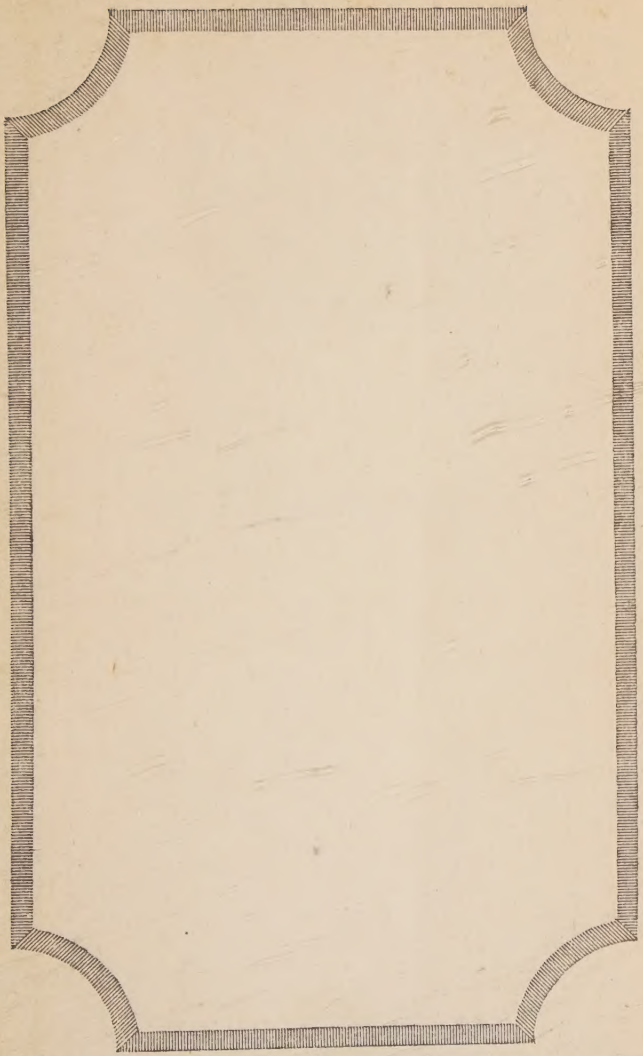




Louis Kasavotzki
Berlin 1925.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. MAX FUCHS

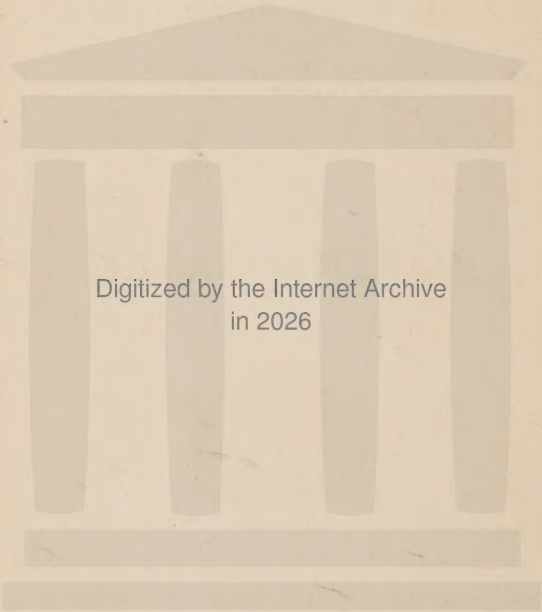
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

PROFESSEUR A BERLIN

LA RENAISSANCE

II

Roman Rostowski



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/larenaissance0000unse_q2e5

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE
VOL. XXXIV

COMTE DE GOBINEAU

LA RENAISSANCE

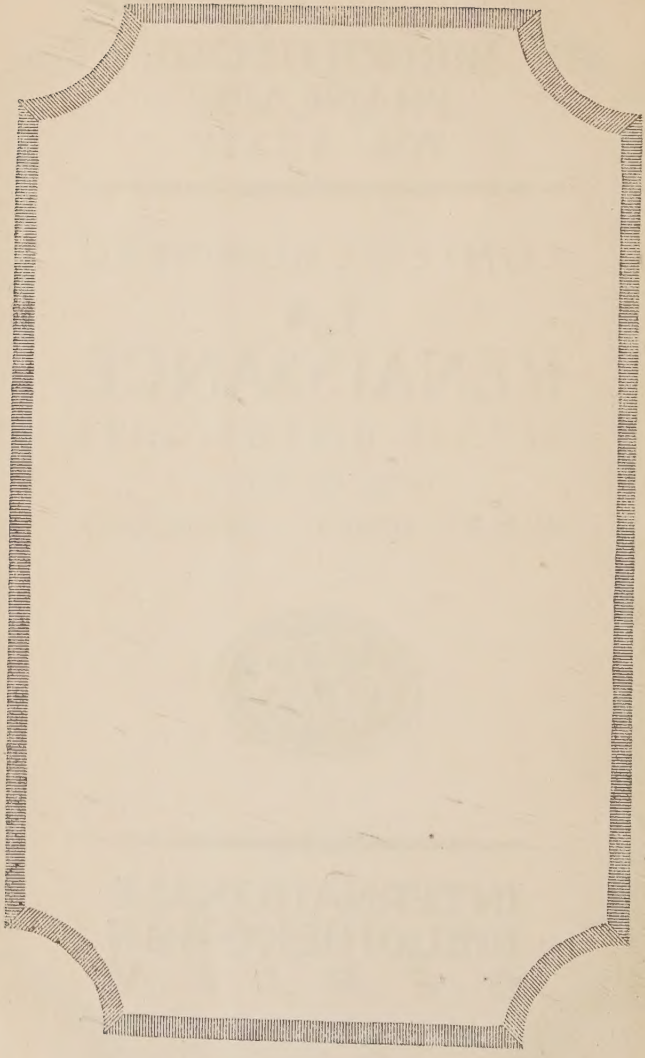
SCÈNES HISTORIQUES

TOME DEUXIÈME

JULES II — LEON X — MICHEL-ANGE

INTERNATIONALE
BIBLIOTHEK·G·M·B·H
B E R L I N
1922

VENTE INTERDITE EN FRANCE



TROISIÈME PARTIE

JULES II

ROME

1503

Une chambre dans le Vatican. — Jules II; le Bramante.

JULES II.

Tu n'es qu'un artiste; mais moi qui pénètre ce qu'il faut avoir d'énergie dans l'âme pour créer des êtres de pierre et leur souffler la vie, je te parlerai comme à mon égal.

LE BRAMANTE.

Moi aussi, Très Saint-Père, je comprends l'œuvre que vous imaginez.

JULES II.

Tu comprends la difficulté de mettre l'ordre au sein de ces ruines accumulées sur l'Italie par des siècles sauvages et les scélératesses de mon prédécesseur. Ce

pays misérable est plus souillé que les étables pour lesquelles il fallut un Hercule. Au milieu des pierres écroulées, des ronces, des herbes vénéneuses, les serpents et les crapauds se complaisent, se gonflent, et pourtant, Bramante, ces décombres, ces fourrés impurs, ce sont les restes sacrés d'un passé magnifique! Je le veux transformer en un paradis aussi beau que celui des livres saints.

LE BRAMANTE.

Une telle œuvre couvrira de gloire son auteur.

JULES II.

Mais, toi et moi, nous sommes vieux. Pour accomplir la tâche, il est tard. Le temps nous est mesuré; force est donc de nous hâter. Il faut concevoir nos desseins du premier jet, les réaliser d'un coup, sans hésiter, sans attendre, et avec ces mains que nous avons et que la sénilité fera bientôt trembler. Créons beaucoup, vite, des choses fermes, des choses bonnes, des choses fortes, écrasantes pour les choses mauvaises qu'il s'agit de supprimer. Aide-moi de tout ton cœur et de tout ton pouvoir.

LE BRAMANTE.

Je m'y donnerai entièrement. Le ciel me punisse si je plains ma peine!

JULES II.

Tandis que j'exterminerai ce qui reste des tyranneaux de la Romagne et fonderai à jamais le pouvoir du Saint-Siège apostolique, oui, tandis que je ne perdrai pas une occasion, je te le jure, de déraciner de chez nous les Barbares, repoussant les Espagnols comme les Français, les Allemands comme les Suisses,

et cela avec le fer, le feu, l'excommunication et toutes les foudres de tous les anathèmes... Je n'y ménagerai ni les violences, ni les scrupules ! Car, entends-moi bien, mon fils ! Il est certaines époques où les scrupules sont bons pour le confessionnal et franchement coupables ailleurs, la vertu ne consistant qu'à réussir ; pendant, te dis-je, que je ne ménagerai rien, toi, Bramante, je te commets à faire en sorte que le feu de l'esprit devienne un bûcher si flamboyant que l'ignorance et la grossièreté des âges anciens s'y consument, et que la flamme en soit éclatante, à tel point que la postérité l'apercevra comme un phare sur lequel elle pourra se guider à jamais.

LE BRAMANTE.

Un monde déborde de votre tête dans la mienne. Vos idées me crient : Travaille, Bramante !

JULES II.

Obéis-leur, et comme je ne t'ai pas fait venir pour perdre le temps à des divagations, voici mes projets : le Vatican est trop petit ! Ce n'est plus là un palais digne du Souverain Pontife des chrétiens, de ce successeur de l'apôtre qui ferme et ouvre les portes des mondes. Il me faut une demeure propre à frapper les nations de surprise et de respect. Tu vas donc m'établir ici deux galeries longues et somptueuses, qui franchiront la largeur du vallon et iront me chercher le Belvédère. Tu accumuleras là toutes les beautés, toutes les élégances, toutes les inventions de ton art, et tu y mettras aussi toutes ses hardiesses. Ne crains pas d'en faire trop ! Ne plains pas la dépense. Rappelle-toi bien et ne perds jamais de vue que ton imagination, si forte qu'elle puisse être, ne saurait jamais figurer qu'avec une taille de nain à côté des grandeurs de ma volonté.

LE BRAMANTE.

Je tâcherai de me hausser de mon mieux. Ce sera un travail long et pénible.

JULES II.

Pénible? Je ne m'en soucie pas. Long? Je te le défends! Tu vas commencer tout de suite; tu t'appliqueras jour et nuit. Tu ne te donneras ni trêve ni tranquillité jusqu'à ce que je te dise: Arrête-toi, et je ne te le dirai pas! Avant de mourir, je veux contempler moi-même ce que j'exécute. Quand tu dormiras, quand tu mangeras, tu me voles! Écoute encore. Rome est déshonorée par quantité de ruelles sombres et infectes. Tu les feras disparaître. En leur place et de la façon que tu voudras, tu traceras une vaste, large et superbe avenue. Tu la borderas de palais et de somptueux bâtiments.

LE BRAMANTE.

Que je commence du moins les galeries du Vatican; pour le reste, nous verrons. Vous m'effrayez.

JULES II.

Lâche! Je te le répète, je suis vieux, je ne peux pas attendre. Il faut tout faire à la hâte. Est-ce ma faute si les hommes, les événements, les lenteurs du succès, les embarras des revers, cette interminable série de jours, de mois, d'années stériles dont la vie humaine est encombrée m'ont barré si longtemps le passage? Arrivé plus tôt, j'écouterais peut-être tes raisons, et encore... non! J'exécuterais davantage! Tu accompliras tout de suite ce que je te commande et qui n'est rien. Voici maintenant l'œuvre véritable que je t'impose.

LE BRAMANTE.

Quoi ! Très Saint-Père, ce n'est pas tout?

JULES II.

J'ai affaire de tes œuvres et non de tes transes. En même temps que moi, oui, moi, ce Julien de la Rovère qui te parle, je ferai peser le pontificat si lourd sur les épaules des rois et le porterai si haut que l'héritage de saint Pierre vaudra, dès ce monde, l'héritage d'Israël dans l'autre, toi, tu fonderas ici le signe visible de cette suprématie. C'est toi, Bramante, qui vas construire un temple pour la sainte Église ! L'antique basilique, comme l'antique Vatican, n'est plus digne de nous. Abats, détruis, brise, arrache, et montre-moi, en place de ce que tu auras effacé, tout ce que tu sais inventer.

LE BRAMANTE.

Je vais m'entourer des plus grands artistes de l'Italie. Si seulement Michel-Ange voulait revenir ! Mais il a trop peur de vous après l'insulte qu'il vous a faite !

JULES II.

De gré ou de force il reviendra, c'est moi qui te le jure. Je n'entends pas que la Sixtine demeure inachevée.

LE BRAMANTE.

En tous cas, j'ai Raphaël d'Urbin, et si le Buonarotti devait s'obstiner...

JULES II.

Je m'obstinerais aussi, et ton Raphaël ne me le remplacerait pas. Allons, va, hâte-toi, presse-toi ! J'ai d'autres affaires. Les Vénitiens et les Français sont aux prises. Allons, pars !

VENISE

La foule remplit les rues et les églises. Détonations d'artillerie dans le lointain. La salle du Sénat, des fenêtres on découvre la place Saint-Marc couverte de peuple. — Les sénateurs forment des groupes en attendant la séance, et s'entretiennent avec gravité.

JEAN CONTARINI, à ceux qui l'entourent.

La situation est telle : la bataille d'Agnadel perdue, six mille hommes restés sur la place, l'Alviane cruellement blessé et toutes nos provinces de terre ferme rivalisant de lâcheté.

PIERRE BEMBO.

Rien de plus vrai. Mais bourgeois et paysans, quand on en est réduit à se fier à eux, n'ont jamais défendu autrement une patrie malheureuse.

JEAN CONTARINI.

D'accord ; aussi je ne leur reproche rien et considère seulement les faits. Caravaggio, Bergame, Crémone se sont rendues d'elles-mêmes. Brescia a fait mieux. Pour donner des gages aux Français, les habitants ont surpris la garnison et ouvert leurs portes. Bref, ce que nous avons mis des siècles à amalgamer, à gouverner, tout s'est dissous en un seul jour.

FRANÇOIS NANI.

Peut-être faut-il tenir compte de ces cruautés épouvantables auxquelles les Français se sont livrés. Les peuples étaient terrifiés.

MARC CONTARINI.

Supposez des vainqueurs débonnaires, le résultat eût été le même. Nos États d'Italie perdus ; l'Empereur entré dans le Frioul et jetant tout à l'envers ; l'armée du Pape nous menaçant de Ravenne ; le Gonzaga maître de Lunato et d'Asola ; le duc de Ferrare dans la Polésine et les Français eux-mêmes sous nos yeux, à Fusine, braquant sur nous leurs canons... Vous les entendez !... De quelques paroles qu'on se serve, voici les faits.

FRANÇOIS NANI.

Depuis la guerre de Chiozza, jamais péril si grand n'a atteint la République.

PIERRE BEMBO.

Par surcroît de malheur, nous ne valons pas nos pères. Ils se montrèrent indomptables, et je crains que nous ne perdions la tête.

JEAN CONTARINI.

Je ne suis pas de votre avis. Les Dix ont le sang-froid qu'il faut. Quel est ce bruit dans l'escalier?

FRANÇOIS NANI.

C'est le procurateur Paul Barbo que l'on apporte dans un fauteuil.

FRANÇOIS NANI.

Il y a dix ans qu'il n'avait paru au Sénat ; il est accablé d'années et à moitié paralytique.

JEAN CONTARINI.

Il a prévu vos soupçons, messire Bembo, et répond par sa présence que les patriciens de Venise sont devant les Français ce que leurs aïeux, les sénateurs de Rome, furent devant les Gaulois.

JEAN CONTARINI.

Voici le sérénissime Prince et la Seigneurie. Prenons nos places, messieurs.

SUR LA PLACE SAINT-MARC

UN MARCHAND, arrêtant au passage un sénateur.

Monseigneur, puis-je vous parler?

LE SÉNATEUR.

Faites vite, maître Antoine. J'ai peur d'arriver en retard à la séance.

LE MARCHAND.

Monseigneur, les marchands du Rialto ont appris que le sérénissime Sénat a offert à la République la fortune de tous ses membres ; ils en font autant de la leur. Qu'on vienne enlever nos coffres ; ils sont pleins, et nous les donnons de grand cœur !

LE SÉNATEUR.

Je vous remercie, maître Antoine, et la Seigneurie va être instruite de vos offres. Maintenant, croyez-moi, rentrez chez vous et engagez vos amis à en faire autant. Il faut laisser les curiosités vaines et les agitations sans utilité au menu peuple. D'honorables citadins ne doivent jamais cesser de vaquer à leurs affaires, quoi qu'il arrive. Stationner sur les places, c'est du désordre, et le désordre est le dernier excès du mal.

LE BOURGEOIS.

Vous avez raison, monseigneur. Allons, maître Jérôme, et toi, mon neveu, rentrons chez nous. Le soin de sauver l'État appartient à de plus sages.

Ils sortent. Le sénateur entre au palais.

UN SBIRE (masqué), à un groupe de pêcheurs et de bateliers.

Allez, vous autres, à l'arsenal! On y enrôle pour la flotte.

UN MATELOT.

Nous voudrions bien savoir ce que l'illustrissime Sénat va décider.

LE SBIRE.

Il a déjà décidé que tu seras fouetté si tu restes ainsi à faire le fainéant au lieu d'aider la patrie. Allons! mes enfants! assez de bavardage! Partez!

LE PEUPLE.

Vive saint Marc!

Une barque arrive, faisant force de rames, et se range contre les degrés du débarcadère. Le provéditeur André Gritti et plusieurs hommes d'armes en descendent. On sort, en ce moment, du sénat.

JEAN CONTARINI.

Quoi! vous, André? Comment avez-vous pu traverser les lignes françaises?

ANDRÉ GRITTI.

Il fallait passer.

PIERRE BEMBO.

Quelles nouvelles?

ANDRÉ GRITTI.

Excellentes! Vous construisez des moulins, je vois creuser des citernes; le blé abonde; les balises des canaux sont enlevées. Si le péril est extrême, la résolution n'est pas moindre; Dieu est avec la patrie!

FRANÇOIS NANI.

Le Sénat va féliciter votre général qui n'a pas désespéré de la fortune.

ANDRÉ GRITTI.

C'est une mesure juste et sage. Le comte de Petigliano a fait ce qu'on pouvait à Agnadel, et ses troupes battues sont déjà ralliées. Nous tiendrons autant qu'on pourra tenir.

JEAN CONTARINI.

Les Dix sont en séance. Ils viennent d'envoyer des ambassadeurs auprès du Pape pour le supplier d'abandonner la ligue. Que font les Français à Fusine?

ANDRÉ GRITTI.

Des pantalonnades. Ils s'amusent à tirer contre le Campanile, sachant que leurs boulets n'arrivent pas à moitié route. Ils appellent cela nous insulter.

JEAN CONTARINI.

Allons! allons! La patrie ne mourra pas! Brave Gritti, vous voir debout, vivant, et vous serrer la main après les périls qui vous ont épargné dans ces derniers temps, c'est bien la marque de la protection divine.

ANDRÉ GRITTI, les larmes aux yeux.

Vive saint Marc!

Il entre dans le palais avec sa suite. Les sénateurs s'éloignent.

BOLOGNE

La chambre du Saint-Père. — Jules II, cardinaux, évêques, camériers, officiers des gardes suisses et italiennes.

JULES II.

Il est assis dans un fauteuil et tient à la main un bâton dont il frappe la terre, chaque fois qu'il s'échauffe en parlant.

Ah ! je me sens à l'aise ici ! Voilà MM. les Bolonais réduits à la raison ! Qu'ils essayent encore de regimber, et l'aiguillon leur entrera dans la chair, un peu plus à fond ! Désormais, ils appartiennent à l'Église. Qu'ils tâchent de ne pas l'oublier. Vous leur rapporterez mes paroles... Maintenant, faites entrer Michel-Ange Buonarotti... Ah ! te voilà !... Enfin !... C'est heureux !... Si je n'avais pas menacé d'aller te chercher moi-même à Florence, tu ne serais pas revenu !

MICHEL-ANGE.

Très Saint-Père, je supposais que vous n'aviez pas besoin de moi.

JULES II.

Ah ! tu supposais cela?... Je ne serais pas fâché de savoir ce qui te le faisait supposer. Explique-toi librement, sans crainte aucune ! J'imagine que toi, tu n'as pas peur de moi !

MICHEL-ANGE.

J'ai peur de vous, Très Saint-Père, mais la vérité est la vérité.

JULES II.

Ah! tu as peur de moi? Eh bien! fais comme s'il n'en était rien. Comment as-tu pu concevoir l'idée, seulement l'idée, de t'enfuir de Rome, quand tu savais fort bien que je voulais t'y voir rester?

MICHEL-ANGE.

Très Saint-Père, tandis que je travaillais à la fois aux peintures de la Sixtine et à vos statues, et que je venais de terminer le Moïse que la Sainteté de Monseigneur a paru approuver...

JULES II.

Ah! je t'ai paru approuver ton Moïse?... Je t'ai paru... Ah! je t'ai paru!... Mais, continue... va!

MICHEL-ANGE.

J'avais demandé des marbres; ils me sont arrivés. Il fallait payer les mariniers, et, pendant que ces gens débarquaient les blocs à Ripa, je suis venu demander à Votre Sainteté l'argent nécessaire.

JULES II.

J'étais occupé à mes affaires de Romagne! Elles sont arrangées, et je ne lâcherai pas ce que je tiens. Il faut que tout le monde le sache; c'était bien le moins que les intérêts de l'Église passassent avant... Mais, non! va, va toujours! Explique-toi!

MICHEL-ANGE.

Très Saint-Père, vous êtes mécontent; j'aime mieux ne rien dire.

JULES II.

Il est un peu fort que quand je t'ordonne de parler, tu me fasses répéter deux fois!

MICHEL-ANGE.

Alors, donc, puisque j'y suis obligé, je dirai que vous ne m'avez pas reçu. J'ai payé vos marbres de mes propres deniers, et je n'en avais guère.

JULES II.

Suis-je responsable de vos folles dépenses, messire?

MICHEL-ANGE.

Je bois de l'eau et mange du pain. Mes habits ne valent pas dix écus. Vous me prenez pour votre Raphaël.

JULES II.

Je te prends pour... N'importe! n'importe!... Continue!

MICHEL-ANGE.

Je suis revenu jusqu'à trois fois! A la troisième fois, un valet m'a dit insolemment que je pouvais prendre patience, attendu qu'il avait l'ordre de ne pas me laisser entrer jamais, et comme on lui demanda s'il savait à qui il parlait, il répondit: Je le sais très bien; mais j'obéis à la Sainteté de monseigneur.

JULES II.

Et alors, toi, qu'est-ce que tu lui as répliqué? Voyons un peu! Il t'est bien venu quelque riposte sur la langue! Tu n'es pas tellement patient que quelquefois même... Mais... non! Enfin, qu'est-ce que tu lui as répliqué?

MICHEL-ANGE.

Eh bien! j'ai répondu que...

JULES II.

Tu as répondu : Quand le Pape aura besoin de moi, il saura que je suis allé ailleurs !

MICHEL-ANGE.

C'est vrai.

JULES II.

Ah ! c'est vrai? Continue.

MICHEL-ANGE.

Je n'ai rien à continuer. Vous savez les choses aussi bien que moi. J'ai vendu tout de suite mes meubles aux Juifs, et suis parti pour Florence.

JULES II.

Et alors, qu'est-ce que j'ai fait, moi? Car je n'ai pas trop l'habitude de subir les manques de respect, que je sache ! J'ai dû faire quelque chose.

MICHEL-ANGE.

Je ne conçois pas quel plaisir Votre Sainteté se donne en me tourmentant de la sorte. Elle sait mieux que moi ce qu'elle a fait.

JULES II.

En finiras-tu?

MICHEL-ANGE.

Puisque vous me poussez à bout, voilà ce que vous avez fait ! Vous m'avez envoyé coup sur coup cinq courriers, m'ordonnant de revenir sans délai sous peine de disgrâce ; mais je ne suis pas d'avis d'être traité comme un homme de si peu. Je vous ai fait prier de chercher un autre sculpteur.

JULES II.

C'est pourtant vrai qu'il a poussé l'audace jusqu'à m'envoyer ce message en propres termes!... Mais va, va toujours!

MICHEL-ANGE.

Messire Pier Soderini m'a signifié que la Seigneurie avait reçu trois brefs ordonnant de me renvoyer à Rome, sous peine d'excommunication. Il m'a donc fallu partir. Je suis parti, et me voilà.

JULES II.

De sorte que tu n'es pas revenu de ton plein gré? Et, par-dessus le marché, des insolents vont racontant partout que tu as voulu me tuer en me jetant des poutres sur la tête du haut de ton échafaudage de la Sixtine où j'étais entré malgré toi! Je te demande maintenant de me dire à quel prince si mou, si débonnaire, si niais, on fera accepter de pareils outrages, et il ne s'en vengera pas?

Moment de silence.

UN ÉVÊQUE.

Très Saint-Père, Votre Sainteté daignera prendre pitié de ce pauvre homme. Il ne se rend pas compte de ce qu'il fait. De telles gens ont peu d'intelligence et ne comprennent que leur métier.

JULES II,

se levant en fureur et tombant à coups de bâton sur l'évêque.

Impertinent! cuistre! idiot! Pourquoi te permets-tu d'insulter mon artiste? Est-ce que je lui ai dit quelque injure, moi? Allons! Qu'on me jette à la porte ce misérable, cet âne! ce pleutre! Et toi, Michel-Ange, viens ici, approche! approche donc!... A genoux!... Voici ma bénédiction! Baise l'anneau du

pêcheur ! Ne te fâche plus, mon fils ; va travailler ! Je te donnerai tout l'argent que je pourrai. Fais-moi beaucoup de belles choses ! Tu es un dieu créateur, toi ! Va, mon fils ! ne songe plus jamais à me quitter ! Tu fais la gloire du Pape, et la gloire de l'Italie !

Michel-Ange se relève, fait le signe de la croix, salue et sort.

UN CAMÉRIER.

Les ambassadeurs de Venise sont revenus pour la troisième fois depuis ce matin. Ils supplient Votre Sainteté de les recevoir.

JULES II.

Ils sont hardis ! Ne savent-ils pas que j'ai refusé?

LE CAMÉRIER.

On le leur a expressément dit, Très Saint-Père !

JULES II.

Ces Vénitiens ! Italiens sans l'être, chrétiens sans le vouloir ! Ils ont prétendu me disputer la Romagne et m'ont forcé malgré moi à m'unir aux Français ! Les voilà réduits à toute extrémité ; qu'est-ce qu'ils veulent maintenant?

UN CARDINAL VÉNITIEN, bas à l'oreille du Pape.

Très Saint-Père, les ambassadeurs sont chargés de toutes les soumissions possibles. Voici les points que vous avez exigés et qu'ils accordent : pénitence publique pour vous avoir offensé, abandon des bénéfices dépendant de l'État... Nous vous cédons Ferrare et le droit de naviguer dans l'Adriatique sans plus subir de péage.

JULES II, de même.

Voilà de bonnes dispositions. Amenez-moi vos députés. Si nous pouvons nous entendre, non seulement

je quitterai l'alliance des Français, mais vous m'aiderez à en débarrasser l'Italie.

LE CARDINAL.

Oui, Très Saint-Père.

JULES II.

Que les ambassadeurs viennent me trouver cette nuit. Je refuse de les recevoir en public. Il n'est pas temps encore.

ROME

Un jardin, des cyprès, des massifs de rosiers; un banc de marbre au milieu des herbes et des fleurs; derrière le banc une statue antique de Vénus. — Raphaël, une dame.

LA DAME.

Je vous aime plus et autrement que vous ne le croyez.

RAPHAEL.

Je crois que vous m'aimez bien. Si je vous le rends, ou plutôt si je vous le donne et si votre cœur ne fait que me renvoyer en éclats charmants, comme un miroir fidèle, la tendresse que je répands sur vous, n'est-ce pas juste?

LA DAME.

Raphaël, vous ne me comprenez pas. Je vous aime de moi-même, par moi-même et si complètement que je ne m'étonne pas du peu d'entente que vous en avez.

RAPHAEL.

Mon cher amour, pourquoi parlez-vous ainsi?

LA DAME.

Il me peine de voir une âme comme la vôtre ne pas apercevoir ce qu'on lui prodigue de réellement précieux et s'attarder à ce qui est le moins digne d'elle et de moi. Pourquoi ne me permettriez-vous pas cet orgueil de croire que mon affection vaut mieux que ma beauté?

RAPHAEL.

Je le pense autant que vous pouvez le souhaiter. Suis-je d'un cœur si bas que je n'aperçoive en vous que la grandeur et le feu de vos yeux splendides, la douce rondeur et l'éclat de vos joues, la grenade entr'ouverte de vos lèvres et la souplesse de cette taille qui ne se peut comparer? N'en croyez rien! Je comprends de même sorte et pour le moins aussi bien à quel point votre cœur est grand, généreux, et où monte l'élévation de cette intelligence comparée avec tant de raison par plus d'un poète au vol hardi de l'oiseau qui emporte Jupiter au sein de l'Empyrée. Si j'avais à peindre une noble Sibylle, c'est vous que je choisirais; le laurier divin contourné autour de vos tempes n'aurait jamais serré un front plus digne! Qui ne reconnaît en vous l'élève brillante de la plus sublime philosophie, oui, la fille de Platon? Ne vous a-t-on pas contemplée, devant une assemblée de sages transportés d'admiration et de plaisir, en ce jour où vous commentiez le *Phédon* avec une éloquence digne des orateurs d'Athènes et de Rome! O la plus belle, la plus savante, la plus inspirée en même temps que la plus séduisante des femmes, pourquoi pensez-vous que je vous méconnais?

LA DAME.

Je ne suis pas ce que vous dites; je suis celle qui aime Raphaël et qui, peut-être, en est aimée.

RAPHAEL.

Peut-être?

LA DAME.

Nulle gloire n'est au-dessus de celle-là. N'est-ce pas naturel si parfois je crains que ce Raphaël que voilà, en ce moment, en ce moment égal à toute une

éternité de bonheur, assis à mes pieds sur ce gazon brillant comme l'émeraude, son bras sur mes genoux, ses beaux cheveux, sa tête charmante si tendrement pressés entre mes mains que... tu sens, n'est-ce pas? trembler d'émotion et de la plus profonde félicité!... Oui, oui, je crois parfois que ce Raphaël, apercevant et estimant trop en moi seulement ce qui doit finir, ne songe pas assez à mon affection immortelle!... Regardez-moi... Regardez-moi bien... oui... regardez-moi ainsi... Que trouvez-vous, que prenez-vous dans la sincérité de mes yeux, sinon l'expression incessante de ma passion pour vos triomphes, votre gloire, l'agrandissement de votre génie?

RAPHAEL.

A Dieu ne plaise que je ne le comprenne pas! Les attachements frivoles, mon amie, les désirs inconsistants, les caprices passagers sont des rayons d'un soleil oblique. Ils n'échauffent pas beaucoup, ils n'éclairent pas beaucoup; ils égayent gentiment les points perdus sur la trame de l'existence. Celui qui s'en réjouit n'a pas tort. Ce sont des fruits aussi, des grappes de raisin, des bouquets de cerises, des figues vertes et savoureuses, pendant au bout d'une branche sous le feuillage frétillant. Le passant joyeux aurait tort de n'y pas goûter s'il peut les prendre et de ne pas les saluer du désir, s'il ne saurait y atteindre. N'imaginez pas, cependant, que je me donne à rechercher bien fort ces dons innombrables étalés partout devant le fugitif appétit des oiseaux du ciel! ma folie serait trop grande ou plutôt ma faiblesse de cœur.

LA DAME.

Voilà bien penser, Raphaël. Je craignais que ce ne fût pas votre avis.

RAPHAEL.

Vous me connaissez mal, si vous m'avez soupçonné d'une pareille étroitesse d'imagination et de cœur. Souffrez que je puisse être un enfant qui rit et qui rit...

LA DAME.

Comme un ruisseau en courant sur les cailloux jette aux échos les perles de son rire. Qui voudrait t'en blâmer? Est-ce moi, mon enfant chéri?

RAPHAEL.

Mais je sais aussi quelle différence sépare le plaisir du bonheur, et quand l'ange du pur dévouement vient s'asseoir, dans sa robe blanche, sur la pierre rompue du tombeau d'où il a fait jaillir la vie, je ne lui demande pas: Qui es-tu? car je sens en moi la puissance de ce qu'il a fait. Les imaginations vulgaires, les raisons plates croient peut-être quand il ne faut pas croire; elles doutent lorsqu'il ne faudrait pas douter. Elles prennent le petit pour le grand et le grand pour le difforme et... Toi! ne suppose jamais que je te méconnaisse! Ne va pas t'imaginer que la noblesse de ta nature est une splendeur invisible à mes yeux aveugles. Je connais ce que tu es, je sens ce que tu vaux, je touche ce que tu me donnes et dont je pèse à juste poids tout le bien qui m'en arrive... C'est ton amant, c'est bien ton amant qui te parle... mais c'est aussi ton ami! Oh! ma chérie! C'est ton compagnon, que puis-je te dire? C'est ton égal! Il écoute parler son égale et recueille ses conseils comme ils méritent de l'être.

LA DAME.

Mes yeux sont remplis de larmes... mais si douces! Et je ne sais comment vous en remercier! Qu'ai-je donc

fait de si bien que le ciel m'ait donnée à vous? Qu'ai-je mérité? En vérité, je ne le sais pas.

RAPHAEL.

Moi non plus, je ne sais par quelles bonnes œuvres j'ai pu t'acheter, mon trésor ; mais pourquoi chercher les causes? Est-on moins heureux sans les savoir?

LA DAME.

Tu l'as dit tout à l'heure. Je suis une fille de Platon, et je cherche volontiers l'origine des choses célestes.

RAPHAEL.

Les fleurs valent mieux que les germes, et les fruits mieux que les fleurs.

LA DAME.

Vous êtes l'homme de ce qui est éclos, de ce qui est mûr, de ce qui se voit, se goûte et qu'on savoure. Vous ne vous attachez pas à démonter la lyre pour trouver dans ses entrailles sonores l'endroit précis où se forme le son.

RAPHAEL.

C'est vrai. Le ciel ne m'a pas assigné cette tâche. Pourtant, ne m'accusez pas non plus de mépriser le par-dessous des choses. Quand cette science contribue à développer la vie elle-même, j'en fais le cas que je dois. Mais je ne suis pourtant pas très enclin à ces études obscures destinées à poursuivre des secrets dont la compréhension finale n'est pas toujours bien utile. En réalité, j'aime ce qu'atteint et baigne la lumière du soleil ; le reste ne m'importe que secondairement.

LA DAME.

Oui, dans cette tête adorée règne la lumière, partout et à flots. La vérité s'y voit sans peine, et l'erreur n'y a pas de place pour ses obscurités.

RAPHAEL.

Tu te trompes. Je n'ai jamais spontanément, par moi seul, reconnu ce qu'il fallait trouver. Quelqu'un m'a toujours montré ma route, et c'est uniquement lorsqu'une main étrangère a débarrassé les images que je dois contempler des vêtements qui me les cachent que moi, alors, je les aperçois, et, dès ce moment sans doute, je les vois bien.

LA DAME.

Que voulez-vous dire?

RAPHAEL.

Si je n'étais sorti un jour, pour n'y plus rentrer, de l'atelier du Pérugin, de ma vie je n'aurais compris que ce qu'il me montrait. Quand je fus à Florence, la vue du Masaccio me révéla ce que je n'aurais jamais deviné sans ce maître ; ce n'était rien encore. Je n'abandonnai réellement les langes de l'enfance que lorsque je me trouvai dans l'atelier de Baccio d'Agnolo, vivant tout le jour avec de grands artistes, André Sansovino, Philippino Lippi, Benedetto de Majano, le Cronaca, François Granacci, écoutant de chacun ce qu'il savait, ce qu'il découvrait pour ainsi dire à chaque heure, dans le monde de ses rêves, soit qu'il fût sculpteur, peintre ou architecte, et, ainsi préparé, quand les ligatures du premier âge, je les eus détachées, secouées, et que mes membres se trouvèrent libres, alors je pus comprendre, mon amie, mais seulement alors, je pus comprendre les leçons offertes par le grand Léonard à moi, à chacun de nous, à tous les siècles

futurs. Tu le vois : je ne suis pas sorti de moi-même, né de moi-même, et sans compter les exemples de l'antiquité, bien d'autres ont servi de règle, de guide, de source à ce que tu appelles mon génie.

LA DAME.

Eh bien ! soit ! Tu n'es pas comme la Pallas d'Athènes, issue tout armée du cerveau d'un dieu. A peine es-tu maintenant un jeune homme ; la beauté de ton visage conserve encore beaucoup de ces contours presque féminins, fleurs de l'adolescence. On ne saurait s'étonner si tu as dû écouter d'abord les avis de tes prédécesseurs et voir et juger leurs découvertes. Mais maintenant, tu sais tout. Achille n'a nul besoin des leçons du Centaure, ni mon Alexandre des admonestations du Philosophe. Ce qu'on t'a remis entre les mains y a fructifié ; tu sais plus que le Pérugin, plus que le Masaccio, plus que Léonard, plus que tous les autres ensemble. et tu commences la vie. L'univers apprendra de toi, et tu n'apprendras plus rien de personne.

RAPHAEL.

Tu te trompes encore. J'apprendrai toujours, et de tout le monde. Veux-tu que je te confesse en quoi je me considère peut-être comme plus heureux que mes devanciers? C'est en ceci : chacun d'eux restait enfermé dans un cercle. Il connaissait les artistes de sa ville, et n'en fréquentait pas d'autres. Il croyait, comme toi, que le talent naturel n'a pas de limites et suffit à atteindre à tous les résultats. Rien n'est plus faux. Je serai grand, moi qui suis ton Raphaël, parce que j'apprends partout et de tous ; je ne m'arrête jamais dans ma recherche. Il m'importe médiocrement de fouiller sous les racines de l'arbre à fruit que chacun possède, mais je veux l'arbre et je veux les fruits, et voilà pourquoi, ma bien-aimée, je suis moi...

LA DAME.

Tu es la grâce, tu es le charme, tu es tout...

RAPHAEL.

Non! je te le répète, je ne suis pas tout. Je suis la raison, peut-être, je suis la modération, je suis le bon jugement, je suis, si tu veux, la sagesse et le goût éclairé ; mais je ne suis pas la profondeur, et surtout je ne suis pas le sublime.

LA DAME.

Qui est donc l'un et l'autre?

RAPHAEL.

Michel-Ange.

LA DAME.

Michel-Ange? Cette âme sombre, triste, étroite, obscure, tourmentée?... Vous n'y pensez pas, Raphaël! Un tel homme vous être comparé! Il ressemble au démon des ténèbres, tandis que vous êtes l'image de l'archange dont vous portez le nom. Quelle fantaisie de modestie vous prend à cette heure?

RAPHAEL.

Si je descendais dans cette âme mélancolique, j'y trouverais bien des secrets enfumés dont il sait faire un or étincelant. Vulcain aussi était un dieu difforme, couvert de suie, vivant dans les scories rougeâtres de ses forges de Lemnos. Mais aucun des dieux promenés à travers l'azur, ni le Phœbus du soleil, ni Mercure, le joueur de flûte, ne devinrent jamais d'aussi grands artistes que lui!

LA DAME.

Non! vous vous trompez! Rien n'est commun entre cet excès de vie qui de toute votre nature déborde dans

vos œuvres, force aimable, inspiratrice, et la brutalité sauvage de celui que vous semblez envier.

RAPHAEL.

Si je n'avais copié comme son élève, comme le plus attentif et le plus humble des élèves, l'inimitable carton de Pise ; si mon oncle Bramante, en me faisant pénétrer secrètement dans la Sixtine, ne m'eût donné ce bonheur inappréciable de contempler les créations de cet homme tout-puissant, je ne serais pas ce que je suis, je ne pourrais seulement rêver ce que je saurai faire. Pourquoi baisses-tu la tête? J'exécuterai de plus grandes, de plus nobles choses que lui, bien qu'il soit un plus grand inventeur que moi. Il trouve, il sait trouver ; mais il ne lui est pas donné de séparer l'argent du plomb, ni mille souillures fuligineuses de la pureté de sa pensée. Pour moi, mon amie, je ne suis peut-être pas autant que lui le Jéhovah d'un monde, j'ai pris de toutes parts et de toutes mains ; ce qui est à moi a été à d'autres. Mais quoi ! j'ai tout élargi, tout élevé, tout éclairé ! Je suis un ordonnateur ! Je ne me suis pas amusé copiant l'un, volant l'autre, à ajuster mesquinement des lambeaux secrètement empruntés à chacun et que chacun eût eu le droit de réclamer plus tard. Non ! j'ai tout fondu ensemble, et de ces éléments disparates, je me suis créé une force d'un seul jet. C'est d'une matière compacte et devenue mienne, bien mienne, que je m'apprête, désormais, à composer mes œuvres, y ajoutant toujours ; cette matière est mélangée comme je l'entends, colorée comme il me convient, dure au point précis qui me plaît, et c'est ainsi que j'élèverai ces monuments sur lesquels j'imprimerai mon sceau et que nul ne me disputera ! Tu vois, je me loue moi-même pour te rassurer et pour te plaire. Mais je te montre mon esprit tel que le ciel l'a fait, et non tel qu'une affection extrême l'imagine à tort.

Je ne m'exalte pas, mais je ne me fais pas plus petit, et j'ai, par-dessus Michel-Ange et bien d'autres, une prérogative dont tu ne me parles pas et qui vaut mieux, à elle seule, que tout ce qu'ils possèdent.

LA DAME.

Je la connais, je la vois, je la respire!

RAPHAEL.

Et laquelle, donc, je te prie? Est-elle si apparente?

LA DAME.

Oh! comme elle l'est! Comme elle éclate dans tes regards, comme on la reconnaît dans ta contenance, dans cette grâce divine qui mesure ton moindre mouvement! Ta prérogative, mon Raphaël, c'est d'être heureux! Tu es heureux! Le bonheur a étendu son voile rose au-dessus de la couche maternelle au moment de ta naissance. Depuis ton premier pas, depuis ton premier sourire, on t'a aimé. Il semblerait que les années qui, s'enchaînant l'une à l'autre, forment ton âge, n'ont eu que des printemps. Tu as pensé, tu as médité, tu as travaillé, tu travailles toujours; mais, toujours, ce qui est peine pour les autres se transforme pour toi en plaisir facile. Tu ne connais pas de labeurs ingrats. On t'a aimé, disais-je? On t'aime! Les grands, les princes, les papes, les dames les plus honorées adorent Raphaël; âgées, elles le chérissent comme le fils le plus désiré et sont-elles dans la fraîcheur de leurs années elles font ce que je fais... elles l'idolâtrent! Je ne m'étonne pas de te voir exprimer si bien la candeur, la vertu, l'innocence, le charme... Il a été défendu au mal de t'approcher, et n'ayant jamais rien vu ni rien connu que l'affection, comment serais-tu différent de ce que tu es?

Adieu... Adieu, mon ami ; adieu, mon amant... Adieu, mon idole !

RAPHAEL.

Tu pars déjà?

LA DAME.

Déjà?... Oui, c'est déjà... c'est trop tôt !... Cependant, je suis ici depuis ce matin, et le soleil baisse, et l'or de ses rayons semble se noyer dans la pourpre étincelante de ses derniers feux. D'ailleurs, j'entends des voix au bout du jardin. Tes amis viennent te chercher. Je ne veux pas qu'ils me rencontrent.

RAPHAEL.

Reste un instant, mon amour adoré ; je vais leur dire de m'attendre dans la maison. Ne pars pas encore, je t'en conjure !... Tu m'as fait parler de toutes choses, mais qu'avons-nous dit de nous-mêmes?

LA DAME.

Oh ! pour cela, nous le savons assez. Adieu... J'aperçois la Bianchina ! Elle me fait signe. Ma litière est depuis longtemps dans la ruelle. Que nous sommes imprudents !

RAPHAEL.

Que vous êtes peu tendre !

LA DAME.

Ingrat !

RAPHAEL.

A demain donc, n'est-ce pas? Ici?... chez toi?... au pont du Tibre?... Où?

LA DAME.

Non !... Demain... Comment faire?... Eh bien ! risquons quelque chose ! Viens à dix heures le matin, aux Saints-Apôtres ; j'irai y entendre la messe, et serai seule dans l'église avec la Bianchina. Adieu !

RAPHAEL.

Adieu ! je t'idolâtre !

Béatrice sort.

FRANCESCO PENNI (IL FATTORE).

Maître, voici le Bramante ! Il vient vous parler en grande hâte.

RAPHAEL.

Apporte-moi un carton et des fusains. Où sont mes élèves?

LE FATTORE.

Plusieurs dans les deux ateliers ; le plus grand nombre au Vatican : les uns exécutent ce que vous avez commandé aux fresques de la salle de la Segnatura, les autres avancent les ébauches de l'Héliodore. Plusieurs aussi sont partis de bonne heure, et travaillent chez le seigneur Agostino Chigi aux tableaux de la Psyché.

RAPHAEL.

Fais-leur dire à tous que je vais arriver tout à l'heure !... J'irai dans mes ateliers, au Vatican et chez le seigneur Chigi. Donne-moi les fusains.

Il commence le portrait de Béatrice d'Este.

LE BRAMANTE.

Bonjour, neveu. Le Pape veut te parler. Il trouve que les travaux n'avancent pas. Tu vas avoir à soutenir un rude assaut, mais n'y prends pas trop garde.

RAPHAEL.

Avant tout, je finirai cette esquisse. Je l'ai dans la tête ! elle ne m'échappera pas. Asseyez-vous donc, mon oncle... ici, à l'ombre de ces lauriers-roses. Voilà un ombrage fait pour vous. Qu'on apporte une limonade au seigneur Bramante !

LE BRAMANTE.

Le fait est que je suis hors de moi de fatigue. Cette vie, à mon âge, n'est pas tolérable.

RAPHAEL.

La vie est admirable pour vous comme pour moi. Si elle nous violentait moins, comme tout languirait dans nos âmes !

LE BRAMANTE.

Tu as peut-être raison pour certains moments ; mais il y en a d'autres où l'on n'y tient plus ! Jules II est un maître grandiose ; son exigence est comme son génie.

RAPHAEL.

Il ne nous ménage pas ; mais est-il facile pour lui-même? Assurément non. C'est de quoi nous tenir en bonne humeur. Voilà une esquisse dont je n'aurai pas à rougir, je pense. Elle palpite dans mon âme et se presse vivante sous le crayon !... Quant au Pape, quant à moi, je fais de mon mieux. Qu'a-t-il à réclamer? La salle de la Sacrée Signature est presque achevée ; ce qui reste à finir le sera promptement.

Le tableau de la Théologie, comme je l'ai composé d'accord avec les idées du comte Castiglione et du seigneur Louis Arioste, est fini. Je laisserai reposer quelque temps celui de la Philosophie parce que j'ai pris un goût pour la messe de Bolsena et cette composition m'importe tellement que je n'aurai de repos qu'après l'avoir menée à bien. Je ne saurais aller plus vite ; le Saint-Père a tort de se plaindre ; nous lui faisons de belles choses.

LE BRAMANTE.

C'est précisément ce qui l'irrite, et lorsque je le lui dis il se fâche en jurant que c'est parce qu'il le sait qu'il voudrait tirer de nous ce dont nous sommes capables. Il se plaint de toi, il se plaint de Michel-Ange, du Sansovino, de Sébastien del Piombo, de tous les artistes qu'il fait venir à Rome, de moi, de l'univers entier. Il ne voit dans tous les humains que des tortues ; le globe terrestre ne tourne pas assez promptement sur son axe, et partout, et sur tout, et pour chacun, il voudrait doubler et tripler le mouvement. En attendant, prends garde ! son goût particulier le porte vers le Buonarotti. Je ne voudrais pas que, sous prétexte de négligence de ta part, il te retirât des travaux pour les donner à ce Caligorant.

RAPHAEL.

Oncle, je vous le répète, on fait ce qu'on peut. Mais voici des amis qui daignent nous visiter. Appelez les domestiques ! Holà ! Des limonades, des fruits, des gâteaux ! Des sièges ! des sièges ! partout !

Des domestiques richement habillés apportent des fauteuils, des chaises, des pliants ; d'autres présentent des rafraîchissements de toute espèce. Entrent le seigneur de Bibbiena, Agostino et Sigismondo Chigi, les architectes Baccio Pintelli et Baldassare Peruzzi ; Giacomo Sansecondo, le musicien ; Tibaldeo, le poète ; Marc-Antonio Raimondi, le graveur, et d'autres.

AGOSTINO CHIGI.

Eh bien, maître, toujours au travail ! Quelle ravissante figure !

RAPHAEL.

Révérendissime seigneur, magnifiques seigneurs, mes nobles amis, soyez les bienvenus ! Tous gais, frais, contents ! Prenez place, je vous prie ! Me permettez-vous de continuer ce que j'ai commencé? Il me faut achever aujourd'hui, et je n'ai guère de temps, car Sa Sainteté me demande.

BIBBIENA.

Continuez, maître. Les moments qu'on vous enlèverait seraient un vol odieux fait à la postérité, comme à nos plus nobles plaisirs.

TIBALDEO.

Est-il vrai que Sa Sainteté est tellement ravie de votre tableau d'Héliodore, que, contre toute vraisemblance, elle veut se contempler elle-même au milieu de cette grande justice et de ce puissant tumulte d'autrefois?

RAPHAEL.

Très vrai. J'ai fait le carton cette nuit. Apporte-le, Francesco. Vous allez le voir et m'en direz votre opinion.

AGOSTINO CHIGI.

Le potentat qui, réduisant à néant les petits princes, médite de réunir l'Italie sous la houlette de saint Pierre et de nous délivrer à jamais des dévastateurs étrangers, ce potentat, notre Pontife, n'a pas dû se tenir de joie, en effet, quand il a obtenu de votre main, Raphaël, le spectacle des impies chassés du

temple par l'épée de feu de l'ange du Seigneur! Il est lui-même cet ange!

BIBBIENA.

Ah! voici les cartons!

Des domestiques déposent les cartons sur des chevalets sous la direction du Fattore.

SIGISMONDO CHIGI.

Le Pape est frappant de ressemblance!

SANSECONDO.

Voilà bien son attitude fière et écrasante en face de ses ennemis!

PERUZZI.

Te reconnais-tu là, Marc-Antoine? C'est toi qui es un des porteurs de la chaise pontificale!

MARC-ANTOINE.

Je ne suis pas le seul à qui Raphaël ait fait un tel honneur. N'avez-vous jamais vu mon compagnon?

TIBALDEO.

Pardieu! n'est-ce pas le seigneur Giovanni Pietro de Foliari de Crémone?

BACCIO PINTELLI.

Quoi! le secrétaire des Mémoriaux?

RAIMONDI.

Lui-même. Le pauvre homme en est au comble du bonheur et va le racontant à toute la ville.

BIBBIENA.

Il a raison. Vous avez fait pour lui, maître, ce que Dieu nous a refusé à tous ; vous l'avez rendu immortel.

LE BRAMANTE.

Emporte avec toi ces cartons au Vatican. Ce sera le vrai moyen de calmer le Pape. Avances-tu dans ton esquisse? Il serait temps de partir ; le soleil baisse.

RAPHAEL.

Je suis prêt. Fattore, fais porter, je te prie, mon enfant, cette chère tête dans ma chambre à coucher. J'y travaillerai ce soir en rentrant. Mon manteau de velours bleu! ma barrette au cordon de perles! Dis à une douzaine de mes gens de m'accompagner! Tu viendras avec nous! Seigneur Bibbiena, vous tous, mes amis, restez à vous divertir. La maison est comme le maître, elle vous appartient. Seigneur Agostino, j'irai chez vous au sortir du Vatican, et verrai ce que font mes élèves.

AGOSTINO CHIGI.

Je cours vous recevoir. J'ai aussi à vous parler des travaux de ma chapelle à Santa Maria della Pace. Quand les commencerez-vous?

RAPHAEL.

Ce sera la semaine prochaine sans faute. Vous n'oubliez pas, messire, qu'aujourd'hui est la Sainte-Anne! Nous soupons chez notre digne Allemand, Johannes Goricius.

AGOSTINO CHIGI.

La Signora Imperia doit s'y trouver. Il n'est donc pas à craindre que le seigneur Bibbiena fasse défaut.

BIBBIENA.

Assurément, non ; je pense qu'on en peut dire autant de vous. L'Imperia a un aimant dans les yeux qui tire les gens après elle.

Entre un élève de Bramante.

L'ÉLÈVE.

Maître, accourez au Vatican. Un malheur est arrivé !

LE BRAMANTE.

Sang du Christ ! que veux-tu dire?

L'ÉLÈVE.

Le mur de la nouvelle galerie du Belvédère vient de se lézarder tout du long, et menace ruine.

LE BRAMANTE.

Comment en serait-il autrement? Le Pape nous presse si fort ! Il faut travailler de nuit, et à peine sait-on ce qu'on fait !

RAPHAEL.

J'en ai autant à vous dire. Les plâtres mal appliqués se détachent avec les peintures, ou, mal préparés, dénaturent les couleurs. Adieu, messires ; je vous accompagne, mon oncle.

BIBBIENA ET LES AUTRES.

A ce soir donc, chez Goricius.

RAPHAEL, au Bramante, en sortant du jardin.

Avant tout, menez-moi encore, en passant, à la Sixtine. Il faut que j'y entre. Ce Michel-Ange a réalisé des miracles ; les bien comprendre m'est nécessaire pour ne pas rester court. Quel enchanteur ! quel maître, que ce Buonarotti !

LE BRAMANTE.

En fait de prodiges, le plus grand qu'il me présente est certes d'avoir tellement assoupli le Pape que celui-ci ne ferait pas autant de prévenances à Dieu le Père !

RAPHAEL.

Nous n'avons pas à nous plaindre non plus, mon oncle. Les travaux ne nous manquent pas !

LE BRAMANTE.

Ils ne manquent à personne. Jules II n'a pas assez de bras, de jambes, de cœurs et de têtes à employer pour ce qu'il voudrait exécuter. Néanmoins, Michel-Ange reste le préféré. Rappelle-toi-le bien !

RAPHAEL, riant.

Allons réparer vos lézardes ! Venez, mon oncle, et vous autres, suivez-nous !

Il sort, le bras passé sous celui du Bramante, entouré de ses élèves et de ses gens.

DEVANT BOLOGNE

Le camp français. — Un groupe d'officiers; on allume des feux de bivac; une partie des hommes d'armes restent en selle; d'autres sont descendus pour resserrer les sangles des chevaux; quelques-uns mangent un morceau sur le pouce. Les lignes d'infanterie sont sous les armes. Des bataillons marchent pour gagner leurs postes; ils achèvent l'investissement de la ville. Minuit. Le ciel est obscur et sans lune. — Le grand maître de Chaumont, gouverneur du Milanais, en armure complète, casque en tête; Annibal Bentivoglio, seigneur de Bologne, et son frère Hermès Bentivoglio, également armés; Yves d'Alègre, capitaine français

LE GRAND MAÎTRE, à un officier.

Mes ordres sont-ils exécutés?

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur; la ville est cernée. Un rat ne pourrait entrer ni sortir sans notre permission.

LE GRAND MAÎTRE.

A merveille. Faites battre la campagne par les chevau-légers. Que tout le monde reste prêt!

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur!

LE GRAND MAÎTRE.

Ah! le vieux Jules! Ah! le vieux coquin! Nous le tenons, le vieux traître! Nous le prendrons, et je consens que la fièvre m'extermine si nous ne le réduisons à demander grâce.

ANNIBAL BENTIVOGLIO.

Il n'en mérite pas! Souvenez-vous comme il a trahi votre révérendissime frère le cardinal d'Amboise! C'est lui seul qui l'a empêché de devenir Pape!

LE GRAND MAÎTRE.

Pensez-vous que je l'ignore, et que je sois d'humeur à le lui pardonner?

ANNIBAL BENTIVOGLIO.

Et à moi, il m'a volé Bologne, où il n'a pas un seul ami.

YVES D'ALÈGRE.

Pas un seul ami? C'est trop dire, seigneur Annibal. Dans vos villes d'Italie, n'importe qui a un ami et un compère pour l'aider à n'importe quoi.

ANNIBAL BENTIVOGLIO.

Je vous dis que la population va nous ouvrir les portes quand elle nous saura ici.

LE GRAND MAÎTRE.

Tant mieux. Le Roi sera fort content et monseigneur de Ferrare de même. Ce qui peut arriver de moindre à Jules II, c'est d'être déposé comme son prédécesseur allait l'être s'il ne fût mort. Certes, il ne valait pas moins que l'Antechrist actuel.

ANNIBAL BENTIVOGLIO.

Il valait mieux. Celui-ci ne rêve que la spoliation et l'assassinat de tous les princes.

LE GRAND MAÎTRE.

J'y réfléchis! il faut pourtant faire un peu reposer les chevaux et donner à manger aux hommes.

A un officier.

Qu'on mette pied à terre ! Les troupes vont rompre les rangs après avoir posé les sentinelles. Le capitaine Molard est-il arrivé?

L'OFFICIER.

Il arrive à l'instant. Ses aventuriers sont rendus de fatigue.

LE GRAND MAÎTRE.

Ce sont de braves gens ; qu'on leur donne du vin. Vous arrivez à la bonne heure, capitaine Molard. Grand merci pour tant de diligence.

LE CAPITAINE MOLARD.

Je suis à mon devoir, monseigneur.

LE GRAND MAÎTRE.

Vous saurez que nous tenons notre maître Renard.

ANNIBAL BENTIVOGLIO.

Et nous allons lui couper la queue.

HERMÈS BENTIVOGLIO.

Ou la gorge.

LE GRAND MAÎTRE.

Quelles nouvelles apportez-vous de Ferrare?

LE CAPITAINE MOLARD.

Voici le seigneur de Bayart qui va vous en donner.

LE GRAND MAÎTRE.

Bonsoir, capitaine Bayart, soyez le bienvenu.

BAYART.

A Dieu vous commande, monseigneur, bien dévotement. Voici des gens qui valent mieux que moi, le

baron de Conti, le baron de Fontrailles et le brave capitaine Mercurio avec ses deux mille Albanais.

ANNIBAL BENTIVOGLIO.

Est-il vrai qu'il ait si bravement décousu son cousin germain?

BAYART.

Il l'a fait couper en morceaux avec tous ses hommes, et l'on a porté les têtes à la pointe des lances. C'était pitié, et je n'aime point ces cruautés-là.

YVES D'ALÈGRE.

C'est de la scélératesse et non point de la guerre.

ANNIBAL BENTIVOGLIO.

C'est de la vengeance. Quand on risque sa peau, on a tous les droits sur celle des autres.

BAYART.

Je suis trop petit compagnon pour discuter avec un si grand seigneur que vous êtes. De son côté, le capitaine Mercurio est un brave, il n'y a pas de doute. Néanmoins, j'ai fait mettre à mort sans merci les pillards qui ont étouffé dans une caverne les pauvres habitants de Vicence, et partout où il me tombera des maraudeurs sous la main, je compte en faire de même. Mais sommes-nous ici pour raconter des histoires?

LE GRAND MAÎTRE.

Pas tout à fait. Nous comptons que demain matin, le peuple de Bologne m'aura livré le Pape. Le seigneur Annibal me l'a promis.

ANNIBAL BENTIVOGLIO.

Comme je vous promets que le roi Louis va être relevé des excommunications, et le duc de Ferrare, moi et nos amis pareillement.

UN OFFICIER.

Une grand'garde fait annoncer que le comte Jean-François Pico se présente de la part du Pape pour parler à monseigneur.

LE GRAND MAÎTRE.

Ah ! ah ! on connaît donc notre arrivée, et le Saint-Père veut éviter les empressements de son peuple à lui sauter à la figure ! Amenez le seigneur comte ; j'écouterai ce qu'il a à me dire.

DANS BOLOGNE

Une chambre du palais où demeure le Pape. — Jules II, malade, à demi couché dans son fauteuil, entouré de coussins qu'il renverse à toutes minutes et que des domestiques relèvent. Le cardinal Regino, légat de Bologne.

LE CARDINAL.

Il ne faut pas vous laisser prendre par ces scélérats de Français.

LE PAPE.

Je ne me laisserai pas prendre. C'est moi qui prendrai, qui étranglerai, qui piétinerai mes ennemis. Tu peux compter là-dessus ! Qu'on me donne à boire !

Un camérier lui tend un verre de tisane.

Pouah ! c'est amer comme fiel ! Un verre de vin !

LE CAMÉRIER.

Très Saint-Père, les médecins l'ont expressément défendu !

LE PAPE.

A quelle heure sont partis les courriers pour m'aller avertir les Vénitiens et les Espagnols?

LE CARDINAL.

Il y a quatre heures ; ce fut à la première nouvelle qui nous arriva de la marche des Français.

LE PAPE.

La question est que nos alliés soient ici à temps. Fais écrire à l'évêque de Sion de hâter ses négocia-

tions avec les Suisses. Qu'on me jette au plus tôt ce qu'on pourra ramasser de ces barbares sur les campagnes du Milanais. Plus ils feront de mal aux gens de Louis XII, plus notre délivrance sera proche.

LE CARDINAL.

Les Suisses sont de braves butors ; je compte beaucoup sur eux. Dévoués à l'Église, obéissants quand on les paye bien...

LE PAPE.

Des bandits comme les autres ! Le comte Jean-François n'est pas encore de retour?

LE CARDINAL.

Pas encore. C'est une langue adroite.

LE PAPE.

Il n'est pas besoin de beaucoup de finesse pour tromper Louis XII. Ce niais se fait passer pour homme de bien, parce qu'il est grossier, jovial et faible de tête comme de cœur. Prince, il a trahi son Roi ; mari, il a rendu sa première femme, une sainte, aussi misérable qu'il a pu ; aujourd'hui, il obéit à la seconde, qui n'est qu'une mégère, et tuer, piller, personne ne le fait plus lestement que lui, toujours avec un gros rire, et l'on dit : Le brave homme que voilà ! Pauvre Italie ! pauvre Italie, être foulée aux pieds par de tels gens ! Mais ce scandale ne durera pas. Il faut nécessairement détruire les petits princes et ces scandaleuses républiques : Florence, Sienne, Lucques ; alors, on se sert des Aragonais, des Français, des Allemands, de ce qu'on a sous la main ; mais, enfin, le jour va luire où la sainte Église, maîtresse de tout, enfermera sous double clef ces misérables dans les déserts que le ciel leur a donnés pour patrie.

LE CARDINAL.

La vérité est que Votre Sainteté a tout préparé à merveille : Henri VIII d'Angleterre déchaîné sur les côtes de France ; Ferdinand menaçant les Pyrénées.

JULES II.

Et je négocie, je négocie toujours avec Louis ; en le frappant, en le harcelant, je l'amuse, je lui fais croire que nous pourrons nous entendre ; je l'excommunie d'une main, lui et ses alliés, les scélérats ! de l'autre, je le caresse !... Je l'anéantirai !

LE CARDINAL.

Et voilà quinze mille Suisses qui vont arriver !

JULES II.

Et mon neveu Marc-Antoine Colonna s'est fait une armée ; j'en ai levé une autre pour mon Francesco-Maria d'Urbin... Tout va assez bien... Oui, mais si tout à l'heure les Français me surprennent, c'est un accident capable de gâter bien des affaires ! Je suis venu ici un peu étourdiment.

LE CARDINAL.

Un peu imprudemment.

JULES II.

Où le temps d'être prudent? Il faut que je fasse vite pour faire beaucoup. Si je ne dois pas compter sur ma fortune, autant ne me mêler de rien. Va voir si le comte ne revient pas.

DEVANT BOLOGNE

Nuit d'hiver, obscure et froide; le jour commence à naître. — Une maison de paysan; des troupes françaises campées à l'entour. Grand mouvement de patrouilles d'infanterie et de cavalerie; partout des postes et des sentinelles. La ville est entourée. On aperçoit des lumières aux étages supérieurs de quelques maisons dominant le rempart. — Auprès d'un grand feu, une table entre eux, le grand maître de Chaumont et le comte Jean-François Pico.

LE COMTE.

Enfin, monseigneur, soit, je veux admettre ce que vous dites. Le Saint-Père ne s'est pas montré aussi fidèle qu'il l'aurait dû à la Ligue de Cambray. Beaucoup de choses seraient à objecter, mais nous n'en parlerons pas. Le Saint-Père, j'en conviens, a abandonné le Roi Très-Chrétien après la bataille d'Agnadel; il a...

LE GRAND MAÎTRE.

Il a fait alliance avec nos pires ennemis, les Vénitiens; il les a arrachés de nos mains quand nous, les tenant à moitié morts, nous allions leur donner le coup de grâce; il a détaché de nous l'Empereur; il excite les Suisses à nous attaquer; bref il nous fait du pis qu'il peut. Il sera châtié! Eh! par la mort Dieu, qu'il se rende sans tant barguiner!

LE COMTE.

Comment ferait-il autrement?... Quand vous l'aurez, qu'en ferez-vous?

LE GRAND MAÎTRE.

Une bonne prison ! Croyez-vous que cela manque? et, plus tard, déposé comme il l'a mérité amplement !

LE COMTE.

Vous êtes dur. Le Pape en prison? Que dira, que fera la chrétienté? Et vous-même, monseigneur, le héros de ce beau scandale, vous chargerez-vous de donner à madame la Reine, dont la piété est si connue, les absolutions que le moindre prêtre lui refusera?

LE GRAND MAÎTRE.

Au diable ! Croyez-vous me faire peur?

LE COMTE.

Je voudrais vous ouvrir les yeux. Que diriez-vous si, au lieu d'un Pape prisonnier gênant, je vous amenais un Pape ami dévoué?

LE GRAND MAÎTRE.

Vous me prenez pour une bête. Votre ami dévoué qui a volé la tiare à mon frère ; pensez-vous qu'un pareil trait soit de ceux qu'on pardonne?

LE COMTE.

Sans doute ; mais je prétendais seulement vous rendre attentif à cette vérité : quand on veut trop bien servir, et son maître et soi-même, presque toujours on s'égare. Je vous offre de nous entendre, je vous affirme que nous le pouvons à votre plus grand avantage. Vous me refusez, c'est bien ; mais remarquez que vous me refusez.

LE GRAND MAÎTRE.

Je ne refuse rien. Je dis seulement, et je répète, que l'on ne peut mettre en vous la moindre confiance... Ah ! si vous étiez d'autres gens !... Alors...

LE COMTE.

Voici, par exemple, ce que je vous proposerais... Retrait de l'excommunication contre vous et vos alliés... Alphonse d'Este reconnu de nouveau comme duc de Ferrare, et rétabli dans sa charge de gonfalonier de la sainte Église... Ne serait-ce pas là une belle entrée en matière? Nous abandonnerions les Vénitiens... On vous donnerait à vous-même deux cent mille écus d'or... Est-ce que sur des bases pareilles il n'y a pas d'entente possible?

LE GRAND MAÎTRE.

Il y a que vous êtes des fourbes avérés... sans quoi pensez-vous que pour le mince plaisir de me donner tant d'embarras, j'irais...

LE COMTE.

Je vous fais la proposition formelle au nom du Saint-Père!...

LE GRAND MAÎTRE.

Avez-vous des pleins pouvoirs?

LE COMTE.

Les voici!

LE GRAND MAÎTRE.

Cela ne me suffirait pourtant pas!

LE COMTE.

Corps de Bacchus! vous êtes difficile!

LE GRAND MAÎTRE.

Je voudrais encore le rétablissement du seigneur Annibal Bentivoglio dans sa ville de Bologne, et que le Pape renonçât à la Romagne.

LE COMTE.

Je vous avoue franchement que, sur ces points-là, je n'ai pas d'instructions, et il est vraisemblable que le Saint-Père n'en voudra pas entendre parler.

LE GRAND MAÎTRE.

Vous plaisantez ! S'il refuse, je serre les doigts. N'est-il pas pris? Est-ce qu'il a la liberté de vouloir ou de ne pas vouloir?

LE COMTE.

Nous souffrirons tout peut-être ; mais je ne crois pas que Sa Sainteté renonce à Bologne ni à la Romagne.

LE GRAND MAÎTRE.

Alors, demain matin à l'aube, j'enfonce vos portes et je mets la main sur votre homme.

LE COMTE.

Vous êtes bien décidé?

LE GRAND MAÎTRE.

Si vous me connaissiez mieux, vous vous dispenseriez de cette question.

LE COMTE.

En ce cas et devant la force, je cède.

LE GRAND MAÎTRE, riant.

Vous faites bien... Croyez-moi, et maintenant que nous sommes amis, votre maître va m'ouvrir les portes tout de suite. J'ai hâte de l'embrasser.

LE COMTE.

Mais, en ce cas, il serait votre prisonnier sous un autre nom !

LE GRAND MAÎTRE, riant.

Vous le prendrez comme vous voudrez ; je ne me départirai pas de cette condition.

LE COMTE.

Notre position est horrible. Je vais aller rapporter vos paroles au Saint-Père. Il décidera...

LE GRAND MAÎTRE.

Présentez-lui mes respects de fils soumis de l'Église.

LE COMTE.

Voyons, monseigneur de Chaumont, ne pourriez-vous être moins dur?

LE GRAND MAÎTRE.

Je ne suis que précautionneur. Votre maître reconnaîtra mes intentions pour meilleures qu'il ne les croit. Vous avez dit trois cent mille écus d'or?

LE COMTE.

J'avais dit deux cents.

LE GRAND MAÎTRE.

Ce sera trois cents, s'il vous plaît. Quand serez-vous de retour?

LE COMTE.

Je vous demande jusqu'à midi.

LE GRAND MAÎTRE.

C'est impossible. Vous aurez deux heures ! pas une minute avec. Nous avons déjà perdu beaucoup de temps à bavarder.

LE COMTE.

Monseigneur ! monseigneur ! je vous en conjure !... nous donnerons les trois cent mille écus ! mais ne portez pas dans cette affaire des souvenirs d'animosité personnelle !

LE GRAND MAÎTRE.

Vous m'avez sourdement menacé de la Reine, tout à l'heure... Vous voyez si je suis intimidé !... Allons, seigneur comte, reprenez courage ! Je vous concède tout le temps que vous demandez, et deux heures encore, par-dessus le marché. Suis-je si diable?

LE COMTE.

Merci. Le Saint-Père appréciera ce qu'il vous doit. Nous n'en sommes pas moins dans une horrible position.

LE GRAND MAÎTRE.

Allons, allons, ne vous attristez pas. Notre alliance vaut bien celle de Venise. Vous y perdez la Romagne ; mais qui sait si vous ne gagnerez pas autre chose? Il ne faut pas secouer la tête de cet air désespéré. Adieu ; rappelez-vous d'être de bonne foi.

LE COMTE.

Adieu, monseigneur. Je serai fidèle au rendez-vous.

Il sort.

LE GRAND MAÎTRE, seul.

Au fond, il n'avait pas tout à fait tort. Madame Anne n'est pas tendre en fait de dévotion et, surtout, depuis la mort de mon frère, je ne suis pas tellement solide... Il est vrai que le Roi est furieux contre le Pape et veut le détruire à tout prix... Trois cent

mille écus d'or sont bons à recevoir, surtout quand le résultat est de nature à satisfaire le Roi, à ne pas choquer la Reine... Jules cherchera à me tromper... mais... il n'est pas dit que je me laisserai attraper par ces menteurs d'Italiens... Je les connais, Dieu merci, et...

YVES D'ALÈGRE.

Vous aviez l'intention de visiter les postes, monseigneur.

LE GRAND MAÎTRE.

J'allais vous envoyer chercher. Allons!

Près d'un feu de bivac. — Le capitaine Bayart, le bâtard du Fay, guidon de sa compagnie d'ordonnance; le capitaine Molard, le capitaine Sucker, chefs d'aventuriers français et allemands; le capitaine Jacob Zemberg, commandant les Suisses. Une table grossière est dressée auprès du feu et chargée de jambons, de saucissons, de poulets, de bouteilles et de tasses en fer-blanc, en étain, en corne ou en bois. Les convives sont assis sur des bancs et des escabeaux qu'on a enlevés dans des chaumières. Autour de la table, un paravent construit par les soldats au moyen de manteaux jetés sur des gaules. Des torches de résine brûlent au bout de longs piquets plantés en terre. Les gentilshommes soupent; des pages et des laquais les servent.

LE CAPITAINE SUCKER.

En guerre, je ne fais cas que de la bravoure. Le reste, je m'en soucie peu.

LE CAPITAINE BAYART.

Ce en quoi, mon compagnon, vous ne vous montrez pas homme très sage. Je fais cas de la bravoure, mais tout autant de la raison, parce qu'avec la raison on a la discipline, dont on a trop peu parlé jusqu'à ce jour dans nos armées.

LE CAPITAINE MOLARD.

Quand un de mes hommes fait le diable, moi, je fais le Satan, et il n'y revient pas. Abandonnons, croyez-moi, monseigneur de Sucker, les vieilles façons sauvages de piller, d'incendier, d'éventrer. Ce sont folies qui ruinent ceux qui les font. Je suis de l'avis de Mgr de Bayart.

BAYART.

Voici un rôti de bonne mine, et il vient fort à propos à la suite d'une chevauchée aussi longue que celle d'aujourd'hui. Puisque Mgr de Molard veut bien approuver ma petite sagesse, je vous dirai que depuis mon arrivée aux guerres d'Italie, et cela date de l'an 1494, c'est-à-dire depuis quelque chose comme dix-sept ans, j'ai vu bien des changements notables s'effectuer en toutes choses chez les Italiens comme chez nous.

LE BATARD DU FAY.

Je ne porte pas votre guidon depuis longtemps, monseigneur, et pourtant, moi aussi, j'ai vu des changements.

BAYART.

Quand nous sommes venus avec le roi Charles, de victorieuse mémoire, nous étions comme de bons paysans, sortant de leurs villages, balourds, mal façonnés, et les Italiens se raillaient de nous, comme nous-mêmes nous rions aujourd'hui de nos lansquenets qui nous paraissent rustiques, soit dit sans vous offenser, monseigneur de Sucker.

LE CAPITAINE SUCKER.

Nous avons en Allemagne de plus grands savants que les vôtres! Les Italiens, qui font tant les renchéris, ne sont pas fâchés de s'adresser à nous pour obtenir des

architectes. Nous leur bâtissons leur Dôme de Milan, et nos peintres, comme Albert Dürer, leur donnent des leçons.

BAYART.

Voyez-vous comme j'ai raison de dire qu'il y a bien des nouveautés depuis quelques années ! Aux alentours de la bataille de Fornoue, vous n'auriez jamais entendu, à un bivac, un capitaine de lansquenets se vanter d'architectes et de peintres ! On ne pensait alors qu'au vin, aux filles, à la maraude, et tableaux et statues n'étaient bons qu'à mettre en pièces.

LE BATARD DU FAY.

C'est pourtant vrai ! Aujourd'hui, nous regardons comme sauvages et brutes ceux qui le font ; ce sont tant seulement les nouveaux venus de France. Au bout de six mois de séjour, on commence à prendre plaisir à ces belles choses, et l'on devient raffiné.

BAYART.

Il est encore un autre point ; dans ce temps-là, ni pour or ni pour argent, vous n'auriez décidé un homme d'armes italien à se battre. Aujourd'hui je ne connais pas plus braves que le seigneur Alviane, le seigneur André Gritti et bien d'autres...

LE CAPITAINE MOLARD.

Et le pape Jules II.

On rit.

BAYART.

C'est vrai... Je voudrais voir le jour où l'on se combattra entre gens de guerre, et sans tourmenter ces pauvres habitants des villes et des campagnes ; ils n'en peuvent mais aux discordes des princes.

LE CAPITAINE JACOB ZEMBERG.

Il me vient par-dessous ces manteaux un vent abominable! J'ai les pieds gelés! Gredins de soldats! vous ne pouvez pas m'arranger cette machine-là un peu mieux? Je vous donnerai sur les oreilles, pendards!

Arrivent le grand maître de Chaumont, Yves d'Alègre, officiers, hommes d'armes.

LE GRAND MAÎTRE.

Capitaines, bonsoir et bonjour! Avez-vous un doigt de vin à me donner? Merci, monseigneur de Bayart! A votre santé, messieurs!

BAYART.

A la vôtre, monseigneur, et que le ciel vous accorde ce que votre noble cœur désire!

Tous boivent.

LE GRAND MAÎTRE.

Le Pape n'a pas cherché à s'enfuir de votre côté?

BAYART.

S'il ne s'échappe pas du vôtre, soyez sûr que ce ne sera pas du mien.

On rit.

DANS BOLOGNE

Une rue près de Saint-Pétrone. — Le matin; concours de peuple, des artisans, des marchands, des nobles, des soldats.

UN BOUCHER.

S'il ne faut qu'une poussée pour jeter le Pape dehors, donnons-la-lui ! Vivent les Bentivoglio !

LE PEUPLE.

Vivent les Bentivoglio ! Vive Bologne ! Liberté !

Entrent Francia et ses élèves. Francesco Caccianimici, Amico Aspertino, peintres.

Vive l'école de Bologne ! A bas les Romains !

UN BOULANGER.

Maître Francia, que dites-vous de tout ceci?

FRANCIA.

Je dis que Michel-Ange est un insolent, et son maître ne vaut pas mieux que lui. Vivent les Bentivoglio !

LE PEUPLE.

Vive Bologne !

CACCIANIMICI.

Oui, mes enfants ! vive Bologne ! Est-ce que cette belle ville est moins digne d'être libre que Florence, que Lucques et tant d'autres cités?

LE PEUPLE.

Non ! non ! Vive Bologne ! Vivent les Bentivoglio !

AMICO ASPERTINO.

Chacun chez soi ! Ville libre ! Pas de sujétion !

LE PEUPLE.

Liberté ! Liberté ! Vivent les Bentivoglio !

UN BOULANGER.

Il nous faut un prince qui mange notre argent et le sien chez nous, et non ailleurs ! qui nous bâtisse des églises et des palais, et non pas aux Romains ! Vive Bologne !

LE PEUPLE.

Vivent les Bentivoglio ! Liberté ! Liberté ! Au palais ! A bas le Pape !

ASPERTINO.

Allons casser la statue de Michel-Ange ! Voulez-vous?

LE PEUPLE.

A bas la statue !

CACCIANIMICI.

C'est dit ! Allons !

Toute la foule le suit en poussant de grands cris.

LE PALAIS

Jules II, dans son fauteuil, son bâton sous la main; le cardinal de Pavie, le cardinal Regino, l'évêque de Gurck, Michel-Ange, le comte Jean-François Pico.

JULES II.

Cette sédition continue? Toujours des cris? Es-tu fou, Regino? N'ai-je pas déjà donné des ordres?

LE CARDINAL REGINO.

Très Saint-Père, les Suisses ont chargé deux fois et ont été repoussés.

JULES II.

De la cavalerie et deux bombardes! Courez! Si le tapage dure, j'irai moi-même.

Le cardinal Regino sort.

Il est un peu mou, le pauvre homme. Comte Pico, bien qu'il ne soit pas encore l'heure de donner réponse à M. de Chaumont, tu vas retourner près de lui.

LE COMTE.

Oui, Très Saint-Père.

JULES II.

Tu lui diras que je consens à tout, n'étant pas en situation de rien discuter, et que, pour preuve de ma bonne foi, je le prie de m'envoyer le traité conçu et rédigé comme il l'entendra. Tu auras soin de te récrier sur chaque article et de traîner les choses en longueur. Ensuite, tu m'apporteras le traité pour que je le signe. De cette façon, nous avons devant nous jusqu'à ce soir, et même jusqu'à demain matin, si nous voulons.

LE COMTE, à voix basse.

Votre Sainteté sait-elle où sont les Espagnols... les Vénitiens?

JULES II.

Ils arriveront, les uns et les autres, vers une heure après midi. Caresse ton Grand Maître, retiens-le; tâche qu'il ne parte pas. J'aurai le plaisir de le surprendre à mon tour, de l'envelopper, de le serrer, et l'on verra ce que je ferai de ce scélérat ultramontain

qui prétend mettre sa main ignoble sur l'épaule du vicaire du Christ!... Va, mon enfant!

Le comte Pico s'agenouille; le Pape le bénit brusquement.

Allons, va donc! Michel-Ange, mon fils, où sont tes dessins de forteresses?

MICHEL-ANGE.

Très Saint-Père, les voici.

LE PAPE.

Va sur le terrain, trace-moi immédiatement les fondations et commence les travaux. Il me faut aussi des mines, et tu t'occuperas dès aujourd'hui de m'installer la fonderie de canons dont tu m'as montré le plan.

MICHEL-ANGE.

Si je fais l'ingénieur et le fondeur, je ne peux pas faire le sculpteur et le peintre. Vous allez vous plaindre, au premier jour, que les travaux de la Sixtine et les statues de votre tombeau n'avancent pas.

JULES II, frappant de son bâton par terre.

Certes, je me plaindrai, et je n'ai que trop sujet de me plaindre! Fainéants que vous êtes tous! Au lieu de m'ennuyer de tes observations tu aurais déjà dû finir la besogne! Va-t'en!

Michel-Ange sort.

Cardinal de Pavie, est-ce que tu ne viens pas de me dire que l'Empereur prétendait être Pape à ma place, et prenait le titre de *Pontifex Maximus?*

LE CARDINAL DE PAVIE.

Oui, Très Saint-Père; Louis XII lui a mis cette sottise en tête.

JULES II.

C'est une insolence. J'ordonne aux secrétaires des brefs de m'intituler désormais «César». Aussi bien je suis de droit l'Empereur universel comme représentant Dieu sur la terre.

On entend une décharge d'artillerie.

Bon! voilà les Bolonais qui reçoivent ma mitraille à travers les jambes!

Plusieurs prélats et des évêques s'approchent et saluent profondément.

Qu'est-ce que vous voulez?

UN ÉVÊQUE.

La personne de Votre Sainteté est dans un danger cruel. Les Français, le peuple, tout vous menace. Ne serait-il pas temps d'user de prudence et de modération? Je suis incité à vous tenir un tel langage, Très Saint-Père, par nos vénérables frères ici présents... Considérez que votre santé est gravement altérée, et, en outre, nous sommes des vieillards sans défense, et s'il nous faut subir les violences de la soldatesque ou celles d'une populace mutinée...

JULES II.

Que veut cet imbécile?... Qu'est-ce que tout ce verbiage?... Appelez mes porteurs, je veux qu'on me hisse au sommet de la cathédrale, afin de voir ce qui se passe dans la campagne. Mais, non... attendez... Cardinal de Pavie, donne-moi le bras... Toi, ici, capitaine, approche... Ton bras!... Ma foi! je peux aller!... Allons donc!

ROME

Chez Janus Corycius de Luxembourg. — Une grande salle avec un plafond peint d'un sujet mythologique; fresques sur les murailles; pavés de mosaïque; de grands vases pleins de fleurs, les fenêtres sont ouvertes sur un jardin et, dans le fond, on voit les maisons d'un quartier de la ville mêlées d'arbres. — Agostino Chigi et son frère Sigismondo Chigi, prêtre; le Bramante; Bernard de Bibbiena; l'Imperia; Raphaël; le dataire Bartolommeo Turini da Pescia; Giacomo Sansecondo, le musicien; autres invités. — Toute la société est répandue par groupes dans la vaste salle, les uns causant et riant debout, les autres assis sur des fauteuils, des pliants ou des coussins.

LE BRAMANTE, à Raphaël.

Quitte un moment madame Imperia, et écoute ce que j'ai à te dire. Michel-Ange...

RAPHAEL.

Laissez-moi m'amuser un instant. Je suis mort de fatigue et hébété de travail. Si Michel-Ange intrigue contre moi, vous faites le diable contre lui, partant, quittes.

LE BRAMANTE.

Je crois que ta légèreté d'esprit est au moins l'égale de ton talent. Michel-Ange dit partout que ce que tu sais, tu l'as appris de lui.

RAPHAEL.

Il m'a appris quelque chose, c'est vrai; mais je ne crois pas qu'il avance la sottise que vous lui prêtez. C'est un homme d'humeur malencontreuse, mais non

un coquin. Après tout, il est à Bologne avec le Pape ; laissons-le tranquille. Il a fait des insolences incroyables à maître Francia, mon ami, qui ne peut les lui pardonner.

LE BRAMANTE.

Malheureusement, le Buonarotti est tout-puissant auprès du Saint-Père, et comme il ne manque pas une seule occasion de te nuire, il arrivera un jour où...

RAPHAEL, avec impatience.

Il arrivera un jour où, à force de nous exciter l'un contre l'autre, nos meilleurs amis à chacun de nous nous auront transformés en ennemis mortels, ce qui sera une honte, et j'y résisterai de tout mon pouvoir.

LE BRAMANTE.

J'aurais voulu qu'on te donnât au moins à faire la moitié du plafond de la Sixtine. Mais Michel-Ange accapare tout !

RAPHAEL.

N'avez-vous rien de plus à me dire?

LE BRAMANTE.

Va t'amuser, puisque tu n'as pas de sang dans les veines.

RAPHAEL.

Il m'est impossible de m'exaspérer contre personne, et surtout contre un homme que j'admire. N'ai-je pas des travaux plus que mes forces n'y suffisent?

JANUS CORYCIUS.

Maître Raphaël, avez-vous vu le groupe de la Très Sainte Vierge et de sainte Anne exécuté pour moi par maître André Sansovino, dans l'église de Saint-Augustin?

RAPHAEL.

Je l'ai admiré aujourd'hui même, et c'est une des plus belles œuvres de ce temps. Je n'oublie pas que vous désirez de moi une figure dans cette même église.

JANUS CORYCIUS.

Je vous en conjure, maître Raphaël, réalisez vos bonnes promesses ; quand allez-vous commencer?

RAPHAEL.

Écoutez ! je vous ferai une sibylle avec un laurier autour de la tête. Cela vous plaît-il?

JANUS CORYCIUS.

Oui, mais sera-ce une sibylle jeune ou une vieille sibylle?

BIBBIENA.

Fais attention, cher Raphaël, que le seigneur Corycius a la passion de la beauté.

RAPHAEL.

Ma sibylle, c'est tout ce que la nature a créé, tout ce que l'esprit peut concevoir de plus aimable et... Mais voici le révérendissime cardinal Jean de Médicis.

Entre le cardinal. Il embrasse Raphaël.

LE CARDINAL.

Toi, je t'aime comme si tu étais l'enfant de mes entrailles, et si bien que je suis presque jaloux de ton amitié pour le seigneur de Bibbiena.

BIBBIENA.

Monseigneur, Raphaël aime tant de choses, aime tant de monde et a le cœur si bien meublé de tous sentiments propres à l'affection, qu'il n'est pas besoin de se disputer son amitié.

SIGISMONDO CHIGI.

Pour moi, je lui demande en ce moment de le remercier pour avoir placé dans son tableau de la Théologie la figure du grand, du saint, du vénérable martyr Frère Jérôme Savonarole. Un jour viendra où tout le monde rendra justice à ce grand homme, et je bénis maître Raphaël d'avoir été un des premiers à préparer son triomphe.

RAPHAEL.

Ce mérite ne m'appartient pas. Il revient tout entier au seigneur comte Balthazar Castiglione et à mon autre guide Louis Arioste ; tous deux m'ont donné des avis sur les saints et les sages docteurs à introduire dans ma composition.

IMPERIA.

Révérendissime seigneur cardinal, n'avez-vous donc des yeux aujourd'hui que pour maître Raphaël?

LE CARDINAL DE MÉDICIS.

Ah ! madame, que je suis confus ! j'ai de si mauvais yeux, en effet ! Je ne vous avais pas aperçue encore !

IMPERIA.

On n'a pas besoin de vous, monseigneur ; seulement, n'empêchez pas Giacomo de chanter. Vous voyez, il accorde son luth.

LE CARDINAL.

Ne me permettrez-vous pas, cruelle que vous êtes, de m'asseoir au moins une minute à côté de vous?

IMPERIA.

Ah ! monseigneur, vous ne songez qu'aux statues, aux tableaux et aux livres !

LE CARDINAL.

Et jamais à l'Aphrodite vivante?

Ils parlent à voix basse. Sansecondo commence à chanter. Entre Michel-Ange.

JANUS CORYCIUS.

Seigneur Buonarotti, soyez le bienvenu.

MICHEL-ANGE.

Ne vous dérangez pas. Ma mission remplie, je me retire. Je salue le révérendissime cardinal. Bonsoir, maître Raphaël. Le Très Saint-Père m'envoie de Bologne exprès pour avertir Mgr de Bibbiena d'avoir à l'y rejoindre à l'instant... Il a dit à l'instant, sans perdre une minute.

LE CARDINAL DE MÉDICIS.

Qu'est-il donc arrivé?

MICHEL-ANGE.

Les Français et les Bentivoglio nous ont surpris à Bologne...

TOUS.

Ah! grand Dieu! le Pape est prisonnier?

MICHEL-ANGE.

Il a amusé les Français, il a écrasé les Bolonais. Les Vénitiens et les Espagnols ont eu le temps d'accourir à notre aide; les Français se sont enfuis à Milan. Seigneur de Bibbiena, venez-vous? Je dois retourner, sans perdre une heure, pour diriger le siège de la Mirandole.

LE DATAIRE BARTOLOMMEO TURINI.

Le Pape ne revient pas ici?

MICHEL-ANGE.

Après la Mirandole, nous irons enlever Ferrare; ensuite, on verra. Partons.

JANUS CORYCIUS.

Quel homme que ce Pape. A son âge!

AGOSTINO CHIGI.

Lui? il n'a pas d'âge; c'est purement un foyer inextinguible d'énergie. Il en sort, en tourbillons, des flammes, des étincelles et de la fumée.

LE CARDINAL.

Et des explosions de volcan! Je plains la pauvre ville de la Mirandole et la malheureuse comtesse Françoise Trivulzio. Elle sera mise hors de chez elle avec ses enfants, comme une mendiante. Partez, monseigneur de Bibbiena, le Pape n'aime pas à attendre.

BERNARD DE BIBBIENA.

Je vous suis, maître Michel-Ange. Bonsoir, Raphaël, mon enfant; amuse-toi bien!

RAPHAEL.

J'y ferai de mon mieux. Bonsoir, maître Buonarotti; donnez-moi votre main.

MICHEL-ANGE.

Quand je reviendrai! Bonsoir, monseigneur et messieurs.

Bibbiena et lui sortent.

IMPERIA.

Quel homme malplaisant!

JANUS CORYCIUS.

Songeons à nous divertir! Le souper est prêt.

LA MIRANDOLE

Une salle dans le château. La comtesse Francesca Trivulzio, ses enfants, ses femmes, officiers de la garnison; un parlementaire du duc d'Urbin, général des troupes de l'Église.

LA COMTESSE.

Je vous ai répondu, monsieur. Je ne rendrai pas ma ville au Saint-Père. C'est le patrimoine de mes enfants. Je défends leurs droits et la justice.

LE PARLEMENTAIRE.

Madame, Mgr le duc d'Urbin a de bonnes artilleries et plus de troupes que vous. Si vous l'obligez à donner l'assaut, il ne répond pas des conséquences.

LA COMTESSE.

Je suis la fille de Jean-Jacques Trivulzio ; mon sang ne se refroidit pas aux menaces. Vous avez mon dernier mot. Retournez auprès de votre maître.

LE PARLEMENTAIRE.

Madame, daignez considérer...

LA COMTESSE.

Reconduisez ce capitaine.

MILAN

Le palais ducal. — Gaston de Foix, duc de Nemours, capitaine général des troupes françaises en Italie; le grand maître de Chaumont, gouverneur du Milanais; le seigneur de Clermont-Montoison, commandant les forces auxiliaires françaises données au duc de Ferrare; le prince d'Anhalt, général des troupes de l'Empereur; Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, commandant les gentilshommes de la maison du Roi; les capitaines Yves d'Alègre, Bonnet, Maugiron; le bâtard de Clèves et autres officiers. Conseil de guerre.

GASTON DE FOIX.

Messeigneurs et capitaines, la volonté du Roi est de ne pas laisser les choses traîner en longueur. Il entend mettre fin aux entreprises du pape Jules II. Ce prétendu Pontife, plus rude aux princes chrétiens que ne le serait le Turc, veut dépouiller chacun de son bien et s'enrichir aux dépens de tous. Allié méchamment aux Espagnols qui ne sont que perfidie, et aux Vénitiens qui se pourraient dire les pères du mensonge, le soi-disant Saint-Père ne cache pas sa volonté de nous renvoyer au delà des Alpes, en nous arrachant le Milanais. Il veut tout prendre, tout garder. Dans ce beau dessein, excitant le Turc contre l'Empereur et l'Anglais contre nous, il fait ravager les côtes atlantiques, en même temps que les campagnes hongroises. Jusqu'ici nous avons temporisé de notre mieux, et opposé patience et douceur à cet excès de rage. Procédant par voie de raison, nous avons réuni un concile, peu nombreux, il est vrai, mais composé des docteurs les plus dignes de confiance. Jules II ne s'est pas fait scrupule de soulever la populace de Pise

contre cette sainte assemblée, que nous avons dû transférer ici pour la mettre en sûreté. Désormais, il est bien avéré que la guerre à outrance peut seule venir à bout de la malice du Pape. Ainsi, je vous le répète, nous ne ménagerons plus rien, et le Roi entend que les résultats ne se fassent pas attendre. C'est pourquoi je vous ai réunis. Veuillez donc me faire savoir, messeigneurs et capitaines, si vos troupes sont préparées à faire campagne, et ce que vous pensez de la situation où nous sommes.

YVES D'ALÈGRE.

Puisque tant de seigneurs plus considérables que moi ne soufflent mot, je m'enhardis à vous remontrer que, si vous avez l'intention de combattre, il le faut faire bien, fortement, vivement, sans perdre une minute, car l'ennemi que vous avez en tête est tel qu'il vous a donné et vous donnera du fil à retordre. Quand Mgr le Grand Maître a fait faute de le prendre à Bologne, le lendemain il était en campagne comme un pauvre aventurier de vingt ans. Le capitaine Bayart s'est mis sur sa route pour le surprendre ; il n'y est pas parvenu, et Jules II, de ses propres mains, a aidé à lever le pont-levis du château de Saint-Félix qui le dérobait à notre brave chevalier. Maintenant, ce terrible adversaire doit être de sa personne devant la Mirandole. Son neveu, le duc d'Urbin, a pris la Concordia ; les Espagnols avec le vice-roi don Raymond de Cardonne et une infanterie admirable s'avancent contre nous ; les Vénitiens menacent Brescia, et, comme ils y ont de grandes intelligences, je crois qu'ils le prendront. Enfin, les Suisses s'amassent là-haut, sur les montagnes au-dessus de notre tête, et le Pape, avec un levier d'argent, va les faire rouler sur nous. Hâtons-nous donc, et si nous voulons sauver Ferrare, prenons Bologne.

LOUIS DE BRÉZÉ.

Vous raisonnez pertinemment, capitaine d'Alègre ; mais Bologne n'est pas facile à prendre. Le cardinal Regino a été remplacé par le cardinal de Pavie ; celui-là est un soldat qui ne se laissera pas enlever. En outre, le duc d'Urbin est en état de nous donner assez de tablature pour que les Espagnols aient le temps d'accourir. En ce cas, il faudrait lever le siège.

YVES D'ALÈGRE.

Bologne a la révolte flambant dans les entrailles, et si nous faisons mine seulement de donner l'assaut, à l'instant les bourgeois nous ouvriront les portes ; le cardinal devra s'enfuir et gagner pays.

GASTON DE FOIX.

Messieurs, je pense comme le capitaine d'Alègre, et je vous demande d'être prêts d'ici à quatre jours.

DEVANT LA MIRANDOLE

La brèche. — Les fossés sont pris par la glace. Les hommes d'armes et l'infanterie pontificale sous les armes; deux batteries tirent encore pour agrandir l'entrée. Jules II, le duc d'Urbin, les cardinaux Raphaël Riario, del Carretto, Galeotto della Rovere, Francesco Romolino, et Louis Borgia; le capitaine Jean-Paul Baglione; les secrétaires, les camériers, les suisses de la garde; le Pape et toutes les personnes de sa suite, couverts de fourrures et de manteaux à capuchon; il fait grand froid.

JULES II.

Eh bien! est-ce fini?

LE DUC D'URBIN.

La ville est rendue. On va enfoncer une des portes murées, afin de donner passage à Votre Sainteté.

JULES II.

Point! J'entrerai par la brèche. Où est la comtesse Françoise?

LE DUC.

Elle attend Votre Sainteté dans le château.

JULES II.

Qu'elle se retire où elle voudra. Marchons! Et, ce soir, nous partirons pour Ferrare.

Entre un messager.

UN MESSAGER.

Très Saint-Père, Bologne est aux mains des Français.

JULES II.

Le cardinal a rendu la place?

LE MESSAGER.

La population s'est insurgée et a ouvert les portes.

JULES II.

Vous aviez donc laissé une garnison insuffisante, Francesco-Maria?

LE DUC D'URBIN.

Très Saint-Père, je vous avais obéi de tous points.

JULES II.

C'est-à-dire que, selon vous, le cardinal de Pavie, cet Alidosio en qui j'ai toute confiance, est un sot, un lâche ou un traître? Répondez!

LE DUC D'URBIN.

Il me semble que si quelqu'un doit avoir tort, c'est plutôt lui que moi.

LE PAPE.

J'éclaircirai cette affaire... Elle m'est sensible... vous pouvez le croire, et aucune considération ne retiendra ma juste colère. Où est Michel-Ange?

MICHEL-ANGE.

Ici, Très Saint-Père.

LE PAPE.

Donne promptement tes ordres pour qu'on relève les défenses de la place et les mette en état de résister. Fais l'ouvrage dont nous avons parlé ensemble, et retourne à Rome en toute hâte pour avancer mon tombeau. Quand je vois ce que je vois et souffre ce que je souffre, je voudrais déjà y être descendu. Non! c'est trop de misères!

ROME

Un atelier de petite dimension. — Des meubles sculptés, de belles étoffes pourpre, bleu, or, argent; une statue antique de Pallas; un buste de Psyché; des vases pleins de fleurs, dont l'odeur rafraîchit et parfume la chambre. — Raphaël devant son chevalet travaillant au portrait de Mme Béatrice de Ferrare.

RAPHAEL.

Ce n'est pas souvent qu'il m'arrive d'être seul... seul... longtemps... pouvant, à mon gré, penser et sentir... n'étant sous le poids d'aucune idée immédiate qui me commande et me traite en esclave... Non ! aujourd'hui, je suis à moi-même, je suis mon seul compagnon... je jouis à mon gré, et sans que rien me le dispute, de chaque bouffée du plaisir qui m'arrive de cette volupté de la solitude si pénétrante, si vive que les sens irrités ne sauraient la supporter longtemps. L'imagination de l'homme est si faible ! Il lui faut constamment des secours extérieurs pour se soutenir dans les airs, et, quand ces secours sont trop rares et ne se renouvellent pas sans cesse, alors la pauvre oiselle retombe alanguie et ne bouge plus. Quel malheur !... car elle se sent beaucoup plus vivante dans ces courts instants où elle se suffit à elle-même ! C'est alors que j'ai conçu ce que j'ai pu créer de plus beau. Oui, c'est alors que je me suis rapproché davantage du Créateur qui m'a fait ce que je suis, des objets célestes que je puis exprimer, de la tendresse plus divine encore que je puis ressentir... La nature est profonde ; mais l'âme qui la pénètre est une flamme

si joyeuse et si gaie! En vain toutes les calamités de la terre et des enfers pèsent sur l'homme, pèsent sur nous surtout, Italiens, tourmentés par les barbares, les princes, les républiques, les factions et tant de variétés de criminels! La joie, la vie, la fécondité nous enlèvent; nous nageons, nous autres, dans un éther olympique! Et les savants, et les poètes, et les littérateurs, et les antiquaires, et les imprimeurs, et les peintres, les sculpteurs, les architectes, les graveurs, les tailleurs d'images, les enlumineurs, tout, tout, tout ce qui dans une forme, d'une manière quelconque, est devenu capable d'exprimer une pensée, une nuance de la pensée, un atome tout mince et tout réduit d'une idée, tout est à l'œuvre, travaille, ne se laisse pas déranger, accumule les effets sur les effets, et traverse les désastres, la lumière du génie sur le front, le sourire aux lèvres et son œuvre à la main! Qui nous donne une telle valeur, une telle vertu, cette puissance qu'on ne vit jamais? Athènes ne connaissait que les inventions grecques, une architecture admirable, une sculpture incomparable, mais une peinture esclave de sa glorieuse sœur, et les sciences limitées là où la poésie ne l'était pas. C'était son lit! Nous, quelles richesses supérieures nous comblent, et comme une lice bien autrement vaste est ouverte à nos efforts! Ce que possédait l'antiquité, ne l'avons-nous pas, et de plus ce que nos pères se sont appris à eux-mêmes? Nous sommes tenus de représenter, comme Polyclète et Zeuxis, les dieux des temps païens, mais aussi les saints de la Jérusalem céleste, et les philosophes, mais aussi les docteurs... Eh bien! nous suffirons à tout, nous arriverons à tout, et l'univers transformé par nos mains sera renouvelé; nous aurons réussi à expulser, sinon tout le mal, au moins ce qu'il y en a de plus hideux! N'est-ce pas vrai, ce que je sens? La passion qui me transporte pourrait-elle me tromper? A quoi servirait-il de la ressentir? pour-

quoi le ciel, d'où certainement elle émane, me l'enverrait-il, si elle devait demeurer stérile?... Que ce portrait prend de réalité !... comme c'est ma Béatrice !... comme le sang circule dans ce visage adoré !...

Il se retourne, et aperçoit Béatrice sur le seuil de la porte.

Ah ! te voilà toi-même ! Vous voilà, ma chérie ! ma lumière, mon étoile !

BÉATRICE.

Travaille, Raphaël, mon Raphaël ! c'est ainsi que je t'aime le mieux !

RAVENNE

Une chambre dans le palais. — Jules II, le cardinal Riario; Léonard de Bibbiena, des secrétaires. Le Pape dicte des dépêches.

Entre Mathias Schinner, cardinal de Sion.

JULES II.

Par le corps de Dieu, j'ai défendu qu'on m'interrompe! Toi, scelle cette lettre, et que le courrier parte à l'instant pour l'Angleterre. Qu'y a-t-il, Mathias?

LE CARDINAL MATHIAS SCHINNER.

Un malheur!

JULES II.

Quel malheur?

LE CARDINAL SCHINNER.

Le cardinal de Pavie se rendait ici et venait se justifier auprès de Votre Sainteté d'avoir perdu Bologne.

JULES II.

Si j'ai perdu Bologne, je le reprendrai. Faites entrer le cardinal! Il peut avoir été faible; je ne le crois pas traître. Qu'il vienne!

LE CARDINAL SCHINNER.

Mgr le duc d'Urbin, craignant que le cardinal ne rejette la faute sur lui...

JULES II.

Pas de pareilles bourdes! Suis-je un barbon ridicule à qui l'on fait passer la plume par le nez?... Francesco Maria se moque-t-il de moi? Que le cardinal se dépêche. Je l'écouterai, et, si le duc d'Urbin a eu tort, il sera châtié... Eh bien! qu'est-ce que cela signifie?... Pourquoi ce silence?... Parleras-tu?... Va me chercher Alidosio.

LE CARDINAL DE SION.

Mgr d'Urbin vient de le rencontrer dans la rue, devant le palais; il est allé à lui...

JULES II.

Bon! Il lui a dit des injures? C'est un étourdi! J'arrangerai cela...

LE CARDINAL DE SION.

C'est que, Très Saint-Père, ce n'est pas... Il l'a...

JULES II.

Par tous les saints! Aurait-il osé le frapper?... Porter la main sur un prince de la sainte Église romaine?... Tu ne veux pas dire?... Il ne l'a pas frappé?...

LE CARDINAL DE SION.

Très Saint-Père!...

JULES II.

Sang de la Madone! Parle donc!...

LE CARDINAL DE SION.

Il l'a... il l'a poignardé!

JULES II.

Poignardé... Ce n'est pas possible... ce...

LE CARDINAL DE SION.

Il l'a poignardé, et le cardinal de Pavie est là, en bas, mort sur le coup, et la foule autour de lui... J'ai vu qu'on allait emporter le cadavre.

JULES II,

anéanti, tombe dans son fauteuil. Il se couvre les yeux... puis relève la tête, regarde à la ronde et dit d'une voix sourde:

Sortez tous!... oui, tous!... Non... Reste là... toi... Mathias!

Les assistants s'éloignent, sauf le cardinal de Sion.

JULES II.

J'ai eu bien des fortunes dans ma vie... J'ai éprouvé bien des misères... et bien des contre-temps... et des malheurs... de grandes infortunes; pourtant, je n'avais pas senti le dégoût de la honte, de l'avilissement, de la bassesse... je n'avais rien senti casser en moi! Et c'est mon propre neveu, ce qui est le plus près de ma chair, de mon sang, de ma personne, de ma volonté, de mon âme; c'est cette partie de moi-même qui vient m'infliger un abaissement que... Je ne dis pas que j'hésite, que je sois disposé à rien céder... Mais, j'avoue pourtant... Oui, mon ami... Tu m'as donné un terrible coup... je me sens faible, Mathias... je n'ai plus de force... je ne sais pas ce qui se passe en moi...

LE CARDINAL DE SION.

Dieu se sert de nos affections les plus chères pour nous envoyer nos afflictions les plus rudes.

JULES II.

Celle-là... celle-là est un peu forte. Elle aurait pu venir, en tous cas, dans un autre moment, car aujourd'hui, tu sais comme notre édifice craque de toutes parts. Je ne cherche que la plus grande gloire

du pontificat, tu le sais, toi, Mathias. Je manie un grand pouvoir, il est vrai. Mais je veux beaucoup plus que je n'atteins. Je suis dévoré de désirs par delà le possible... Voilà ce que je suis... je le comprends bien à cette heure : tout s'écroule, s'efface... Je butte à chaque pas. Des obstacles, et de mille espèces ! pullulent sous mes pieds. C'est la méchanceté, c'est la bassesse, c'est l'arrogance, tous les vices de l'enfer s'entrelacent et se soudent les uns aux autres ; ils forment un réseau inextricable. J'en suis enveloppé, garrotté, et, pour dernier coup, voilà maintenant que la frénésie furieuse et sanguinaire sort du voisinage de mes reins, sort de mon sang même pour m'arrêter ! Tu comprends que, désormais, je suis déshonoré... Tu le comprends?... tu le vois? tu l'avoues !... Toi, un Suisse brutal et sans scrupules !... Mes ennemis ont à leur dévotion ce soi-disant concile, ridicule assemblage de vils pantins... Ce Santa-Croce !... Ils m'accusent déjà d'être un ivrogne... parce que je suis vieux, que mon visage est rougi par le travail, que mes mains tremblent quelquefois, bien que le poids de ma volonté soit encore trop lourd pour leurs crânes épais... Et ce Louis de France, un manant, un paysan vulgaire, dira que j'égorge les cardinaux à l'exemple du simoniaque empoisonneur balayé avant moi de la chaire des Apôtres ! Que veux-tu que je fasse? Ma perte est consommée !... J'ai envie de me coucher par terre et de tout abandonner à la scélératesse de mes ennemis !

LE CARDINAL DE SION.

C'est un grand malheur... Mais quand on a quelque énergie, on peut, cependant, se relever de tout.

JULES II.

Donne-moi un verre de vin... là... dans cette crédence... (Il boit.) N'importe !... le coup est dur... Ali-

dosio a rendu Bologne, c'est vrai... mais c'était, pourtant, un bon serviteur... Et que mon neveu... mon neveu?... Le misérable ne m'est plus de rien! mon neveu? Un scorpion qui se dresse contre moi!... Quelque considération au monde m'empêcherait de l'écraser?... Non! non! non! Je ferai un exemple terrible! Si le crime épouvante, le châtiment va terrifier davantage! Il ne se sera rien vu de tel depuis la condamnation des fils de Brutus, et nous verrons ce qu'on en dira!

LE CARDINAL DE SION.

Je crois que vous n'auriez pas tort. Cependant, considérez...

JULES II.

Voyons! voyons! Tout périra, mais non pas moi, ni l'intérêt de l'Église... Écoute! Je retourne à Rome à l'instant; un tribunal inexorable va s'y former. Le duché d'Urbin sera réuni au domaine ecclésiastique. L'assassin... qu'on l'arrête! qu'on l'enchaîne! qu'on le traîne dans la prison du Saint-Office! Il n'en sortira plus vivant! Écris aux cardinaux que je leur donne l'ordre de venir au consistoire...

LE CARDINAL DE SION.

Je le ferai.

JULES II.

Prends ceci en note: Un concile, un vrai concile, est convoqué sans retard au Vatican, pour aggraver et réaggraver les excommunications fulminées contre Louis de France, Alphonse d'Este et leurs fauteurs. As-tu écrit?

LE CARDINAL DE SION.

C'est fait.

JULES II.

Écris encore. Le siège de Ferrare, il faut le presser ! Écris à Marc-Antoine Colonna, aux Vénitiens, aux Suisses, que ma volonté est inébranlable. J'ai de l'argent ; dis-le-leur !... Il faut aussi en finir avec le gouvernement de Florence et son chef imbécile, Soderini ! Prends ceci en note... Bon... Le cardinal Jean de Médicis commandera l'armée de l'Église dans cette occurrence... Nous aurons pour nous les partisans de sa maison... Mais... écoute-moi bien... je ne veux pas que, la seigneurie actuelle une fois renversée, les héritiers de Laurent reprennent jamais le pouvoir... On les amusera de paroles... Florence et la Toscane doivent appartenir à l'Église... Tu diras à Bibbiena de s'entendre avec moi sur ce sujet.

LE CARDINAL DE SION.

J'ai écrit, Très Saint-Père.

JULES II.

Je me sens mieux. Holà, quelqu'un !

Entre un camérier.

Qu'on prépare ma litière, et que tout soit prêt ! Nous partons pour Rome ce soir. Faites rentrer mes secrétaires. Qu'on travaille !

BRESCIA

La ville est prise par les Français et mise à sac. Des bandes de soldats, hommes d'armes, lansquenets, aventuriers, l'épée au poing, transportés de fureur, encombrent les rues; une partie des maisons brûle; les portes sont enfoncées; on traîne les femmes par les cheveux sur le pavé; on égorge partout. Les trompettes et les tambours sonnent et battent à l'étendard et à l'assemblée. Aucun soldat n'y prend garde; presque tous sont ivres. Le vacarme, les cris, les hurlements, les décharges d'arquebuse sont incessants. — Gaston de Foix, le capitaine Hirigoye, le capitaine Molard, l'épée à la main; les capitaines Bonnet, Maugiron, de Clèves, de même; tous, casque en tête et très échauffés.

LE CAPITAINE MOLARD.

On vient de blesser vilainement Mgr de Bayart!

GASTON DE FOIX.

Quel malheur!... Est-il mort?

CAPITAINE HIRIGOYE.

Presque! Je l'ai vu étendu sur quatre piques, et on l'a porté dans une maison.

UN HOMME D'ARMES, arrivant au galop.

Monseigneur, le capitaine d'Alègre vous fait dire qu'il a rabattu dans la ville les gendarmes vénitiens! Ils voulaient s'enfuir par la porte Santo-Nazaro! Nous les avons rembarrés sur la place; entourés, ils se sont rendus. Nous les tenons!

TOUS LES CAPITAINES.

Bonne prise! A merveille!

GASTON DE FOIX.

Avez-vous quelques prisonniers de marque?

L'HOMME D'ARMES.

Nous tenons les provéditeurs André Gritti, Contarini, le podestat Justiniani, des capitaines de la République et le comte Avogadro.

LE CAPITAINE MOLARD.

Excellent! L'auteur damné de la révolte de Brescia, l'homme qui nous vaut cette rude journée!

GASTON DE FOIX.

Dites au seigneur d'Alègre que le comte Avogadro sera décapité à l'instant sur la grande place, et son corps coupé en autant de morceaux qu'il y a de quartiers dans la ville.

LE CAPITAINE MAUGIRON.

Admirable justice! Chaque quartier aura sa part! Ah! le double traître! le voilà récompensé dignement!

LE CAPITAINE HIRIGOYE.

Monseigneur, je ne peux plus tenir mes Gascons! Si l'on ne trouve moyen de mettre fin au pillage, c'en est fait de mes bandes; je défie qu'on les rallie!

Arrive en courant le capitaine Jacob d'Empser.

LE CAPITAINE JACOB.

Monseigneur, monseigneur, je ne puis plus tenir mes lansquenets! Ils se battent avec les Gascons!

LE CAPITAINE HIRIGOYE.

Cap de Diou! Monseigneur Jacob, vous m'en répondez, et je me soucie autant de votre peau...

GASTON DE FOIX.

Êtes-vous fou, capitaine Hirigoye? Provoquer un de vos compagnons? Vous moquez-vous de nous?

LE CAPITAINE JACOB.

La vérité est qu'il faut séparer ces coquins, sinon ils vont s'entre-détruire.

GASTON DE FOIX.

Capitaine Maugiron, prenez cinquante cuirasses de ma compagnie, et faites rage sur les Gascons et les lansquenets jusqu'à ce qu'ils lâchent prise. Tuez, tuez tout ce qui tiendra!

LE CAPITAINE JACOB.

J'y vais aussi, pour tâcher de simplifier les choses.

LE CAPITAINE HIRIGOYE.

Cap Saint-Antonin! Ventre Saint-Quenet! Ah! mille millions de bélitres! Mes Gascons sont en train de tout dévorer! Allons voir ce que c'est, mon cher capitaine Jacob!

Ils sortent en hâte; les cinquante hommes d'armes prennent le galop.

UN SERGENT DE BANDES.

Monseigneur! du renfort! Le capitaine Jacquin m'envoie vous avertir qu'on assomme les aventuriers du haut des maisons avec des pierres, et on les brûle avec de la poix bouillante.

GASTON DE FOIX.

Seigneur de Clèves, allez-y avec vos fantassins!

LE BATARD DE CLÈVES.

Je ne sais où ils sont! Il n'y en a pas dix réunis! J'y cours moi-même.

GASTON DE FOIX.

Gendarmes ! suivez-moi !

Il part avec le reste de sa compagnie d'ordonnance; une pluie de tuiles, de meubles, de poutres, tombe sur eux du haut des toits.

UN COUVENT DE RELIGIEUSES

L'église pleine de femmes et d'enfants; cris de terreur.

LES LANSQUENETS.

A sac ! à sac ! Pillez ! A nous les femmes !

Massacre et violences.

L'INTÉRIEUR D'UNE MAISON

Le capitaine Bayart blessé, posé sur le plancher. Soldats de la compagnie du capitaine Molard qui l'ont apporté; un écuyer du capitaine; son valet de chambre, le bâtard de Cordon; la dame de la maison, ses deux filles en larmes, toutes trois à genoux.

BAYART.

Pas de crainte ! pas de pleurs ! Madame, et vous, mesdemoiselles, je réponds de votre salut ! Vous n'aurez pas la moindre égratignure ! Compagnons, mettez-vous en faction à la porte ! Dites à ceux qui voudraient entrer que je suis ici ! La maison m'appartient ! Ferme !

LA DAME.

Ah ! monseigneur, sauvez-nous la vie ! Sauvez-nous l'honneur ! Nous payerons grande rançon !

BAYART.

Je ne me suis pas fait gendarme pour gagner ! Tenez-vous en repos ! Je perds mon sang ! Qu'on me

mette sur un lit! Compagnons! je vous donnerai l'équivalent de votre part de pillage!

LES SOLDATS ET LES ÉCUYERS.

Merci! grand merci, capitaine, nous ne vous quitterons pas! Personne n'entrera céans!

LES FEMMES.

Gloire à Dieu! nous sommes sauvées!

BAYART.

Pas de crainte!... Ah! sainte benoîte Vierge, que je souffre!

Il s'évanouit.

FLORENCE

Le palais Ruccellaï. — Une salle. — Le gonfalonier Pier Soderini, Nicolas Valori, Nicolas Machiavel, Agostino Capponi, Palla Ruccellaï.

MACHIAVEL.

Je ne sais pas si ce que je vous dis conserve sa clarté en passant par ma bouche, mais rien ne me paraît plus évident. L'État est perdu ; nous tombons dans une révolution.

PALLA RUCCELLAÏ.

Je le crois aussi, et n'y comprends rien. On ne saurait en accuser que la perversité de l'esprit public. Florence possède toutes les libertés.

MACHIAVEL.

Elle ne sent pas que ce lui soit un grand bien.

AGOSTINO CAPPONI.

Nous avons la république de nos pères.

MACHIAVEL.

Les enfants ont pris d'autres habitudes.

PIER SODERINI.

Rendez-moi cette justice que je cherche, dans ma façon de gouverner, à satisfaire tous les intérêts. Oui, certainement !

MACHIAVEL.

Mais vous n'excitez aucun enthousiasme. Tant que le Frère Jérôme Savonarole nous a conduits, notre

population s'intéressait à quelque chose ; elle était excitée, animée, enflammée, et, dans un pareil état, on est capable de sacrifices. Aujourd'hui, la torpeur est universelle. Je souhaite de me tromper ; mais, je vous l'avoue, mes seigneurs, mes amis, je crains que le temps des Médicis ne soit revenu.

AGOSTINO CAPPONI.

Prenez garde alors, si l'on doit retrouver les Tarquins, de retrouver les Brutus.

MACHIAVEL.

Il faudrait se garder des étourderies.

PIER SODERINI.

Les événements nous pressent. Le congrès de Mantoue que le Pape a suscité contre nous... ah ! mon Dieu, quel mal cet homme nous fait !

NICOLAS VALORI.

Je le croyais perdu après l'infâme action de son neveu ; il a pardonné au meurtrier, et personne n'y prend plus garde. Je le croyais perdu après la bataille de Ravenne. Ce niais de Français, ce Gaston de Foix, la gagne, mais il se fait tuer, et sa victoire devient pour les siens pire qu'une défaite ! Jules II en tire parti ! Je le croyais perdu devant le concile de Milan ; il discrédite celui-là ! il en invente un autre ; il reprend Bologne, on ne sait comment ! Il tient le pied ! sur la gorge du duc de Ferrare et va le détrôner, et les Français, hier triomphateurs, nous abandonnent et s'enfuient chez eux, parce que ce misérable Pape, du fond de sa détresse, surgit comme Satan du fond de l'abîme et secoue sur eux des foudres de dangers ! Voilà les Suisses qui roulent en torrents furieux sur le Milanais. Enfin, pour ce qui nous concerne, ce

n'est pas assez que nous perdions à cette heure la protection de Louis XII, il faut que les soldats en déroute de ce triste Roi laissent, dans la retraite, échapper leur prisonnier de Ravenne, le cardinal Jean de Médicis! Maintenant, Jules II nous le renvoie à la tête de l'armée pontificale. La situation devient insoutenable!

MACHIAVEL.

Les plans de Jules II sont plus à craindre que ceux de feu M. de Valentinois.

PALLA RUCCELLAÏ.

En quoi, je vous prie?

MACHIAVEL.

M. de Valentinois ne travaillait que pour lui; son œuvre aurait, dans tous les cas, fini avec son existence, puisqu'il n'avait pas d'enfants. Mais le Pape travaille pour l'Église, et, à tout le moins, il laissera des traditions très fâcheuses pour l'indépendance des États italiens.

NICOLAS VALORI.

Il est déplorable de penser que la plupart de nos concitoyens s'imaginent qu'avec le gouvernement des Médicis le commerce marcherait mieux. Puis nous commençons à avoir contre nous les artistes. Ces gens veulent des fêtes, du luxe et des dépenses.

AGOSTINO CAPPONI.

Un coup de poignard bien placé a souvent produit un grand bien.

MACHIAVEL.

Ou un grand mal. Bonsoir, messeigneurs. Je rentre chez moi fort affligé.

BARBERINO

La ville dans le fond. A travers la contrée, au pied de l'Apennin, l'armée espagnole et les troupes pontificales sont en marche vers Florence par la plaine qui mène à Prato. — En tête d'une compagnie d'hommes d'armes, marchent don Raymond de Cardonne, vice-roi de Naples, général de la Ligue; le cardinal Jean de Médicis, légat du Saint-Siège en Romagne et en Toscane; le duc d'Urbin, les capitaines Vitelli et Orsini, d'autres officiers.

LE DUC D'URBIN.

Certainement, monseigneur révérendissime, le Saint-Père ne demande pas mieux que de voir votre famille rétablie à Florence, et en possession de ses droits. Mais vous prétendez aller trop vite, vous précipitez les choses, et j'ai l'ordre exprès d'agir avec prudence et circonspection.

LE CARDINAL JEAN DE MÉDICIS.

De la façon dont vous procédez, tout échouera. Le parti populaire sera renversé sans doute. Les intrigants, héritiers de Savonarole, disparaîtront; mais qui sera mis à leur place? Voilà ce que vous ne voulez pas dire et ce que je voudrais pourtant savoir.

LE DUC D'URBIN.

Je ne saurais désobéir à Sa Sainteté, ni vous non plus, ni personne. Rentrez dans Florence avec vos parents, mais en qualité de personne privée.

UN OFFICIER, à don Raymond de Cardonne.

Excellence, les Florentins viennent de renforcer la garnison de Prato de deux mille fantassins et cent

lances fournies, sous le commandement de Luca Savelli.

DON RAYMOND DE CARDONNE.

J'en suis fâché. L'artillerie et même les vivres nous manquent.

LE DUC D'URBIN.

Il faut négocier. J'ai ordre de négocier avec les Florentins. S'ils veulent renvoyer Soderini et admettre les Médicis sur le pied de simples citoyens, il m'est commandé de me déclarer satisfait.

LE CARDINAL JEAN DE MÉDICIS.

Puisqu'il n'y a pas moyen d'obtenir mieux, envoyons un parlementaire, et, en attendant, prenons un peu de repos sous ces arbres.

DON RAYMOND DE CARDONNE.

Je vous obéis, monseigneur ; mettons pied à terre, et faisons comme il vous plaira.

Ils arrêtent leurs chevaux, descendent ; des domestiques étendent un tapis sous un arbre ; les chefs y prennent place.

VENISE

Le palais Gradenigo. Luigi Malipiero, Leonardo Mocenigo, Luigi Gradenigo. Une grande salle dont les fenêtres donnent sur la lagune.

GRADENIGO.

Soyez les bienvenus, magnifiques seigneurs. Je m'attendais presque à l'honneur de vous recevoir aujourd'hui, car le temps est superbe.

MOCENIGO.

Nous venons vous chercher, comme nous en sommes convenus hier, pour aller ensemble faire une promenade dans les ateliers de nos peintres.

LUIGI MALIPIERO.

Je vous proposerai également de visiter l'imprimerie de notre ami Manuce. Il a fondu de nouveaux caractères grecs, et on les dit de toute beauté.

GRADENIGO.

Je les verrai avec un plaisir extrême. Le seigneur Alde est un héros d'érudition. Les connaissances accumulées dans cette savante tête suffiraient pour la gloire d'une brigade entière d'hellénistes et de latinisants. A ce propos, je viens de recevoir une lettre du seigneur Navagier.

MALIPIERO.

Est-il toujours à Pordenone chez le vaillant et spirituel seigneur Alviane?

LUIGI GRADENIGO.

Sans doute. Il me fait le plus grand éloge de la société de gens polis et de grande instruction réunis par notre capitaine général dans cet élégant sanctuaire des Muses.

LEONARDO MOCENIGO.

Son poème avance-t-il?

LUIGI GRADENIGO.

Ce beau travail tire à sa fin, et le seigneur Navagier en a fait la lecture à ses amis, avec toutes sortes d'applaudissements. Mais, illustrissimes seigneurs, je crois que ma gondole est au bas du traghetto, et nous allons partir. Rendons-nous d'abord chez maître Titien, nous visiterons ensuite le Robusti et les autres.

MOCENIGO.

A vos ordres, magnifique seigneur, et trop heureux, pour ma part, de consacrer une si belle journée à contempler des chefs-d'œuvre en compagnie d'un connaisseur aussi fin que Votre Excellence illustrissime.

FERRARE

Une salle du palais dans les appartements de la duchesse. Riches tapisseries de Flandres à sujets mythologiques, meubles d'ébène sculptés, tableaux, statues. — Mme Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare; Luigi Bembo.

LE BEMBO.

Vous êtes inquiète?

MADAME LUCRÈCE, souriant.

Pas absolument... mais préoccupée. Tenez! je ressemble assez bien à ce qu'on doit penser de l'Italie. Quand vous êtes arrivé, je lisais ce manuscrit ouvert ici sur mes genoux. Ce sont les premiers chants du poème de Louis Arioste. Cet homme, vraiment sublime, me l'a remis ce matin. Je me laissais aller à une admiration enthousiaste. Mais, en même temps, il me passait dans l'esprit que les affaires de monseigneur ne sont pas en aussi bon état que je voudrais les voir; le Pape a voulu l'assassiner dernièrement, et Sa Sainteté ne répond à nos avances que par la menace. Mon mari, je le sais, n'est pas homme à s'intimider. Néanmoins, le souci me tient par instants; car, vous le savez bien, Louis, il s'agit de l'avenir de mes enfants, de l'état de notre maison; cela vaut la peine qu'on y songe; et quand je vois où en sont réduits les Florentins, je me dis que la liberté des princes et des républiques est bien précaire en face du plus ambitieux des Pontifes. Notre tour de ruine finirait par venir si le ciel n'y mettait ordre.

Ainsi, vous le voyez, ami de ma vie, j'ai la tête enivrée de la poésie, la raison tourmentée d'inquiétudes politiques, le cœur soucieux pour mon mari et pour mes enfants, et l'âme...

BEMBO.

L'âme?...

MADAME LUCRÈCE, souriant.

L'âme, peut-être, un peu distraite et s'en allant de votre côté... En somme, n'est-ce pas là l'Italie? De la poésie, de la crainte, des intérêts... et de l'amour?

BEMBO.

C'est bien parler, et comme vous restez maîtresse de la crainte, des intérêts et de l'amour! Quant à la poésie, je ne vous ai pas dit assez combien votre chanson d'hier au soir est admirable! J'ai passé la nuit à la lire, à la relire, à la couvrir de baisers comme eût fait un écolier de vingt ans... Mais pourquoi avez-vous écrit en espagnol?

MADAME LUCRÈCE.

L'espagnol est ma langue naturelle, et le sentiment que je voulais exprimer est fort comme la passion espagnole. Qu'avez-vous fait des cheveux dont s'accompagnait la chanson?

LE BEMBO.

Ils sont dans une enveloppe de vélin avec des nœuds de rubans. Je ne crois pas que jamais berger de Théocrite, jamais amant d'Amaryllis ait été plus heureux que moi!

MADAME LUCRÈCE.

Savez-vous que les Florentins ont fait bien des sottises? Le gonfalonier Soderini n'a su ni traiter ni

se défendre. On l'a expulsé. Les Médicis sont rentrés, et on les traite comme des citoyens ordinaires.

LE BEMBO.

Compromis chimérique ! Il en résultera une nouvelle expulsion ou la toute-puissance !

MADAME LUCRÈCE.

Le Pape tient à prendre la Toscane pour lui-même.

LE BEMBO.

Assurément. Si les Français avaient su se maintenir à Milan ! Mais tout gagner en un jour et tout perdre en une heure, ils n'ont jamais rien fait d'autre !

MADAME LUCRÈCE.

Ce sont nos alliés et nos soutiens. En ce moment, leur malheur est le nôtre ; mais, en somme, je vous le dis en confidence : je souhaiterais que Louis XII ne revînt jamais ; alors, nos compatriotes, les Vénitiens seraient obligés de prendre garde aux empiétements du Saint-Père. Ils rompraient avec lui et s'uniraient à don Alphonse pour garantir la liberté commune. C'est ce que je voudrais arranger, et les Médicis ne seraient pas éloignés d'entrer dans cette combinaison.

LE BEMBO.

Elle me paraît, en effet, pleine de sagesse et digne de la tête de Pallas, d'où elle est sortie. Laissez-moi y réfléchir, et lorsque j'en aurai apprécié les côtés forts, si cela vous agrée, je pourrai en écrire à Venise.

MADAME LUCRÈCE.

Pourquoi perdre le temps? Mettez-vous à cette table. Je vous expliquerai par le menu mes idées,

ce qui m'est connu des intérêts secrets et des velléités des princes... ce que j'en devine... Nous allons en raisonner, et, de votre beau style cicéronien, vous rédigerez tout de suite un mémoire que nous enverrons à la seigneurie de Venise et au cardinal Jean de Médicis! Le voulez-vous?

BEMBO. (Il va à une table.)

Travailler pour l'arbitre de ma vie, que puis-je souhaiter de meilleur?

MADAME LUCRÈCE.

Connaissez-vous quelque chose de plus aimable que ces vers du Roland? Lisez vous-même.

BEMBO, lisant.

La prima inscrittion ch'a gli occhi occorre,
Con lungo onor Lucretia Borgia noma:
La cui bellezza et onesta preporre
Deva a l'antica la sua patria Roma...

Ce n'est que la vérité, mais elle est bien dite. Pourquoi Mgr le cardinal Hippolyte affecte-t-il de traiter l'Arioste comme un petit compagnon?

MADAME LUCRÈCE.

Parce que mon beau-frère est un sot. Mettons-nous à l'ouvrage, et comprenez-moi bien.

LE BEMBO.

Un mot encore... Vous n'avez pas l'air de vous apercevoir que votre pensée va à l'encontre des maximes répétées depuis vingt ans? Savonarole voulait l'unité de l'Italie; votre frère, M. de Valentinois, ne prêchait pas un autre thème, et le Pape Jules II est peut-être, dans son genre, plus formel encore sur ce chapitre. Vous, au contraire, vous avouez ne prétendre qu'à la continuation du morcellement.

MADAME LUCRÈCE.

Il n'est utile ni aux Vénitiens, ni aux Florentins, ni aux Napolitains, ni à nous, que l'Italie soit jamais réunie sous une seule main, car cette main ne pourrait être la nôtre. Tant qu'on n'a pas su comment le hasard disposerait des choses, vous autres, avec vos entreprises d'agrandissements sur la terre ferme, les Sforza, mon frère et le magnifique Laurent, ont tour à tour répété le même langage et voulu, à leur profit, concentrer la Péninsule en un grand État. Savonarole lui-même y songeait au profit de son idée. Maintenant, nous savons à quoi nous en tenir ; nous avons tous échoué. Devenir des mendiants prosternés aux pieds du Saint-Père, ce n'est pas désirable. Désormais, on ne parlera plus, croyez-moi, de la grandeur de l'ensemble, mais uniquement de l'indépendance des partis. Comme phrase, c'est tout aussi sonore. Écrivez, cher Louis, je vous prie.

LE BEMBO.

Votre système m'est nouveau, je l'avoue ; il ne m'agrée pas trop... Toute ma vie, j'ai professé le contraire.

MADAME LUCRÈCE, avec un sourire.

Et même très éloquemment. Qu'en concluez-vous?

LE BEMBO.

Mais, pensez-y donc ! Si les forces de l'Italie doivent rester éparpillées, il ne pourra même être question de chasser les barbares.

MADAME LUCRÈCE.

Espériez-vous sérieusement y réussir jamais?

LE BEMBO.

Il est évident que je croyais...

MADAME LUCRÈCE.

Depuis dix ans, je ne crois rien de semblable... si, toutefois, je l'ai jamais fait... D'ailleurs, vous parlez à une Espagnole, ne l'oubliez donc pas ; les gens de ma maison et de mon rang ne peuvent partager chacune de vos fantaisies. Qu'avez-vous? Quoi ! vous semblez tout ému de ma confidence ! Je vous croyais quelque goût pour la société des barbares?

LE BEMBO.

Ne raillez pas trop fort... J'en conviens, vous m'avez comme étourdi... Si nous ne devenons jamais libres, nous autres Italiens ; si nous devons toujours subir les caprices, les violences des étrangers, malheureuse race que nous sommes, que dirons-nous au ciel dans nos prières, sinon des reproches cruels et des plaintes trop justifiées?

MADAME LUCRÈCE.

Ingrat ! Ces étrangers qui viennent chez vous, est-ce que vous ne les dominez pas? N'êtes-vous pas, dans l'univers, le foyer des connaissances, des réflexions, des philosophies, des grandes pensées, et l'atelier où les Muses se sont assises pour produire leurs magiques créations? N'est-ce pas de vous que se détache l'étincelle de génie parcourant le monde et le vivifiant? Quelle gloire égale la vôtre? quelle puissance lui est supérieure?

LE BEMBO.

D'accord ; mais quand on est un géant d'une certaine manière, on désire l'être de toutes les façons. Ne souriez pas ainsi, je m'incline devant votre sagesse, et je prends la plume pour vous obéir. Je vais travailler avec vous et pour vous, et comme vous le souhaiterez, et je m'efforcerai de faire réussir vos plans, parce que je vous appartiens ; mais, pourtant, je

l'avoue aussi : je ne veux pas perdre l'espérance de ma jeunesse, l'idéal de ma vie. Je souhaite passionnément une Italie unie, forte, dominatrice dans tous les genres, et fût-ce sous la règle et au bénéfice du Saint-Siège apostolique, je m'en accommode et j'en bénirai le ciel ; et après tout, que faut-il pour arriver au succès? Seulement quelques années encore accordées à ce Jules II, fort gênant, je le confesse, mais en bien des choses digne d'admiration... Vous-même en convenez quelquefois ! Et si le bonheur veut que la France et l'Allemagne restent gouvernées par des princes incapables, voilà notre rêve réalisé. Laissez-moi mes espérances.

MADAME LUCRÈCE.

Vous êtes un grand enfant. Je ne dispute pas contre vos illusions, certaine qu'elles ne vous empêcheront jamais de me bien servir. Vous m'aimez plus qu'elles !... Réfléchissez pourtant que ce sont des folies dont la réalisation ne vous rendrait pas heureux ni personne avec vous. Il n'existe de grand dans ce monde que l'amour des arts, l'amour des choses de l'esprit, l'amour de ceux qu'on aime, et quand, en outre, la vie, dans son cours, vous a porté sur un de ces plateaux où les fleurs deviennent plus rares et les horizons plus sévères, peut-être trouvera-t-on encore du plaisir à considérer sagement certaines choses éternelles dont on a moins de souci dans la première jeunesse. J'ai plus appris que vous, mon ami ; j'ai plus agi, j'ai plus senti, j'ai plus souffert par les autres et par moi-même... Mais c'est assez ! occupons-nous de nos affaires, et maintenant écoutez-moi de tout votre sérieux.

ROME

Au Vatican. — La chambre à coucher du Saint-Père. — Jules II. dans son lit. Bernard de Bibbiena; le cardinal de Sion; le dataire Laurent Pucci.

JULES II.

C'est fini... je meurs... et je n'ai rien achevé de ce que j'ai entrepris.

BERNARD DE BIBBIENA.

Rien n'est fini, Très Saint-Père, Votre Sainteté a beaucoup de force.

JULES II.

Plus assez. Je n'ai pas terminé le Vatican, ni la reconstruction de Rome, ni mon tombeau, ni rien... Mes artistes vont se disperser quand je ne serai plus là... Voilà les Médicis de nouveau maîtres dans Florence, et je perds la Toscane... Maximilien Sforza a repris Milan... Le petit désordre recommence... Il faudra ramener les Français, les Allemands, les Suisses, les Espagnols ; bref, le grand désordre, pour étouffer celui-là et reprendre toute la reconstruction sur nouveaux frais... Je souffre horriblement... Je m'éteins.

UN MÉDECIN.

Votre Sainteté devrait ne pas tant s'agiter.

JULES II.

J'ai vécu renfermé dans un cercle fatal. Pour effacer le fractionnement, il fallait détruire les tyranneaux... Pour détruire les tyranneaux, il fallait les étrangers... Avec les etrangers, il n'y a pas d'Italie... Sais-tu cela, face noire?

LE MÉDECIN.

Le pouls de Sa Sainteté s'affaiblit sensiblement, et la tête se prend.

JULES II.

Me voilà dans mon lit... cloué... Michel-Ange... Raphaël... L'un travaille... mais l'autre?... Il est avec quelque femme... Et le Bramante, qu'est-ce qu'il fait?... Alphonse de Ferrare... le traître!... Tout se brouille dans ma tête... Je ne suis pas sûr des Vénitiens...

BERNARD DE BIBBIENA.

On ne comprend plus distinctement ce que dit Sa Sainteté...

LE MÉDECIN.

Ce n'est qu'une affaire de quelques minutes.

JULES II.

De l'esprit... du génie... de la vie... de la férocité... rien qui tienne ensemble... c'est l'Italien!... Que sera la fin?

LE CARDINAL DE SION.

Donnez-lui quelques gouttes fortifiantes.

JULES II, se dressant sur son lit.

A mort, les Français ! à mort, Alphonse d'Este ! Chassez-les de l'Italie, de toute l'Italie !

Il retombe sur son lit et meurt.

BERNARD DE BIBBIENA.

Le Pape est mort !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

LÉON X

ROME

La chapelle Sixtine. — D'immenses échafaudages en encombrent une partie. Sur les murailles et sur le plafond sont commencées des fresques. Certaines parties se montrent achevées; dans plusieurs endroits, le dessin apparaît nu, plus ou moins préparé. Michel-Ange, debout; il travaille avec ardeur. Le Granacci assis à quelques pas de lui sur un escabeau, au milieu des monceaux de chaux, des pots de couleur, des poutres et des ustensiles de tous genres.

GRANACCI.

Vos réflexions ne sont pas gaies, maître.

MICHEL-ANGE.

Je vois les choses ainsi.

GRANACCI.

Les arts n'ont jamais été si florissants! On n'a jamais mis au jour de si belles œuvres! Que de peintres, de sculpteurs, d'architectes illustres, plus qu'humains!...

MICHEL-ANGE.

Je ne connais pas d'hommes plus qu'humains. Ce sont des paroles ridicules. Ne blasphémez pas.

GRANACCI.

Blasphème, si vous voulez ; je vous tiens pour un demi-dieu ; d'autres pensent comme moi. Ne froncez pas le sourcil, et laissez-moi continuer. Chaque jour, presque, on assiste à des fêtes telles qu'on n'en avait jamais contemplé de semblables. Ici, à Rome, comme à Florence, comme à Venise, à Milan, à Bologne, à Naples, les inventions grandioses des anciens, dans ce genre de magnificence, sont dépassées de beaucoup. Pour des savants, des poètes, des écrivains, on n'en manque pas. Il s'en produit sans cesse de nouveaux : c'est le Sannazar, c'est le Sadolet, c'est le Bembo, le Navagier, l'inimitable, le sublime Arioste ; c'est le Bibbiena avec sa *Calandria* et maître Nicolas Machiavel avec sa *Mandragore*. Que dirai-je de mieux ou de plus? Le pape Léon X et ses cardinaux apparaissent à mon imagination ravie comme les égaux du grand Jupiter et des dieux du Panthéon, et encore habitent-ils dans un Olympe infiniment plus beau que celui de leurs fabuleux précurseurs, attendu que cet ancien Olympe, c'était le vieux Cœlus qui l'avait arrangé, un pauvre dieu sans goût et sans malice ; tandis qu'aujourd'hui, c'est nous autres artistes qui avons créé le firmament, qui l'embellissons, l'enluminant à chaque heure de nuances admirables, le faisant resplendir d'étoiles étincelantes, et je vous dis, moi, que là où vous mettez la main, là où maître Raphaël, André del Sarte, le Sansovino, le Titien, et tant d'autres, travaillent, l'ouvrage est immortel.

MICHEL-ANGE.

Vous êtes un bavard, Granacci, et un aveugle, incapable de comprendre la mesquinerie de ce qui vous

charme, et la profonde débilité de ces gens qui vous ravissent et qui valent si peu.

GRANACCI.

Alors montrez-moi que j'ai tort, puisque vous êtes si décidé à blâmer tout.

MICHEL-ANGE.

Ce ne sera pas malaisé. Proposez-moi vos folies, et je vous répondrai.

GRANACCI.

Le Pape est le protecteur le plus passionné de l'art que le monde ait jamais connu. Vous ne pouvez pas nier que ses bienfaits ne pleuvent sur nous comme une manne incessante et très savoureuse.

MICHEL-ANGE.

Le pape Léon X n'aime pas les arts. Il aime le luxe, et c'est fort différent. Tout ce qui brille et lui attire des louanges lui semble digne de sa protection, et, pour lui, les arts sont des instruments de vanité. Quant à ce qu'ils expriment, il ne s'en soucie guère. Le premier des mortels qui pratiqua le luxe a peut-être commencé à aplanir la route par laquelle les arts sont venus dans le monde ; mais le second a renversé les arts pour mettre à leur place la boursouflure et le mensonge.

GRANACCI.

Ah ! cher maître, comme vous aimez à accuser ! Ce pape, notre grand pape Léon, comme vous le jugez avec rudesse ! Préfériez-vous donc l'esprit farouche de son prédécesseur?

MICHEL-ANGE.

Jules II est le seul vrai prince que mes yeux aient contemplé ! Ce n'était pas l'homme des satisfactions

charnelles. Il ne concevait que l'imposant et n'admettait que la force. Son unique préoccupation, en toutes matières, était de créer et de laisser après lui la sainte Église triomphante et brisant sous son pied nerveux la résistance des impies. Il aurait voulu ramener au bien toute la cléricature ; il prétendait que les barbares fussent chassés de l'Italie ; s'il réprimait les révoltes des barons, des Colonna, des Vitelli, des Orsini, il ne souffrait pas davantage que la police de la ville fût troublée, et, de son temps... ce qu'on n'avait vu jamais ! pas un voleur, pas un coupeur de bourses n'osait risquer sa face ignoble dans les rues de Rome ! A ses artistes, ce qu'il demandait, c'était de grands monuments, de vastes fresques, des toiles immenses ; il ne pensait qu'au gigantesque, comme il convenait à une âme impérieuse telle que la sienne. J'ai tout perdu en perdant ce noble maître ; mais l'art, je dis, le céleste, l'art qui est la Vénus Uranie, et non la déesse Libertine des carrefours, cet art-là a plus perdu encore !

GRANACCI.

Je ne vois nullement sur quoi vous vous fondez pour prétendre de pareilles énormités. A peine le Conclave a-t-il remis à Léon X les clefs de Saint-Pierre que le Pontife s'entoure de littérateurs et de poètes excellents ; il appelle et choisit pour secrétaires l'aimable Sadolet, dont je parlais tout à l'heure, l'élégant Bembo. A vous, il fait continuer les travaux commencés...

MICHEL-ANGE.

Il m'a arraché des mains le tombeau de Jules II, mon œuvre de prédilection, à laquelle je travaillais avec mon âme entière et qui ne verra jamais la lumière du jour. Elle restera là, dans ma tête... un enfant mort-né... Crois-tu que ce soit un médiocre chagrin?

GRANACCI.

J'en conviens, c'est un grand malheur ; mais cela prouve seulement que comme tous les gens qui payent les artistes, le Pape a ses fantaisies. Il aime mieux vous occuper de sa gloire et de son agrément que de l'apothéose de son prédécesseur auquel il ne portait assurément qu'un amour fort médiocre... Mais un visiteur vous arrive.

MICHEL-ANGE.

Encore un importun !... Je vais le rembarrer de la bonne sorte... Messire, qui que vous soyez, ne prenez pas la peine de grimper à cette échelle. Outre qu'elle est rude et peu solide, je n'ai le temps de causer avec personne.

MACHIAVEL, élevant la voix du bas de la chapelle.

Très excellent seigneur Michel-Ange, ne permettez-vous pas à un ancien ami, compagnon et compatriote, de venir vous embrasser?

MICHEL-ANGE, regardant du haut de l'échafaudage.

C'est le seigneur Nicolas Machiavel... Montez, puisque vous voilà. Vous souffrirez, je pense, que je continue mon travail, et vous vous épargnerez, ainsi qu'à moi, les compliments oiseux.

MACHIAVEL.

Je ne suis pas si sot que d'en risquer ; je connais votre humeur.

MICHEL-ANGE.

D'où venez-vous?

MACHIAVEL.

De Florence... Je sors de prison ; vous avez pu l'apprendre.

GRANACCI.

En effet... vous avez été compromis dans la conspiration de Boscoli.

MACHIAVEL.

Par suite de la calomnie la plus atroce ; je suis serviteur dévoué de la maison de Médicis.

MICHEL-ANGE.

Dévoué?... Hum !... dévoué !... Je vous en félicite... vous avez été aussi dévoué à d'autres.

MACHIAVEL, levant les épaules.

Qui de nous n'a été jeune? Je me suis laissé prendre à la glu des divagations de Frère Jérôme Savonarole, tout le monde le sait.

MICHEL-ANGE.

Divagations, tant que vous voudrez. On divague quand on recommande l'honneur, la probité et la continence ; pourtant, ce qu'il y aura eu de meilleur dans votre vie, messire Nicolas, ce sera votre erreur de jeunesse.

MACHIAVEL.

Peut-être avez-vous raison, peut-être avez-vous tort ; ce qui est assuré, c'est que ce genre de mérite, l'humanité étant ce qu'elle est, ne pouvait rien produire de bon ni pour moi ni pour les autres.

MICHEL-ANGE.

Ainsi vous vous reprochez d'avoir une fois cherché le bien de la Religion? J'ai quelque forte envie de clouer quelque part sur ce mur votre ressemblance sous la physionomie d'un diable ricanant.

MACHIAVEL.

Ce serait bien de l'honneur pour moi. En saine théologie, nous devons croire que les plus madrés de tous les diables travaillant aujourd'hui à la gloire de l'enfer ont été, à leurs débuts, de bons petits anges ne voyant pas plus loin que le bout de leur nez. Qu'est-ce qui les a pervertis? L'expérience. En somme, j'ai cru comme vous, comme Granacci, comme tant d'autres, à la possibilité de vivre à Florence en gardant l'honnêteté. Ce fut un grand malheur pour moi, et je me suis préparé là une boisson de disgrâce dont, de temps en temps, il me faut avaler des gorgées. C'est justement ce que je viens de faire. Néanmoins, j'ai terminé le troisième acte de ma *Mandragore*.

MICHEL-ANGE.

Ce sera une belle œuvre, messire Nicolas; car si vous êtes un pauvre politique, vous êtes un lettré excellent, et c'est de quoi vous consoler.

MACHIAVEL.

Un pauvre politique? Le jugement me semble sévère; mais peut-être avez-vous raison, à tout prendre. Eh quoi! je n'aurais tant médité sur l'histoire, tant commenté Tite-Live, tant feuilleté nos Annales florentines et examiné les caractères et les gouvernements de tous les peuples que pour reconnaître, à la fin, et m'avouer à moi-même que je ne suis qu'un pauvre politique?...

Il s'assied sur un escabeau dans un coin et reste pensif, les jambes et les bras croisés, regardant fixement devant lui.

Un pauvre politique! Il m'est arrivé, en effet, de me tromper, et le pis, c'est qu'ayant raison, je n'ai pas su inspirer confiance dans mes idées. J'alléguerai pour mon excuse qu'il n'est pas une science plus conjecturale que la politique, pas une dont les prévisions soient aussi susceptibles d'être dérangées par les inci-

dents imprévus, par le moindre souffle d'air. Tenez ! si la sûreté du coup d'œil, la fermeté dans l'exécution, le génie dans l'agencement, suffisaient à assurer le succès, M. de Valentinois aurait, sans nul doute, fondé un royaume italien et déterminé notre avenir.

MICHEL-ANGE.

C'eût été de quoi faire rougir Dieu le Père.

MACHIAVEL.

Dieu le Père a vu régner Héliogabale et n'a pas rougi le moins du monde ; il voit tous les jours les pires drôles et les derniers faquins se passer de main en main le succès ; il n'en est pas d'un grain moins gaillard. Le feu pape Jules II, après l'homme que je viens de nommer, n'a été dépassé par personne quant à l'importance des intentions et à l'énergie des actes.

MICHEL-ANGE.

C'est vrai.

MACHIAVEL.

Il n'avait, pour lui tenir tête, que des fous et des pieds plats ; j'en excepte le duc de Ferrare ; mais, par hasard, il était vieux, et il a dû mourir.

MICHEL-ANGE.

On ne reverra jamais son pareil.

MACHIAVEL.

Soit ! Il n'en reste pas moins vrai que le monde continue à tourner et s'accommode de ce qu'il trouve. C'est aujourd'hui le triomphe des sots. Sforza de Milan ne vaut pas une noix creuse ; Frégose, à Gênes, est un intrigant de bas étage, la trahison dans la main, l'oreille à tous les bruits, ne visant ni haut ni loin.

Francesco-Maria d'Urbin, un pauvre plagiaire de M. de Valentinois, donne le coup de dague aussi lestement, mais c'est tout ; il vacillera sur ses jambes jusqu'à ce qu'il tombe ; les Médicis de Florence ne dureraient pas trois jours s'ils ne régnaient à Rome avec le Pape ; les Vénitiens vivent, vivront, seront forts, glorieux, puissants, mais ce ne sont pas là des chrysalides destinées à prendre des ailes assez fortes pour s'élever dans l'atmosphère au delà de la région moyenne ; de sorte qu'en définitive rien ne demeure en Italie que trois puissances : le Pape, les Français et les Espagnols.

MICHEL-ANGE.

Je vous entends discourir avec une vive satisfaction. Eh bien ! exposez-nous maintenant comment vous considérez chacune de ces puissances et à qui vous estimez que restera le sceptre.

MACHIAVEL.

Je vous le répète, j'ai appris à mes dépens que si l'astrologie est peu sûre, la politique ne l'est guère davantage. Je ne tiens pas à jouer au prophète. En ce qui est des Français, les voilà, pour le moment, matés, chassés ; sauf la citadelle de Milan et trois ou quatre bicoques, ils ont perdu pied chez nous. Leur nouveau roi, M. d'Angoulême, semble plus pressé de fanfaronner et de se donner du bon temps que d'exécuter de vertueuses entreprises ; je crois donc que le pape Léon X, qui hait ces gens-là, tant pour avoir été leur prisonnier à la bataille de Ravenne que pour bon nombre d'autres menues raisons, doit se considérer comme en étant débarrassé.

GRANACCI.

Tant mieux ! Je suis bon Florentin et déteste ces criards vaniteux. Ils n'ont jamais été franchement ni

avec les républicains, ni avec le parti contraire. Maintenant, que pensez-vous des Espagnols?

MACHIAVEL.

Leur roi Charles est tout jeune ; qui sait ce qu'il vaudra? Il est le fils d'un beau garçon assez nul et d'une pauvre folle. Malheureux présage! Pour surcroît de difficulté, plus Flamand que Castillan ; et en outre, Bourguignon, Autrichien ; ses intérêts sont dispersés partout. A considérer la somme de ses forces, il semblerait qu'il y a là grosse affaire ; mais les membres n'en tiennent pas ensemble et s'entre-nuisent. Si le possesseur de tels lambeaux veut soigner un peu diligemment ses intérêts, il lui faudra passer sa vie à courir d'un lieu à un autre. Encore ne lui sera-t-il pas facile d'arriver toujours à temps. Pour se rendre de Valladolid à Bruges, il a besoin de la permission du roi François. Puis, un autre écueil s'élève dans son ambition même, s'il en a. Quand l'empereur Maximilien, son grand-père, va mourir, le jeune Charles prétendra sans doute à la couronne impériale. Vous voyez d'ici le conflit : le Français, lui aussi, tourne la vue de ce côté ; l'Anglais en caresse l'espérance ; les Électeurs ont leurs projets... Ces gens vont se dévorer ; le roi Charles, déjà si occupé dans chacune des innombrables chambres de sa propre maison, deviendra la quintaine d'une bande de rivaux ; en conséquence, il n'aura qu'une petite autorité en Italie, et, dès lors, je conclus que le Pape Léon X y régnera à son gré. Je ne sais si mes calculs me trompent, ce ne peut être de beaucoup.

MICHEL-ANGE.

Mais si, par hasard, François I^er^ valait plus qu'il ne vous semble, et que Charles, de son côté, ne manquât ni d'esprit ni de cœur?

MACHIAVEL.

Avec ces deux suppositions, il ne faut plus rien présager. Tout dépendra de la force de tête et de l'appétit de ces deux seigneurs. L'impossible peut devenir le fait courant de tous les jours... Ce n'est pas souvent que les grands princes se produisent.

GRANACCI.

Vous avez raison. Toutefois, en ce temps, les faibles mêmes ont de la force ; tout pousse au grand, et les rois doivent y arriver plus facilement que les autres.

MACHIAVEL.

J'ai rencontré plus d'incapables dans ma vie et plus de propriétaires de petits cerveaux que je n'avais sujet de l'attendre. Vous me permettrez donc de ne pas trop compter sur l'éclosion du mérite et de vous répéter que, pour le moment, celui qui est le plus près de tout posséder ici, c'est le Pape.

MICHEL-ANGE.

Je n'ai pas de lui une grande opinion.

MACHIAVEL.

Ni moi non plus ; je le crois bonnement un honnête grand seigneur, de mœurs faciles, soignant son esprit comme il soigne ses mains. Mais, de même qu'avec les susdites mains si admirables il possède, dans son corps, une paire d'yeux gros, saillants, à fleur de tête et qui n'y voient goutte, ce qui le fait ressembler à Néron, avec lequel il a, d'ailleurs, en commun, le trait d'être un amateur de toutes les curiosités ; de même, dans son esprit, si cultivé et avec tant de soin, on aperçoit des défectuosités déplaisantes pour l'ensemble. Il étale un goût exquis en toutes choses, et il a le cœur bon.

Il cause d'un aussi fier courage avec les plus vils bouffons qu'avec Sadolet ou l'Arioste ; il vous commande des fresques et des statues et fera faire des tableaux à Raphaël, parce que ce sont là des jouets dispendieux, et que, pour étaler plus de gloire, le Saint-Père se ferait volontiers un bilboquet d'une étoile ; mais, soyez-en convaincu, dans son for intérieur, il préfère à la contemplation de vos chefs-d'œuvre une partie de chasse au lièvre dans sa maison de Magliana ou un souper fin au Vatican. On y servira des boules de crin rôti et de paille empâtée qui feront faire la grimace aux convives, à l'immense joie du Souverain Pontife, tandis qu'un assaut vigoureux d'invectives burlesques mettra dans tout leur jour les talents d'Evangelista Tarasconi et de l'Arétin.

MICHEL-ANGE.

C'est à peu près ce que je viens de dire à Granacci. Il n'y a rien à attendre d'un pareil homme.

MACHIAVEL.

Pardonnez-moi. Tout considéré, les événements s'arrangent de façon à s'assouplir si bien sous ses mains que, sans avoir l'enthousiasme de Savonarole, ni l'ambition résolue de M. de Valentinois, ni l'énergie de Jules II, et tout en se jouant et soufflant des bulles de savon, il finira par nous donner une Italie unie. Il reprendra Naples, fief de l'Église, à ce pauvre Charles d'Espagne qui ne sait comment retenir son bien, et il ne pourra manquer, tant l'effort est facile, de coller si bien contre les flancs de la France ce roi d'Angleterre, pédant, écrivassier, aveuglément dévoué au Saint-Siège, que jamais François Ier n'osera quitter son pays pour venir mettre les doigts dans le nôtre. Alors, Léon saisira le Milanais et le gardera comme Jules a fait la Romagne.

MICHEL-ANGE.

D'une certaine façon, c'est une assez belle perspective ; mais elle ne me réjouit pas.

MACHIAVEL.

Ni moi non plus. Je sens et sais pourquoi ! L'Italie n'a jamais été si brillante qu'aujourd'hui. Cependant, cet éclat n'est pas pur. Il y a trop de vices, trop de corruption, et, si nous tombons dans les mains du plus corrompu de tous les pouvoirs et à la discrétion de la cour la plus rapace qui fut jamais, l'Italie sera sans doute délivrée de l'étranger et rassemblée en un faisceau ; mais, avant peu d'années, on la verra aussi épuisée moralement que physiquement. Les moines et les prêtres l'auront énervée à n'en jamais revenir.

MICHEL-ANGE.

Je vous crois ; je suis fils dévoué de la sainte Église ; mais tant que les clercs seront ce qu'ils sont, je ne les souhaite guère pour gouvernants. En résumé, nous voilà dans un temps fort misérable.

MACHIAVEL.

On ne peut pas plus misérable, et je n'espère plus dans rien.

GRANACCI.

Que le ciel vous prenne en pitié tous deux ! A vous en croire, nous glissons dans la décadence. Voyons, messire Nicolas, parlez-vous pour tout de bon? Et c'est devant mon maître et dans la chapelle Sixtine que vous nous tenez de ces discours-là? Vous avez connu une plus grande époque? Allons donc, messire Nicolas, vous n'y pensez point ! Quant à moi, je bénis chaque jour le ciel d'être né dans un pareil temps. Quand je cause avec quelqu'un, il m'arrive de ne pas

prendre garde à ce qu'il me réplique ; je considère les traits de mon interlocuteur, et je me dis : Voilà un personnage dont le nom restera sur quelque page de l'histoire ! Je sens un parfum d'ambroisie et d'immortalité dans les airs ; je le respire de tout mon pouvoir. Partout j'admire, je me réjouis, et vous, vous venez l'un et l'autre prétendre... Allons donc ! Vous êtes des esprits moroses, des imaginations malades, des ingrats, et, certes, les pires des ingrats, car vous devriez vous montrer plus reconnaissants envers Dieu des belles choses qu'à chacun, dans votre genre, il vous a donné les moyens d'exécuter !

MACHIAVEL.

Je ne sais si j'exécute de belles choses ; mais ce que je n'ignore nullement, c'est que si le révérendissime cardinal de Bibbiena ne m'avait ce matin mis dans les doigts une demi-douzaine d'écus, je n'aurais pas de quoi dîner. J'en reste sur ce dernier mot, et, là-dessus, maître Michel-Ange, et vous, mon aimable Granacci, je vous quitte, heureux de vous avoir vus et vous souhaitant à tous deux le maintien de votre santé.

MICHEL-ANGE.

Adieu, maître Nicolas, mon ami. Veillez à finir la *Mandragore :* c'est votre plus bel ouvrage.

SUR LE MONTE PINCIO

Au milieu des groupes de platanes et de cyprès, sur le gazon, sont répandus au loin des rassemblements de personnes de différents états, venues pour se promener et jouir des beautés de la soirée. On voit des bourgeois, des prêtres, des moines, des femmes, des jeunes gens, des enfants ; les uns sont assis ou à demi couchés sur des tapis ; les autres se promènent ; ceux-ci mangent des fruits ou des gâteaux ; ceux-là conversent gravement. On entend des éclats de rire. Le temps est magnifique, l'horizon immense.

Au milieu de plusieurs jeunes filles et de jeunes hommes, la plupart couronnés de fleurs et élégamment habillés, un garçon de vingt ans lit des vers.

LE GARÇON.

Étoile de mon ciel, divine enchanteresse,
Vos regards pleins de feux allumés par l'amour,
Vos lèvres dont Bacchus eût dévoré l'ivresse,
Votre front aussi pur que l'aurore du jour,

Vos cheveux dont l'ébène arrondit chaque tresse,
Votre pied, votre main, admirés tour à tour,
Ce corps dont les sculpteurs les plus fiers de la Grèce
Auraient dû copier jusqu'au moindre contour,

La candeur répandue en ta joie enfantine,
Ce charme qui s'étend, poussière adamantine,
Sur la moindre action de ton être adoré,

Que vaudraient ces trésors, faciles à décrire,
Devant ce petit mot, éclairé d'un sourire:
«Je t'aime!» si jamais tu l'avais proféré?

On applaudit en riant; une jeune fille se lève, frappe des mains et s'élance vers le poète.

LA JEUNE FILLE.

C'est pour moi, Troïle, que vous avez écrit cela? Pour moi, pour moi, pour moi toute seule?

LE GARÇON.

Sur mon âme, Jacinte, assurément, c'est pour vous et pour nulle autre!

LA JEUNE FILLE.

Eh bien! tenez, voilà votre récompense!

Elle se jette dans ses bras, l'embrasse et lui met une couronne sur la tête.

AUTRE JEUNE FILLE.

Vous, Émilio, puisque vous ne savez pas m'adresser le moindre vers, vous aurez au moins ce talent de

nous raconter une histoire. Mettez-vous là, et parlez, on vous écoute.

ÉMILIO.

Je ne sais trop que vous dire.

TOUS, en battant des mains.

Allons, pas d'excuses, racontez, racontez !

ÉMILIO.

Puisqu'il le faut, sachez donc qu'autrefois vivait à Vérone un vieux marchand, nommé Ser Jacopo, qui avait une très jeune et très jolie femme. Son voisin, un cavalier des plus aimables de la ville, s'était accoutumé à regarder par-dessus le mur, dans le jardin de Ser Japoco, et...

L'histoire continue.

Passent trois bourgeois se promenant côte à côte.

PREMIER BOURGEOIS.

Je suis parfaitement sûr de ce que j'avance. Mon fils Giulio n'a que dix ans, et il sera une des lumières du siècle. C'est l'opinion du Frère Philippe. Il ne s'en cache pas et le répète à tous ceux qu'il rencontre.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mon fils Thomas est complètement pareil à votre fils Giulio, et il n'a que neuf ans, pas un jour avec... ou plutôt, si ! il a huit jours de plus, car il est né le 14 juin, il y a précisément neuf ans, et nous sommes aujourd'hui le 22. Il a donc neuf ans et huit jours, et le Père Roberto me crie tous les matins : Messire Pompeo, votre fils... Comment dites-vous cela, messire Annibal?

PREMIER BOURGEOIS.

Sera une des lumières du siècle !

DEUXIÈME BOURGEOIS.

C'est exactement ce que me crie le Père Roberto.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Messieurs mes compères et bons voisins, je vous fais mes plus sincères compliments. Le Frère Philippe et le Père Roberto doivent être des gens fort entendus.

PREMIER BOURGEOIS.

Le Frère Philippe est le confesseur de ma femme, depuis que celle-ci a commencé à commettre son premier péché! Nous avons en lui toute confiance. Je vous demande un peu s'il pourrait se tromper en un sujet pareil!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

C'est absolument comme chez nous. Quand je me suis marié, le Père Roberto était déjà comme le maître de la maison. Ma femme n'achèterait pas un œuf avant d'avoir demandé son avis, et quand elle a de l'humeur, ce qui lui arrive assez souvent, je ne sais ce que je deviendrais si le Père Roberto n'était là pour la calmer. Vous pensez, dès lors, que quand il dit de mon fils ce qu'il en dit, je peux me tenir pour assuré que c'est vrai.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Je conçois votre tranquillité. Quant à moi, j'ai deux garçons bien ordinaires; l'un a dix-huit ans, l'autre seize. Je ferai du premier un marchand, et du second un notaire.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Pardonnez-moi, je vous désapprouve tout à fait! Le Père Roberto lèverait les épaules s'il vous entendait.

PREMIER BOURGEOIS.

Et le Frère Philippe ferait de même. Je suis bien aise qu'il se rencontre sur ce point avec le Père Roberto. Il ne voudrait consentir pour rien au monde à ce que notre fils devînt marchand ou notaire. Cette idée seule le mettrait au comble de la fureur !

TROISIÈME BOURGEOIS.

Mais quelles sont donc les idées de vos bons religieux, au sujet de vos enfants?

PREMIER BOURGEOIS.

Ce sont des idées pleines de sagesse. Mon fils sera peintre.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et le mien sera sculpteur. Il n'y a, dans ce temps-ci, que les artistes pour gagner de l'argent gros comme eux, devenir de grands personnages et se moquer de tout le monde.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Il est vrai qu'en ce moment les artistes tiennent le haut du pavé. Ce n'était pas ainsi dans ma jeunesse. On les considérait comme des gueux et des meurt-de-faim.

PREMIER BOURGEOIS.

Des gueux? des meurt-de-faim? Regardez, je vous prie, là-bas, sur la route, au pied de la colline !

TROISIÈME BOURGEOIS.

Eh bien ! je regarde !

PREMIER BOURGEOIS.

Que voyez-vous?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ah ! oui... Tiens !... c'est vrai !... Dites-nous, que voyez-vous?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Je ne vois rien... sinon deux seigneurs montés sur des chevaux richement caparaçonnés et suivis d'estafiers. Qu'y a-t-il de curieux là dedans?

PREMIER BOURGEOIS.

Vous prenez ces gens-là pour des seigneurs? Essuyez les verres de vos lunettes ! C'est maître Marc-Antoine Raimondi, graveur, et maître Giulio, un des élèves de maître Raphaël. Ni l'un ni l'autre ne sont de meilleure ni même d'aussi bonne famille bourgeoise que moi, et, certes, si leurs parents les avaient faits marchands ou notaires, ils ne mèneraient pas si grand train.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Savez-vous bien ce que gagne maître Valerio Belli à représenter des petites figures sur les pierres fines? Et les maîtres Bridone et Marchetto, chanteurs et pinceurs de guitare? Et le Père Mariano, qui mange dans un seul repas quatre cents œufs et vingt carpes? Je vous dis que, pour faire figure en ce monde, il n'est que d'être artiste !

TROISIÈME BOURGEOIS.

Sans doute ; mais chacun ne peut pas se donner à un pareil métier ; il y faut quelque chose comme un talent naturel, et, pour moi, je le reconnais bien franchement, si l'on voulait me contraindre à avaler à mon dîner vingt carpes ou à bâtir une cathédrale, on me mettrait dans l'embarras.

PREMIER BOURGEOIS.

C'est uniquement parce que l'habitude vous manque. Le Père Philippe m'a répété cent fois que si, dans ma jeunesse, on me l'avait appris, je ferais certainement d'aussi gros bonshommes en marbre que maître Buonarotti lui-même.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

C'est parfaitement exact. Mon fils sera sculpteur et dînera chez le Pape. Il n'est pas un père de famille un peu sensé qui ne considère aujourd'hui les choses comme nous ; mon opinion est que les arts sont la plus belle chose qui soit, et je suis décidé à mépriser les anciens préjugés et à marcher avec mon siècle.

Assis sous un arbre, deux Dominicains et un moine augustin; passent deux cardinaux causant et riant, montés sur des mules magnifiquement harnachées; à côté d'eux, sur un genet d'Espagne, un noble vénitien vêtu de velours noir; force gentilshommes servants et domestiques avec de belles livrées.

PREMIER DOMINICAIN.

Je ne connais pas ces révérendissimes seigneurs. Savez-vous leurs noms?

L'AUGUSTIN.

Vraiment, vous ne connaissez pas le cardinal Sadolet et le cardinal Bibbiena? Le gentilhomme à barbe noire qui les accompagne est le seigneur André Navagier, patricien de Venise, non moins fameux littérateur qu'ils le sont eux-mêmes.

SECOND DOMINICAIN.

Je serais curieux de savoir ce que le Sadolet et le Bibbiena ont mis au monde de pieuses œuvres pour mériter leurs chapeaux.

L'AUGUSTIN.

Le premier, mon Père, il faut lui rendre cette justice, n'a du moins pas fait grand mal. Il est bon latiniste ; on admire les rondeurs de sa phrase latine presque à l'égal des élégances du Bembo. Bonhomme et sans fiel ; pourvu qu'on le laisse s'amuser, il ne nuit à personne.

PREMIER DOMINICAIN.

Le Bibbiena, je le connais par ce que des gens bien instruits m'en ont rapporté. De ses mœurs, il n'y a rien à dire d'avantageux. Il aime la vie gaie et facile, et a écrit la *Calandra ;* c'est une belle comédie, mais non pas œuvre de théologien. Le Pape Jules II avait mis cet homme dans ses confidences ; le pape Léon l'a toujours eu dans les siennes, de sorte qu'il n'est guère de négociations et d'affaires d'État où il ne place le doigt. Quand il a du temps de reste, il le passe dans l'atelier de maître Raphaël, son grand ami, où il se fait et se dit plus de choses scandaleuses que de choses édifiantes.

SECOND DOMINICAIN.

Quel faste ! quel orgueil ! quel étalage de somptuosités ! Où peuvent aller ces mondains, entourés de leurs esclaves? Que méditent-ils, ces braves satrapes babyloniens, au milieu de leurs gais propos et de leurs éclats de rire? Assurément, ils ne vont pas chanter l'office !

L'AUGUSTIN.

Pardonnez-moi, mon Révérend Père, c'est précisément ce qu'ils vont faire. Ils vont chanter l'office... Je dis leur office. Une brillante assemblée de beaux esprits, de poètes, d'artistes, de dames, de prélats et de seigneurs se réunit aujourd'hui chez le banquier de Sienne, Augustin Chigi ; et là, on se propose de

célébrer un sacrifice à la déesse Vénus, avec des colombes, du laitage, des fleurs, des sonnets, des madrigaux, force vers saphiques et adoniques en grec, latin et langue vulgaire, et il n'y aura pas un des rites accomplis en cette circonstance qui le soit sans l'autorité de quelque bon auteur. Le seigneur Gabriel Merino, que l'on vient de faire archevêque de Bari pour l'excellence de sa voix, chantera les épodes et jouera de la lyre à sept cordes ; François Paolosa, le nouvel archidiacre, se fera entendre sur la viole d'amour ; Pierre Aaron, Florentin, chevalier de Saint-Jean et chanoine de Rimini, accompagnera de son rebec les louanges de la déesse ; il y aura quantité de flûtes tibicines pour le concert, et les assistants seront couronnés de roses. L'autel est en marbre blanc veiné de jaune ; c'est Girolamo Santa-Croce de Naples qui, le sculptant, a produit une merveille. Le festin, conclusion de la fête, sera d'une abondance et d'une somptuosité dignes des plus insignes gourmands de l'antiquité. Léon X doit être présent à la cérémonie, mais sous un masque. J'espère que vous êtes maintenant rassurés quant à la dévotion de nos cardinaux?

PREMIER DOMINICAIN.

Que de scandales ! Il est certain que l'ancien paganisme, aidé de la dépravation commune, nous ressaisit de toutes parts. On n'entend parler que de faits semblables à celui que vous nous dénoncez. Ici on sacrifie à Apollon ; plus loin, c'est à Pomone ; à Venise, on n'a pas eu honte de descendre jusqu'à l'hermès du dieu des jardins. C'en est fait de tout ce qui est honnête, et je ne sais ce que va devenir la foi.

L'AUGUSTIN.

Elle fera comme l'étoile obscurcie par les nuages pluvieux, et qui, néanmoins, brûle au ciel.

SECOND DOMINICAIN.

L'éclipse, j'en ai peur, durera des temps bien longs. Notre Père Savonarole a voulu combattre le fléau; il y a péri. Qui triompherait là où ce grand saint a trouvé la défaite?

L'AUGUSTIN.

Peut-être un beaucoup plus petit. Il ne faut pas se décourager; il ne faut pas cesser la lutte. Le bien ne doit pas se taire devant le mal.

PREMIER DOMINICAIN.

Et, pourtant, il se tait. Depuis la mort de notre bienheureux, personne n'élève la voix, et l'Antechrist l'emporte.

L'AUGUSTIN.

Qu'il prenne garde!... Approchez vos oreilles, mes Pères, et parlons bas; je sais une nouvelle importante. Venez sur ce banc, à l'écart... Là... nous voici tous trois en sécurité.

SECOND DOMINICAIN.

Avant de nous rien dire, et comme une préface aux espérances que vous semblez vouloir rallumer en nous, regardez, je vous prie, quelle scène honteuse s'étale à quelques pas! Voyez-vous, dans l'herbe, ces Franciscains s'ébattant avec des portefaix et les malheureuses dont ceux-ci s'accompagnent? Si je ne me trompe, on entend un de ces infâmes religieux célébrer, en rimes aussi grossières que lui-même, les mérites du vin de Montefiascone.

L'AUGUSTIN.

L'excès du mal rapproche l'instant de la revendication. Écoutez-moi.

SECOND DOMINICAIN.

Mon âme est peu ouverte à l'espérance.

L'AUGUSTIN.

Nous avons reçu, au couvent, de singulières lettres de nos Frères d'Allemagne.

PREMIER DOMINICAIN.

Qu'est-il arrivé?

L'AUGUSTIN.

Dans notre maison de Wittenberg (c'est une grande ville de Germanie où se tient une université assez savante) vit un docteur, un certain dom Martin Luther, professeur en droit canon, un des hommes les plus versés dans les saintes lettres que l'on connaisse à notre époque. Ce grand personnage vient de s'élever publiquement et avec un courage admirable contre la vente des indulgences, et, ce qui est fort sérieux, il a si doctement cité les textes et tellement ému ses auditeurs par la hardiesse de son langage, au sujet des perversités dont nous gémissions tout à l'heure, que ses collègues, d'abord, le peuple à leur suite et, ce qui est bien grave, Sa Grâce Électorale le duc de Saxe, se sont mis sous sa conduite. Voilà ce que je voulais vous confier.

PREMIER DOMINICAIN.

Est-ce que les Franciscains, collecteurs du produit des indulgences, n'ont pas réclamé ici?

L'AUGUSTIN.

Ils l'ont fait. Nous avons naturellement soutenu notre confrère, et l'on m'assure que le Saint-Père, plein d'estime pour les talents de dom Martin, n'est pas enclin à lui donner tort. J'en conclus que le ciel parle au cœur du Souverain Pontife, qu'il pourra

l'amener à réflexion, et ces espérances me font tressaillir.

PREMIER DOMINICAIN.

Puissiez-vous réussir dans vos efforts, chers fils de saint Augustin ! Les liens les plus étroits nous unissent à vous ! Votre glorieux père fut l'inspirateur de notre saint Thomas, et si, après la mort funeste de Savonarole, martyrisé par les gens de saint François, il nous faut voir votre digne Luther en butte aux malices de ces mêmes persécuteurs, jugez combien nos cœurs souffriront à l'unisson des vôtres !

SECOND DOMINICAIN.

Non, mon Père ! ne vous abandonnez pas au découragement ; même au milieu de la plus horrible tempête, Dieu soutient son Église. Espérons que les Augustins procureront le salut de la religion, et consolons-nous de n'y avoir pas réussi nous-mêmes en songeant qu'au moins nous l'avons tenté.

L'AUGUSTIN.

Le sang de votre martyr aura fécondé la moisson.

PREMIER DOMINICAIN.

L'*Angelus* sonne !

Toutes les cloches de Rome se mettent à tinter; les groupes nombreux réunis sur le Monte Pincio s'arrêtent dans leur entretien; les femmes à genoux, les hommes tête nue, font le signe de la croix et récitent la Salutation angélique.

L'AUGUSTIN.

Prions comme cette foule, et avertis de ce qu'il faut demander au ciel, ajoutons cette courte supplique : «Faites, très sainte Mère de Dieu, que la réforme ecclésiastique nous soit donnée, car, sans ce remède, c'en est fait du peuple chrétien !»

Les trois moines se mettent à genoux et restent absorbés dans leur prière.

MILAN

Le palais ducal. — Une salle richement ornée de bahuts sculptés de panoplies, de vases d'or et d'argent; assis à une table somptueuse, soupe gaiement le roi François Ier, en compagnie de son amie Mme Marie Gaudin, de Florimond Robertet, de Clément Marot, avec M. de Piennes, M. de Lautrec et quelques autres courtisans. Des écuyers tranchants, des pages à la livrée royale, circulent de côté et d'autre, présentant les plats aux convives et servant à boire.

LE ROI.

Non! le Pape ne s'attendait pas à me voir arriver si tôt! Je suis tombé sur l'Italie aussi rapidement que mes prédécesseurs; mais eux, ils sont repartis vite, et moi, je ne me laisserai pas mettre dehors.

M. DE LAUTREC.

Je bois à l'invincible Mars, au chevalier des chevaliers!

LE ROI.

Merci, Lautrec. D'ailleurs, les temps sont autres; je ne veux plus qu'on nous traite, nous autres Français, de barbares et d'ignorants. Pourquoi ne pourrions-nous, tout aussi bien que ces gens de ce côté des monts, prendre de belles habitudes, nous interdire les façons vulgaires et nous accoutumer à l'étude des lettres?

CLÉMENT MAROT.

Savoir mener une épée et jouer de la lance n'est pas une raison pour garder toute sa vie le rôle de brute!

LE ROI.

Assurément; mais, foi de gentilhomme! nous aurons du mal à faire pénétrer cette vérité dans les cerveaux épais de nos compagnons. Sauf vous autres, ici réunis ce soir, et quelque peu de gens encore, nos Français sont autant de butors maladroits à rien apprendre! Ils s'estiment d'autant plus qu'ils sont ignorants. Le comte Castiglione me le disait l'autre soir, et il n'avait pas tort.

FLORIMOND ROBERTET.

Il n'avait que trop raison. Votre Majesté a-t-elle remarqué le sourire qui a passé sur les lèvres de madame la duchesse de Ferrare quand vous lui avez présenté, l'autre jour, ce seigneur de Picardie, empressé à lui raconter pourquoi le saint Maclou de l'église de son village était bien autrement beau que le chef-d'œuvre de Ghiberti, offert à notre admiration? — Mort-Dieu! s'écria ce brave soudard en tordant sa moustache, notre monsieur saint Maclou est tout peint en couleur de la tête aux pieds, et votre figure n'est rien qu'une pierre blanche!

LE ROI.

Je t'avoue, Robertet, qu'en entendant ces paroles et en voyant la mine de madame Lucrèce je me suis senti rougir jusqu'aux yeux. En vérité, nous ne sommes que des ignares! Mais je changerai tout cela! Foi de gentilhomme! j'entends que France devienne aussi belle qu'Italie et non moins bien parée. Ce qui a existé jusqu'à cette heure dans notre royaume, nous le détruirons de fond en comble, et Paris et mes bonnes villes, les unes autant que les autres, étaleront, sous les regards du soleil, d'aussi beaux édifices, autant de chefs-d'œuvre des arts qu'on en compte de ce côté-ci des Alpes! Foin de nos vieilles cathédrales, de nos

châteaux de l'ancien temps, de toutes les pratiques grossières de nos ancêtres ! Si Dieu me prête vie, nous ne serons pas, je vous le promets, moins considérables dans le monde par nos mérites envers Apollon et ses neuf belles compagnes que nous avons pu l'être jusqu'à présent envers le dieu de la guerre, et peut-être aussi la déesse de l'amour. Qu'en pensez-vous, madame?

MARIE GAUDIN, à demi-voix.

Mon Dieu ! Sire, comme Votre Majesté sait tourner les mots agréablement, et que ce qu'elle dit tombe dans l'oreille comme une friandise délicieuse pour l'esprit !

LE ROI.

Flatteuse !... Quel était donc ce galant si bien atourné qu'on a vu entrer chez vous ce matin?

MARIE GAUDIN.

Tremblez, Sire, c'était un ennemi des infidèles !

LE ROI.

Alors, je n'ai rien à en redouter... Mais qui était-ce?

MARIE GAUDIN.

Je vous le dis... Un chevalier de Saint-Jean.

LE ROI.

Ce brave champion trouve plus agréable de visiter les belles dames que d'aller chercher les Turcs.

MARIE GAUDIN.

Vous prétendez quelquefois que c'est beaucoup plus dangereux... Qui vous dit que la cruauté soit moins grande?

LE ROI.

Foi de gentilhomme! vous me mettez l'esprit à l'envers.

MARIE GAUDIN.

Monsieur de Lautrec!... monsieur de Lautrec!... Le Roi est jaloux!... Savez-vous de qui?

LE ROI.

Dieu me damne, si je suis jaloux!

M. DE LAUTREC.

On pourrait l'être pour une moins belle cause.

MARIE GAUDIN.

Oui, le Roi est jaloux d'un chevalier de Saint-Jean, venu ce matin chez moi, et même le galant m'a laissé deux gages!

LE ROI.

Deux gages?... Son cœur et...

MARIE GAUDIN.

Le cœur était, je pense, par-dessus le marché; il n'en a pas été question; et comme je suis en humeur indiscrète, je vous avouerai tout: le beau messager ne me venait pas pour son compte, mais bien de la part d'un autre.

LE ROI.

De la part de qui?

MARIE GAUDIN, riant.

De la part d'un autre, vous dis-je, curieux indiscret que vous êtes! Pensez-vous que je veuille tout raconter?

M. DE PIENNES.

Voilà notre maître sur un brasier d'inquiétude.

LE ROI.

Du diable si tu dis vrai ! Je me soucie autant de l'envoyeur que de l'envoyé... du maître que du valet... Qui a jamais eu l'idée de faire porter des billets doux par un chevalier de Saint-Jean?

MARIE GAUDIN.

Je ne vous ai pas dit que j'eusse reçu un billet doux... Vous devinez juste, pourtant, ce qui prouve la subtilité de votre esprit... Mais je n'ai pas encore tout avoué !... Tenez ! ne languissez pas !... Regardez !

Elle met sur la table un écrin et retient dans sa main un papier qu'elle agite en l'air.

TOUS LES CONVIVES, à la fois.

Voyons ! voyons !

LE ROI, prenant la boîte.

Vous permettez bien, messieurs, que je regarde le premier? J'y suis un peu intéressé, ce me semble, et me montre débonnaire. Pour commencer, l'écrin est charmant... ivoire sculpté et niellé en argent et en or... Ces turquoises et ces rubis font très bien... Une clef fort gentiment ciselée... Il faut ouvrir?

MARIE GAUDIN.

Que vous êtes timide !... Ouvrez, on vous le permet !

LE ROI.

J'obéis... Ah ! Ventre-Mahom ! C'est très galant !... Non ! non ! non !... C'est très galant, il faut l'avouer ! Il n'y a que les Italiens pour faire les choses de cette façon et offrir les présents aux dames d'une manière

si fine! Considérez, messieurs! c'est le portrait du Saint-Père entouré de gros diamants.

MARIE GAUDIN.

Je suis sensible au portrait; mais je ne suis pas de bronze non plus pour la monture.

CLÉMENT MAROT.

Soyez certaine, madame, que M. le Pape l'avait prévu!

FLORIMOND ROBERTET.

A quoi servent, mon Dieu, les lumières du Saint-Esprit?

LE ROI.

C'était là ce qu'apportait le chevalier de Saint-Jean?

MARIE GAUDIN.

Avec le billet que voici... Vous mériteriez qu'on ne vous le donne pas... Vous n'avez pas même daigné être inquiet une minute!

LE ROI.

Est-ce mal de croire aveuglément à la loyauté de ce qu'on aime?

MARIE GAUDIN.

Je ferais un beau métier de dupe si je m'affublais de cette vertu-là... Tenez!... lisez!

LE ROI, ouvrant le billet.

«A noble et illustre dame, madame Marie Gaudin... notre chère fille en Jésus-Christ...» Ah! attendez que je lise d'abord!... Le Saint-Père loue votre beauté... puis votre prudence...

MARIE GAUDIN.

Il aurait pu se dispenser de ce dernier point.

LE ROI.

Puis il vous fait part de son désir de recouvrer Parme et Plaisance, et vous prie de me demander de les lui rendre... Ne vous déplaise, l'entremise ne lui servira pas à grand'chose.

MARIE GAUDIN.

Je l'espère ainsi ; mais les diamants sont beaux, n'est-ce pas, maître Clément?

CLÉMENT MAROT.

Hélas ! madame, moins que vos yeux !

LE ROI.

Veux-tu bien te taire, serpent? Enfin, notre pauvre Pape cherche à raccommoder, au moyen des plus ravissantes mains qui soient au monde, les mailles rompues de son filet... Il sait que ces petits doigts-là tiennent mes bras captifs.

MARIE GAUDIN.

Vrai? les bras qui ont tant battu de l'épée, l'autre jour, à Marignan?

LE ROI.

Oui, ce seul petit doigt que je baise avec votre permission pourrait me mettre plus vite à bas et mieux que la hallebarde des cantons suisses, et pourtant...

MARIE GAUDIN.

Et pourtant j'attends de la courtoisie de mon paladin qu'il ne voudra pas désavouer ce que j'ai déclaré ce matin à l'envoyé du Saint-Père.

LE ROI.

Qu'avez-vous donc déclaré? Vous me faites peur.

MARIE GAUDIN.

J'ai dit au chevalier de Saint-Jean : Monsieur, si le Roi, dans son respect filial pour l'Église, se sentait disposé à condescendre au vœu du Pape et à lui rendre Parme et Plaisance, ce à quoi son prédécesseur, le roi Louis, n'a jamais voulu entendre, et que, par accident, le Roi m'accordât cet honneur de m'en demander avis, je me jetterais aux pieds de mon maître et le supplierais de ne jamais rien céder des droits de sa couronne... — Et comme il était un peu étonné de la vivacité de mon propos, je lui ai tendu l'écrin et la lettre, mais il n'a pas voulu les reprendre, et il est parti après force salutations.

LES CONVIVES.

Très bien répondu! très bien agi! Vive madame Marie Gaudin!

LE ROI, tout bas.

On vous portera demain matin les perles dont vous avez envie, et je me charge de payer la terre que vous achetez en Touraine.

MARIE GAUDIN.

Ah! Sire, c'est bien inutile... Je ne saurais vous aimer de plus tendre amour! Avez-vous acheté la *Joconde* du Vinci?

LE ROI.

Oui, et j'ai chargé à Florence maître André del Sarto d'acquérir tous les chefs-d'œuvre dont il aura connaissance. Le roi d'Espagne, je le sais, a les mêmes désirs que moi; mais, voyez-vous, mes amis, je ne lui

céderai pas plus sur ce terrain que sur les autres. Après la mort de Maximilien, et c'est un événement qui ne saurait se faire beaucoup attendre, Charles voudra la couronne impériale ; foi de gentilhomme ! c'est moi qui l'aurai ! Toutes mes mesures sont prises. Le fils de Jeanne la Folle prétend de même la haute main en Italie ; je lui tordrai le poignet ! Il veut se donner un renom d'aimer les savants et de mériter leurs louanges ; j'en ferai bien plus que lui dans ce genre, et l'honneur m'en restera. Ah ! ah ! il serait beau de voir Salamanque plus docte que l'Université de Paris.

CLÉMENT MAROT.

J'en pleure de joie ! La France n'a jamais eu pareil monarque ! Votre nom, Sire, sera dans la gloire jusqu'à la dernière génération des hommes !

LE ROI.

Ah ! mes amis, Dieu vous entende et me fasse monter sur tous mes rivaux ! De la gloire ! Oui, je veux de la gloire ! Beaucoup de gloire et beaucoup de joie, et beaucoup de gaieté, et beaucoup de plaisir, et plus que beaucoup de tout ce qui rend la vie charmante ! De la magnificence, de l'esprit, de l'éclat, du bruit, de l'amour, de l'amour plus que le cœur n'en peut tenir, à l'infini, bien haut, bien haut, par-dessus la tête !

MARIE GAUDIN.

Vive le Roi !

TOUS.

Vive le Roi !

LE ROI.

Quant à monsieur du Pape, ma belle enfant, mes chers amis, qu'il en soit pour ses avances ! Les jours

sont finis, où il pouvait, en effrayant les peuples, courber les princes!

FLORIMOND ROBERTET.

N'avons-nous pas vu votre prédécesseur, le roi Louis, excommunié comme serpe par le feu pape Jules, et ne s'en porter que mieux?

LE ROI.

Nous l'avons vu! aucun de nos sujets n'a bronché. Personne ne se soucie plus du Pape dans le monde. On sait ce que vaut la cour de Rome, et en quoi ses prélats ne ressemblent guère aux apôtres! Léon X ne demande aux chrétiens ni la foi, ni l'espérance, ni la charité, mais la bourse, et j'ai résolu d'arrêter ses extorsions.

M. DE LAUTREC.

J'aime mieux voir l'argent dans les poches du Roi et de ses serviteurs que dans celles des cardinaux.

FLORIMOND ROBERTET.

Pas un homme raisonnable ne pense autrement.

MARIE GAUDIN.

Ni une femme raisonnable non plus.

LE ROI.

Foi de gentilhomme! nous sommes tout aussi bons pour faire sauter les écus de mes peuples que les Borgia, les Rovère ou les Médicis! Mais savez-vous que les Allemands commencent aussi à se fâcher tout rouge contre les collecteurs pontificaux? Je suis curieux de savoir ce que pense mon frère Charles des remuements de Wittenberg!

M. DE LAUTREC.

Des sottises, s'il ne prend pas conseil de Votre Majesté !

LE ROI.

Je ne serais nullement fâché de voir l'Église ramenée au train modeste recommandé par l'Évangile.

MARIE GAUDIN.

Le Pape devrait vous donner les belles choses dont il n'a, au fond, nul besoin. Vous nous en feriez part, n'est-ce pas, Sire?

LE ROI.

Foi de gentilhomme ! je ne garderais jamais rien pour moi ! Tout à vous, ma belle ! et à mes amis !

MARIE GAUDIN.

Je ne veux que le cœur ! A votre santé, mon maître !

TOUS.

Vive le Roi ! mille et mille années ! et davantage !

ROME

Une salle dans le Vatican. — Léon X assis près d'une fenêtre; le cardinal de Bibbiena, le cardinal Bembo, le cardinal Sadolet. Dans le fond de la salle, près de la porte, le seigneur Charles de Maltitz, gentilhomme saxon, attendant qu'il lui soit dit d'approcher.

LÉON X.

Je me mêlerai moi-même de cette affaire de Wittenberg, et je prétends la diriger de façon à mettre fin aux sottises par lesquelles on l'a embrouillée. Ce Lutherus, contre lequel les Franciscains réclament si fort, n'est pas un sot; ce n'est pas un moine illettré, comme la plupart d'entre eux. Il a de l'esprit, du savoir, de la raison. Il m'a écrit sur le ton le plus convenable, et je le soutiendrai contre les Tetzel, les Eccius, et cette bande de fanatiques ridicules! De telles gens voudraient mettre le feu en Allemagne! Je ne l'entends pas ainsi!

BIBBIENA.

Votre Sainteté me semble dans la route de la justice et de l'à-propos.

LÉON X.

Soyez-en sûr. Il ne s'agit pas ici d'une question religieuse; c'est bonnement une difficulté de forme. Nos gens s'y sont mal pris pour obtenir l'argent qu'il nous faut, et je donnerai tort à nos gens.

SADOLET.

Si les prédécesseurs de Votre Sainteté avaient toujours agi d'après des principes aussi sages, nous n'eussions pas eu à déplorer les funestes histoires de Jean Huss et de Jérôme de Prague.

LÉON X.

Et, surtout, celle de Savonarole. Soyez-en sûr, je ne permettrai pas qu'on la recommence. Ce Frère Jérôme, qui, après tout, n'était qu'un énergumène, un ennemi de ma maison, on a réussi à en faire un saint par la sévérité absurde dont on a usé à son égard. Martinus Lutherus n'aura pas de ma main l'honneur du martyre.

BEMBO.

Ce bon Père écrit d'une manière admirable.

LÉON X.

J'éprouve le dégoût le plus complet pour les susceptibilités de couvent et de sacristie. Le Pape est un grand prince, ne perdez pas de vue cette vérité ; dans quelques années, il n'y aura sur la terre, en fait de puissances, que lui, l'Empereur, les rois de France et d'Angleterre, et le Turc. Les autres souverains ne seront que de riches seigneurs sans autorité. Il importe donc que le Pape ne dirige plus sa conduite d'après les avis et les préventions des moines. Dites à M. de Maltitz d'approcher.

SADOLET.

Approchez, seigneur de Maltitz. Sa Sainteté vous demande !

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

Je suis aux ordres de Sa Sainteté, et sollicite la faveur de lui baiser les pieds.

LÉON X, faisant sur lui le signe de la croix.

Seigneur de Maltitz, nous sommes d'anciennes connaissances. Vous m'avez bien servi. Les capitaines généraux de l'Église m'ont fait de vos exploits, de vos talents et de votre fidélité, des rapports si avantageux que, dans une occasion importante comme celle dont je vais vous entretenir, je n'ai pas jugé convenable d'employer un autre dévouement que le vôtre.

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

Très Saint-Père, ce moment me récompense au delà de tous mes mérites.

LÉON X.

Pour la commission que je vais vous donner, il me faut un homme de guerre et, en même temps, un courtisan délié et un savant. Je rencontre ces trois personnages en vous, et j'en bénis mon heureuse fortune.

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

Ce que je puis est assurément au service de Votre Sainteté.

LÉON X.

Vous irez trouver de ma part votre naturel seigneur le duc Frédéric de Saxe. C'est un prince éminent en sagesse, et je me réjouis de le savoir respecté par toutes les couronnes et les politiques réfléchis. Vous lui direz que je le vois avec plaisir accorder sa protection à notre cher fils en Jésus-Christ, dom Martinus Lutherus. Ce religieux de l'ordre de Saint-Augustin est un docteur plein de science ; je ne veux pas qu'il soit harcelé par des indiscrets ou des maladroits, tels que paraissent être l'inquisiteur Tetzel, Eccius, le professeur Hoffmann ou d'autres. Vous prierez Son Altesse Électorale de vous mettre en relation avec dom Martinus, d'intervenir entre

nous et le bon Père pour que l'entente se fasse aisément. Il ne faut pas que les malintentionnés continuent à nuire à la réputation d'un si habile homme en répandant le bruit qu'il se soustrait à la sainte obéissance, ce dont je le sais tout à fait incapable ; et afin de témoigner à l'auguste Électeur, par une preuve irréfragable, toute mon affection paternelle, vous remettrez à Son Altesse la Rose d'or. J'en ai expressément disposé pour elle.

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

L'Électeur, mon maître, sera certainement pénétré d'une reconnaissance sans bornes.

LÉON X.

Ne manquez pas de le persuader fortement, ainsi que dom Martinus, que je n'entends pas soulever de sottes querelles, ni de controverses malsonnantes. Le Saint-Père est instruit que bien des abus se sont glissés dans les opinions soutenues avec plus ou moins de raison par des docteurs dont l'orthodoxie n'est peut-être pas à l'abri de tout blâme. Arrangeons nos dissentiments sans bruit et dans un esprit de charité mutuelle.

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

Il est probable qu'en s'y prenant de cette façon, les difficultés vont tomber. Votre Sainteté souffle dessus avec tant de douceur que la moindre irritation ne saurait tenir.

LÉON X.

Cardinal Sadolet, donnez-moi les deux lettres qui sont sur cette table.

SADOLET.

Les voici, Très Saint-Père.

LÉON X.

Je vous les remets, seigneur de Maltitz. L'une est adressée au seigneur Georges Spalatin, l'autre au respectable maître Degenhard Pfeffinger. Parmi les conseillers de votre souverain, je n'en sache aucun dont il convienne de faire un aussi grand cas.

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

Ils méritent peut-être un tel honneur par leur respect envers le Saint-Siège apostolique et leur dévouement à votre personne sacrée.

LÉON X.

Je le sais, je le sais, seigneur de Maltitz. Vous les prierez, en mon nom, de bien remontrer à l'Électeur le véritable point de vue de la question. Il est essentiel que ni lui, ni dom Martinus ne s'y trompent. Sans doute, on a un peu abusé de la vente des indulgences, et surtout, dans la façon dont on procède, je ne serais pas surpris qu'il se fût glissé des irrégularités. Qu'on me propose les remèdes convenables, et je suis prêt à les appliquer. L'important, c'est que l'argent dont la Chambre apostolique ne saurait et ne voudrait se passer nous arrive ici comme d'ordinaire. Les moyens importent peu.

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

Je ne suppose pas, dès à présent, qu'il puisse être dans les intentions de l'Électeur d'imposer un préjudice pécuniaire à la Chambre apostolique.

LÉON X.

Je ne le crois pas non plus, et, dans aucun cas, je ne voudrais l'admettre, car, sur ce point, je vous le déclare avec sincérité, les embarras sérieux commenceraient. Autant je suis facile pour les autres questions,

autant, pour celle-là, on me trouverait rigoureux. Vous avez assez vécu à Rome et dans mes États pour savoir que nos revenus et les prélèvements exercés par l'Église dans les pays chrétiens ne sauraient être diminués sans amener des inconvénients dont il est de mon honneur de ne pas grever l'Église. Ainsi donc, voilà qui est arrangé. Je suis disposé à rester conciliant en toutes matières, pouvu que les besoins de la Chambre apostolique soient satisfaits. Adieu, seigneur de Maltitz.

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

Je sollicite la bénédiction de Votre Sainteté.

Il s'agenouille et baise la mule pontificale.

LÉON X,

élevant la main droite et faisant sur lui le signe de la croix.

Benedico te in nomine... Je vous enverrai d'excellent vin de Sicile pour aider à vos dîners de voyage. Adieu, Maltitz. Cardinal Bibbiena, vous viendrez ce soir à notre petit concert. Et vous, Bembo, ne chasserons-nous pas ensemble aujourd'hui?

LE CARDINAL BEMBO.

J'en meurs d'envie, Très Saint-Père.

LÉON X.

Suivez-moi donc, Nemrod. On me dit que la battue est excellente ; ne perdons pas plus de temps.

Ils sortent.

BIBBIENA.

Cher Maltitz, vous comprenez que nous ne tenons pas à ce que l'argent arrive par la route des indulgences ou autrement ; mais rappelez-vous qu'en tout état de cause, nous voulons l'argent, nous ne voulons que l'argent, et il ne faut pas aller s'imaginer que nous céderons une obole de cet argent.

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

Je suis un peu embarrassé, craignant que l'Électeur ne tienne comme vous à cette question plus qu'à toutes les autres.

BIBBIENA.

En ce cas, tant pis. Dites à Frédéric le Sage de ne pas irriter notre faim; nous deviendrions des tigres.

LE SEIGNEUR DE MALTITZ.

Mon éloquence fera de son mieux. Adieu, révérendissimes seigneurs; il me faut achever mes préparatifs pour me mettre en route demain matin. Je vous baise les mains, et me recommande à vos bonnes grâces.

Il sort.

SADOLET.

S'il allait échouer dans sa mission?

BIBBIENA.

Il est difficile qu'il y réussisse. Du reste, tout craque sous nos pieds.

SADOLET.

Et, cependant, nous travaillons à élever notre édifice jusqu'au ciel.

BIBBIENA.

Ce sont les bases qui se dégradent.

SADOLET.

Nous les fortifions de notre mieux avec des blocs d'argent, de gros blocs d'argent, et, chaque jour, le besoin de ces matériaux est plus poignant.

BIBBIENA.

Et chaque jour ils deviennent plus difficiles à extraire. Nous faisons ressource de tout. Les impôts montent, montent, montent ! Bourgeois et paysans murmurent et menacent. On les réduit à la mendicité, et le commerce tourmenté s'éteint. Les privilèges des villes sont attaqués, et à travers les fissures que nous pratiquons, nous allongeons tous les doigts des deux mains pour nous emparer du peu qui se trouve. Nous vendons les offices, nous vendons les cures, nous vendons les évêchés, nous vendons les patriarcats, nous vendons le cardinalat ; nous inventons chaque jour quelque denrée ecclésiastique à vendre. Qu'est-ce que nous ne vendons pas? Nous avons fait périr assez lestement le cardinal Petrucci, au temps de la guerre d'Urbin et pour la conspiration de Batista Vercelli, et, si les cardinaux Sauli et Riario ont échappé, vous savez ce que le salut leur coûte !

SADOLET.

Oui, à eux et à bien d'autres ; on a battu monnaie sur le dos du sacré Collège au moyen de cette lugubre équipée.

BIBBIENA.

Vous avez raison. Les trente-quatre promotions faites à la suite de cette affaire, sous prétexte de nous procurer des fidélités, vous en souvenez-vous? Le produit de cette opération financière a été de conséquence, mais la conscience publique n'avait encore jamais dû porter un si lourd fardeau. Si, maintenant, nous considérons notre façon d'agir à l'étranger, elle est absolument pareille. Nous regardons dans toutes les poches. Nous grappillons sur les annates, sur le Denier, sur les mutations, sur ces fameuses indulgences, l'embarras du moment, et, malgré tant de fatigues, de préoccupations,

tranchons le mot, de rapines, rien ne nous suffit, nous ne réussissons pas à combler le vide, et chaque jour qui passe nous pousse dans une plus lamentable misère. Force nous est de crier piteusement à l'aide ; notre indigence nous harcèle, nous écrase ; nous savons de moins en moins comment en sortir, et, soyez-en bien persuadé ! nous finirons par nous attirer une protestation violente de la chrétienté indignée ; on va nous ahurir d'un *tolle* universel ; les gouvernements, grands et petits, nous feront entendre cet arrêt suprême : C'est assez nous appauvrir, vous n'aurez plus rien !

SADOLET.

Mon cher ami, je m'y attends. On se demande déjà quel droit nous pouvons alléguer pour dévorer la substance universelle.

BIBBIENA.

Il y aurait quelques bonnes raisons à donner en notre faveur. L'Église représente l'intelligence ; les trésors que nous absorbons servent à la nourriture et à l'invigoration de la science, des arts et des autres bonnes disciplines.

SADOLET.

Ils servent aussi, convenez-en, à la glorification et à l'engraissement de la mollesse, du vice et de la perversité.

BIBBIENA.

Je l'admets ; mais il n'est pas d'étoffe sans un envers. Toute société cultivée est une société corrompue. Faut-il, pour cela, retourner à la barbarie? Celle-ci, peut-être, est insensible aux agaceries payées des belles courtisanes ; mais elle ouvre le ventre aux prisonniers de guerre, et barbouille de sang la figure hideuse de ses idoles... Pardonnez-moi si j'interromps ici notre entre-

tien. J'ai donné rendez-vous chez moi à notre cher Raphaël ; je veux le gronder sur un certain chapitre. Si vous n'avez pas d'occupation bien pressante, vous viendrez avec moi et joindrez votre morale à la mienne. Qu'en dites-vous?

SADOLET.

Volontiers, mon ami ; descendons.

Bibbiena et Sadolet sortent avec majesté de la salle et traversent les galeries et les appartements pontificaux; la foule des employés et soldats du Sacré Palais s'ouvre devant eux et les salue avec respect. Au bas de l'escalier, ils trouvent leurs propres officiers, secrétaires, caudataires, camériers, gentilshommes et serviteurs de tous grades. On fait avancer les mules caparaçonnées; on soutient sous les bras les deux dignitaires pour les mettre en selle. On s'achemine; on entre dans les rues de Rome. L'escorte ouvre passage au milieu de la multitude, qui s'écarte et se referme. De temps en temps, l'un ou l'autre des deux princes de l'Église lève le bras et donne la bénédiction aux moines, aux femmes, aux marchands, aux gens du peuple, agenouillés à leur aspect.

BIBBIENA.

Considérez ce bariolage de figures et de costumes!

SADOLET.

C'est un spectacle dont je ne me lasse jamais. Il me semble propre à exciter l'imagination la plus paresseuse. Nous voyons ici un échantillon de tous les peuples du globe.

BIBBIENA.

Comme ces Espagnols ont la mine arrogante! C'est, de nos jours, le peuple dominateur ; et depuis qu'ils ont découvert les Nouvelles-Indes, il n'est de bornes ni à leur orgueil, ni à leur rapacité. Le dernier d'entre eux se considère comme un petit roi.

SADOLET.

Et là, dans ce coin, ces trois Portugais ! A l'expression de leurs visages, on s'aperçoit que les conquérants de Goa et de Diu ne le cèdent pas en hauteur et en présomption à leurs voisins de la Guadiania. Mais regardez aussi ces Français, le nez au vent, traînant l'épée, raillant et charmés d'eux-mêmes !

BIBBIENA.

Et là, là ! ces braves Suisses, plus qu'à moitié ivres, qui se rudoient avec des Allemands !

SADOLET.

Je vous montrerai à mon tour ces deux Anglais, froids comme des statues ; il s'arrêtent à contempler avec mépris un groupe de Syriens et de Grecs. Heureusement, voilà le seigneur Pompeo Frangipani avec ses hommes d'armes ; il bouscule les insulaires et les jette de côté. C'est fort heureux. Ils n'auraient bougé de la journée... Savez-vous quelles réflexions me viennent à l'esprit?

BIBBIENA.

Il m'en vient des mondes ! Ma tête bout, quand, surtout, je contemple ces longues lignes de palais magnifiques, ces églises, ces tours à triple étage, ces glorieuses colonnes délivrées par l'effort des temps de leurs architraves détruites, et qui semblent proclamer encore les souvenirs de l'inimitable antiquité. Quel cadre pour un tableau aussi vivant !

SADOLET.

Je me demande combien d'années encore tous ces gens d'origine si disparate vont rester attachés à la grande métropole, qui ne semble leur rendre d'autre service que de leur prendre ce qu'ils gagnent.

BIBBIENA.

J'ai peur que les années ne soient désormais des mois.

SADOLET.

Mon Dieu ! vous êtes trop sombre. Est-il bien certain que ces peuples se rendent jamais compte de l'utile et du nuisible? Depuis longtemps, la sainte Église vit de leur substance ; et l'habitude est un joug bien étrange. Il suffit qu'une chose soit, pour que la plupart des esprits en concluent qu'elle doit être. D'ailleurs, en matière de religion, qu'est-ce que le vulgaire désire? La pureté, la vérité?... Il ne s'en doute pas. Ni ses sens, ni son cœur n'en éprouvent le moindre besoin. Il lui faut des mots conventionnels, et toujours à peu près le même bagage de superstitions plus ou moins sottes que nous avons conservées du paganisme et que le paganisme lui-même tenait de plus loin. C'est là, pour les masses, ce qui s'appelle religion, et elles en auront toujours soif. Le danger actuel existe dans quelques idées sans cesse renaissantes, luxe d'une minorité, et une minorité met bien du temps à battre en brèche la folie générale.

BIBBIENA.

Je vous en prie, accordez donc votre bénédiction à cette vieille femme à genoux qui vous présente ses deux enfants !

SADOLET.

Volontiers !... Elle a la figure la plus respectable du monde... Qu'on lui donne un ducat... Je continue. Les savants nous occasionnent un mal extrême avec leur engouement immodéré pour le passé.

BIBBIENA.

Vous avez raison ; cependant, il faut en convenir : le style des Pères est pitoyable, et, quant à celui des Décrétales, franchement, il me couvre de confusion.

SADOLET.

Je ne le nie pas ; mais nous en vivons, prenez-y garde. On nous gâte notre bien ; on le dénigre... Nous le dénigrons nous-mêmes, vous Bembo, moi... Eh quoi ! le Pape encore plus que nous tous. Il ne manque jamais une plaisanterie, bonne ou mauvaise, sur les moines. Tout ce qui a de l'esprit et du goût agit de même. Je ne prétends pas que nous ayons tort. Mais comment maintenir un établissement à la sainteté duquel nous déclarons du matin au soir que nous ne croyons pas du tout?

BIBBIENA.

Savez-vous un remède?

SADOLET.

Il y a des maladies qui viennent du tempérament. Le tempérament de l'Église est de vivre d'abus. Il faudrait tant de réformes ! et de si profondes ! Je me suppose réformateur et consentant à me faire tapissier comme saint Paul, pour souper d'un oignon cru dans une taverne sale !

BIBBIENA, souriant.

Vous me faites frisonner.

SADOLET.

Jugez ce que répondraient à la proposition d'en faire autant, Léon X et chacun de nos révérendissimes collègues ! Leur indignation serait partagée, d'ailleurs, par tous les archevêques, évêques, abbés, prieurs, moines

prébendés de la chrétienté, comme aussi par les princes qui me trouveraient suspect d'hypocrisie, de fanatisme, de démagogie, et n'auraient peut-être pas tort. Je ne suis pourtant pas éloigné d'admettre que de temps en temps une tentative d'ascétisme n'ait ses avantages. Il n'est pas mauvais qu'un maître fou quelconque, cherchant au fond de sa cellule des aventures spirituelles, se mette au pain et à l'eau et se flagelle à tour de bras. Outre que de pareilles frénésies plaisent au bas peuple en maintenant la tradition des anachorètes de la Thébaïde, successeurs des honnêtes Corybantes et de tous les Isiaques qui se sont plu à se fouetter eux-mêmes depuis que le monde est monde, cela sert plus tard de raison pour bâtir de belles églises en porphyre, en marbre, sous l'invocation du saint homme, et faire en son honneur d'admirables peintures, des statues de beauté merveilleuse, et, finalement, créer de riches bénéfices pour des ecclésiastiques qui n'ont rien de commun avec leur saint. Mais d'autres résultats? Je n'en peux pas apercevoir.

BIBBIENA.

Mon Dieu! que les hommes sont fous! Vivre et laisser vivre, est-il rien de meilleur et de plus aisé? Quand le monde est si beau! Quand les objets aimables abondent de toutes parts! Quand on peut faire de son temps, de son esprit, de son cœur de si doux et si faciles emplois!

SADOLET.

Et, à défaut du reste, la curiosité seule ne suffirait-elle pas à charmer l'existence? L'aspect des affaires est intéressant au delà de toute mesure! Par exemple, la sagesse des Vénitiens est d'un enseignement fort grave, l'inconsistance des Florentins pleine de surprises amusantes! Et voilà les Français qui prennent comme nous

l'amour des arts, et le nouveau César germanique, Charles-Quint, ce jeune homme dont on ne sait rien encore, comme il est curieux d'observer ses premiers pas!... Mais des cris?... Quel bruit!... Que faites-vous donc, Ambrosio? Pourquoi arrêtez-vous cet homme?

L'OFFICIER INTERPELLÉ.

Monseigneur révérendissime, c'est un voleur! Les sbires le poursuivent, et il cherche à s'échapper... Nous le tenons!

SADOLET.

Laissez-le aller, ce pauvre voleur!... Va, mon enfant, va, sauve-toi et tâche de te corriger... Je disais donc... Mais nous voici à votre porte, et, précisément, j'aperçois maître Raphaël. Arrêtons-nous.

RAPHAEL,

suivi de quelques élèves et de serviteurs, s'approche et salue les deux cardinaux.

Excellences révérendissimes, je baise vos pieds!

BIBBIENA.

Salut, je suis charmé de te voir.

SADOLET.

Salut, cher maître, donnez-moi la main.

Les cardinaux mettent pied à terre. Ils entrent dans le palais, échangent des compliments, Raphaël les suit, et, en causant tous trois, ils montent le large escalier. Leur suite s'arrête dans une vaste galerie; ils poussent plus loin et entrent dans une salle ornée de peintures et de dorures, avec d'immenses portières en étoffes du Levant.

BIBBIENA.

Mon ami, prenez place, je vous prie, dans ce fauteuil. Assieds-toi, Raphaël, mon enfant; mets-toi sur ce tabouret; tu viens ici pour être chapitré.

RAPHAEL, souriant.

Je m'en suis douté à la tournure de votre billet... Est-ce à cause de ma conversation d'hier avec deux de vos révérendissimes confrères?

BIBBIENA.

Qu'est-ce que tu leur as dit?

RAPHAEL.

Ils étaient devant mon tableau des Apôtres et prétendaient que saint Pierre et saint Paul étaient trop rouges. Je leur ai répondu qu'ils ne pouvaient être autrement, voyant l'Église gouvernée comme elle l'est. Je vous assure que ces deux seigneurs sont partis sans en demander davantage.

BIBBIENA, à Sadolet.

Vous entendez? C'est le commentaire à notre conversation. Maintenant, Raphaël, il s'agit d'autres affaires... de tes intérêts, mon enfant! Le cardinal Sadolet te veut du bien comme moi-même, et nous pouvons parler ouvertement devant lui.

RAPHAEL.

L'un et l'autre, vous me comblez de bontés. Je serais le dernier des ingrats si je le méconnaissais.

BIBBIENA.

Depuis la mort de ta fiancée, ma pauvre nièce, ma chère Marie, je ne sais qu'imaginer pour ton établissement. Dis-nous, toi-même, n'as-tu pas quelque dessein à cet égard? Il est temps d'y penser. Tu ne seras pas toujours jeune, et même tu atteins trente-sept ans tout à l'heure. De mon côté, je me fais vieux. Je voudrais voir ton avenir assuré et la vie se tracer devant toi, solide, sereine, calme et telle qu'il te la faut

pour produire librement les chefs-d'œuvre qu'on est en droit de te demander, car tu es sur cette terre une créature unique.

SADOLET.

Toi et Michel-Ange, on peut vous appeler comme Horace fait les Dioscures : *Lucida sidera.*

RAPHAEL.

J'ai pleuré la mort prématurée de ma fiancée, Marie de Bibbiena. Je l'ai pleurée, la pauvre fille, pour ses qualités à elle et, aussi, parce que vous appartenant de si près, elle me serait venue de vous comme épouse. Pourtant, je ne vous l'ai pas caché : je n'ai jamais songé avec confiance au mariage. Ce sont des biens qui ne m'attirent pas. J'aime ma liberté. J'aime devant mes yeux un lointain sans barrières ; j'aime la vie et, pour vous dévoiler le fond de mon cœur, j'aime, jusqu'à l'idolâtrie, le souvenir d'une autre que j'ai perdue et qui, seule au monde, m'aurait pu faire changer d'opinion.

BIBBIENA.

Ne parle pas de ta pauvre Béatrice... N'en parle pas... Ce souvenir t'afflige.

RAPHAEL.

S'il m'afflige, il m'ennoblit. Cette créature adorée m'a fait ce bien de me donner à connaître ce que l'affection la plus noble peut atteindre de désintéressement et de bonté ; du sein de la mort, elle m'envoie encore ce ressentiment d'une céleste mélancolie, source pure que je n'aurais jamais connue sans elle. Sa mémoire m'enveloppe d'un voile de crêpe dont les plis n'ont rien de lourd et que je ne voudrais pas rejeter. L'affection qui nous a unis brûle en moi comme

une lampe allumée aux flambeaux de l'immortalité. Pour vous plaire, j'avais consenti à une alliance à laquelle vous saviez bien que ma volonté ne me portait pas... Le ciel ne l'a pas permise... Ne parlons plus de rien de semblable.

BIBBIENA.

Alors tu prétends demeurer dans l'indépendance inconsistante de la jeunesse? Je respecte tes motifs, mais il n'en est pas moins vrai que tu consens à rester l'homme de l'imprévu, de l'aventure, et à ne jamais connaître cette maturité d'existence qui seule conduit à la considération civile dont le génie lui-même ne saurait se passer.

RAPHAEL.

Comme vous prenez les choses de haut, révérendissime seigneur! et je m'aperçois à la mine de Mgr Sadolet qu'il partage vos idées.

SADOLET.

Mon enfant, l'art est une grande création de Dieu et tout à fait égale, suivant moi, à la littérature, par la dignité et la puissance. Néanmoins, une existence assise et bien équilibrée apporte à celui qui la possède des consolations nécessaires dans les misères de la vie.

RAPHAEL.

Il me semble que le but peut être atteint sans qu'il soit nécessaire de prendre femme. Le désordre des mœurs et des habitudes m'est en horreur; c'est une cause de stérilité pour un artiste et le pire des esclavages. Mais les moyens d'y échapper ne me manquent pas plus que la volonté. Je suis assurément le plus riche des artistes, et, malgré le train un peu dispendieux que je mène et qui me paraît obligé pour la satis-

faction de mes goûts et la liberté de mon esprit, je ne laisse pas que de porter l'attention convenable à ce genre d'intérêt. En ce moment, dans la ville de Rome, je possède une propriété de deux mille ducats, ce qui me procure un revenu de cinquante écus d'or. La surintendance des travaux de Saint-Pierre m'a été conférée par le Pape depuis la mort du Bramante ; elle me vaut un traitement annuel de trois cents ducats, et je suis en voie d'obtenir avant peu d'autres avantages de même sorte. Sa Sainteté, en me commandant de peindre une nouvelle salle dans le Vatican, m'a alloué pour cet effet douze cents ducats. J'ai été nommé, ces jours derniers, inspecteur des monuments antiques, charge qui m'assure de larges bénéfices, et, de toutes parts, on me demande des tableaux pour lesquels j'obtiens le prix qui me plaît. Dans une telle situation, je m'entoure à mon gré de serviteurs fidèles et attentifs, je mène une existence sans pareille, et je n'ai nul besoin d'installer chez moi une femme et un ménage, source d'ennuis plus que d'agréments. Ceci dit, vous feriez bien de venir visiter avec moi mes travaux à Saint-Pierre, et ensuite nous irions prendre des sorbets à ma vigne.

SADOLET.

Il ne raisonne pas mal, qu'en dites-vous? En vérité, il est prêtre comme vous, bien que servant une divinité profane, et ce que j'apprécie le plus dans mes devoirs ecclésiastiques, c'est le bonheur du malheur du célibat.

BIBBIENA.

Soit ; je ne parlerai donc plus de tout ceci. Mais, Raphaël, je voudrais te voir soigner ta santé davantage. Tu travailles trop, tu t'amuses trop. On m'inquiète sur tes accès de fièvre ; j'en ai grand'peur ; tu te consumes plus vite qu'il ne faudrait.

RAPHAEL.

Jamais je ne me suis senti si fort ni si libre de mes membres. Je viens d'assister à des fouilles au Campo Vaccino. Je suis resté trois ou quatre heures dans les tranchées. Que j'ai été ravi de cette matinée ! Maintenant, allons à Saint-Pierre.

BIBBIENA.

Eh bien, allons ! Il y a au moins deux jours que je ne t'avais vu, mon enfant, et le temps me semblait long.

SADOLET.

Réparons-le ! Je vous lirai, ce soir, quand nous serons bien reposés, la délicieuse élégie adressée par notre ami Guidus Posthumus Sylvester au Pape. C'est une des plus saisissantes poésies latines dont j'aie jamais eu connaissance :

Heu ! Quam nostra levis, quam non diuturna voluntas
Quam juvat ingratum sæpè quod ante fuit !

et tout continue de ce ton. C'est admirable !

L'ATELIER DE MICHEL-ANGE

Réduit froid et obscur. La nuit est profonde. Une statue à peine dégrossie sur laquelle tombe la lumière d'une petite lampe de cuivre, que tient à la main Antonio Urbino, le serviteur de l'artiste. Ce dernier est occupé à terminer une sorte de casque en carton dont le cimier est ouvert et disposé de façon à servir de récipient.

MICHEL-ANGE.

Vois-tu, Urbino? Tu disais que je ne réussirais pas ! J'ai parfaitement réussi. Maintenant, donne-moi la lampe.

URBINO.

Elle ne tiendra pas là dedans! Elle va tomber et vous incendier les cheveux. Belle invention que vous avez eue!

MICHEL-ANGE.

Je te dis qu'elle tiendra! Pourquoi ne veux-tu pas qu'elle tienne?

URBINO.

Ce n'est pas moi qui ne veux pas qu'elle tienne, c'est elle qui ne tiendra pas.

MICHEL-ANGE.

Allons! obstiné! donne-moi ta lampe, enroule solidement ce fil de fer autour de la base... tourne encore une fois... Bon! Maintenant, j'introduis la machine là-dedans; j'attache le fil ici... Bon! vois-tu? ça tient.

URBINO.

En remuant de côte et d'autre, quand vous aurez cela sur la tête vous mettrez le feu au carton.

MICHEL-ANGE.

Pas du tout! L'ouverture est large, et la flamme a toute la place nécessaire pour vaciller de droite et de gauche. C'est superbe! Je travaillerai désormais la nuit et avec des effets de clarté sur le marbre qui me donneront les plus beaux résultats.

URBINO.

Vous feriez mieux de vous coucher. Vous avez toujours des idées comme personne n'en a.

MICHEL-ANGE.

C'est fort commode à porter. Je me sens la tête parfaitement à l'aise. Passe-moi le marteau et le ciseau plat... ici... sur la caisse de bois!

URBINO.

Je vous dis, moi, que vous feriez mieux d'aller vous coucher au lieu de travailler comme un pauvre mercenaire. Vous savez bien que Son Excellence madame la marquise n'est pas contente quand vous vous fatiguez trop.

MICHEL-ANGE.

Bon ! tu iras demain matin prendre de ses nouvelles, et tu lui diras que c'est ma femme qui ne veut pas que je me couche.

URBINO.

Votre femme? votre femme? qu'est-ce que c'est que ça?

MICHEL-ANGE.

Elle est là, à côté de moi, me regardant avec ses beaux grands yeux ; elle me pousse le bras et me dit : Michel-Ange, travaille, travaille pour ta gloire et pour la mienne, et elle me montre un bout de feuille verte qu'elle a dans la main et qui est du laurier.

URBINO.

Ce sont des manières de parler qui ne vous empêchent pas de vous fatiguer à en mourir.

MICHEL-ANGE.

De longtemps, je n'avais été aussi heureux ! Il fait nuit profonde, et à la lueur de cette petite lampe, j'aperçois des mondes d'idées... Quelle heure peut-il bien être?

URBINO.

J'imagine qu'il ne doit pas être loin de minuit. Vous feriez bien de vous coucher.

MICHEL-ANGE.

Il pleut à verse. On entend l'eau frapper les toits et tomber sur les dalles de la cour comme une large rivière. L'orage a été terrible. Des éclairs sillonnent la noirceur miroitante de la vitre. Mais, au fond de ces bruits sévères, quel calme ! Les grondements lointains de la tempête et ses mugissements majestueux, mais pas une voix humaine, pas une voix fausse, mensongère, criarde, prétentieuse ou sottement arrogante ne s'élève pour m'irriter ! On peut créer... on a l'esprit libre... on est heureux !... on est tout entier à ce qui vaut la peine de s'en laisser posséder, et le sein compact et serré du marbre s'entr'ouvre ; déjà commence à se dégager cette tête vivante... Blanche, blanche, elle palpite sous le ciseau qui délivre chacun de ses traits... Ils sortent de la matière... ils parlent... Urbino?

URBINO.

Maître !

MICHEL-ANGE.

Tu t'endors sur cet escabeau. C'est toi qui ferais bien d'aller chercher ton lit !

URBINO.

Je ne peux pas. Quand vous dormirez, je dormirai, mais pas avant.

MICHEL-ANGE.

Voilà une étrange obstination !

URBINO.

Il est vrai que je ne suis plus jeune, et les veilles me fatiguent, mais madame la marquise m'a dit : Quand ton maître ne se repose pas, ne te repose pas non plus, et nous verrons s'il veut abuser des forces de son vieux serviteur.

MICHEL-ANGE.

Accorde-moi encore quelques instants ; il y a là une chose à terminer.

URBINO.

Quelques instants, mais pas davantage. Madame la marquise désire expressément...

MICHEL-ANGE.

C'est bon, c'est bon !... Raconte-moi une histoire pour me tenir éveillé.

URBINO.

Je suis allé aujourd'hui chez votre notaire.

MICHEL-ANGE.

N'en parlons pas.

URBINO.

Il dit que les deux jeunes filles que vous avez dotées sont de bien respectables personnes.

MICHEL-ANGE.

J'en suis aise, Urbino. Je voudrais qu'elles fussent heureuses ; ce sont d'aimables enfants, bien que fort laides.

URBINO.

J'ai vu aussi votre neveu. Il est venu pendant que vous étiez sorti.

MICHEL-ANGE.

Très bien... Si, par hasard, il revenait, tu lui dirais de me laisser tranquille et d'aller à ses occupations.

URBINO.

Il pense, et il a raison, que son occupation la plus pressante est de vous remercier des trois mille écus que vous lui avez donnés, et vous n'êtes pas riche.

MICHEL-ANGE.

Il sait que je l'aime ; il n'a que faire de me remercier.

URBINO.

Maître, l'heure sonne... une heure après minuit...

MICHEL-ANGE.

J'ai fini... mais je meurs de faim. N'as-tu rien à manger ici? Regarde dans la huche.

URBINO.

Je vais voir... Ah ! votre maison n'est pas montée sur un grand pied. Sitôt que vous avez de l'argent, c'est pour le donner au premier venu.

MICHEL-ANGE.

L'homme n'a pas besoin de beaucoup pour son corps. Mais ses forces ne suffisent pas à élever son âme.

URBINO.

Voilà du pain... il est un peu dur... et un morceau de fromage, et même un fond de bouteille...

MICHEL-ANGE.

C'est excellent ! Apporte-moi tout cela.

Il ôte son casque de carton, met la lampe sur une planche et mange debout, regardant sa statue. On frappe violemment à la porte.

Qui peut venir à cette heure? Regarde par le guichet.

URBINO.

Qui frappe?

UNE VOIX.

C'est moi, Antonio Mini... Ouvrez, maître !... C'est moi, votre élève ! J'ai de grandes nouvelles à vous apprendre !

MICHEL-ANGE.

Mon élève, Antonio Mini! Ouvre! S'agit-il d'un malheur?

ANTONIO MINI, entrant.

Ah! maître, un grand malheur!

MICHEL-ANGE.

Qu'as-tu?... Tu es tout pâle!

ANTONIO MINI.

Raphaël se meurt! Il est sans doute mort à l'heure qu'il est.

MICHEL-ANGE.

Raphaël! Dieu du ciel!

ANTONIO MINI.

J'étais dans son atelier avec deux de ses élèves, Timoteo Viti et le Garofalo. Il pouvait être trois heures. Un serviteur est venu lui dire que le maître se trouvait mal. Il avait la fièvre depuis hier au soir.

MICHEL-ANGE.

Depuis hier? Cela ne m'étonne pas. C'est un homme de complexion délicate, moitié féminine, moitié enfantine. Il passe trop de temps au travail et beaucoup trop à ses plaisirs. Je l'ai rencontré, il y a quatre jours, faisant des fouilles dans le Campo Vaccino, et je me souviens même que je l'ai prévenu de se méfier des remuements de terre en pareille saison. Tu dis qu'il est plus malade?

ANTONIO MINI.

S'il n'est pas mort, il n'atteindra pas le point du jour. Il s'est fait porter dans son atelier. Je l'ai vu, oui, je l'ai vu, blanc comme un linceul, à demi

éteint, les yeux fixés sur son tableau de la Transfiguration... Auprès du lit, qu'on lui avait dressé à la hâte, se tenaient ses amis, les cardinaux Bibbiena, Sadolet et Bembo, et d'autres seigneurs que je ne connais pas... Au chevet était le Saint-Père. Léon X pleurait et s'essuyait les yeux.

MICHEL-ANGE.

Urbino, donne-moi mon bonnet, mon manteau. Il faut que j'y aille ! Raphaël... Raphaël... Mourir ! Ah ! mon Dieu ! est-ce possible !... Donne vite, partons !

URBINO.

Voici, voici, maître ! Laissez-moi le temps d'allumer une lanterne, je viens vous éclairer.

MICHEL-ANGE.

Tu dis qu'il n'y a plus de ressource? En es-tu sûr? Avait-on prévenu les médecins? Qu'ont-ils dit? qu'ont-ils fait? Partons !

ANTONIO MINI.

Des médecins, il n'en manquait pas ; il y avait celui du Saint-Père, maître Jacopo de Brescia ; puis maître Gaëtano Marini, et d'autres. Tous avaient l'air fort triste et secouaient la tête, faisant signe des yeux que leur science était à bout.

MICHEL-ANGE.

Allons ! Urbino, es-tu prêt?

URBINO.

Maître, me voici !

MICHEL-ANGE.

Marche devant, vite !

Ils sortent dans la rue, profondément obscure; la pluie a cependant cessé de tomber; une déchirure se fait dans les nuages rapidement roulés les uns sur les autres par le vent, et laisse apercevoir une partie du disque de la lune, dont la lumière blanche éclaire quelque peu le faîte des maisons et le chemin. On entend un grand bruit de pas.

Quel est ce tumulte?

URBINO.

Nous le saurons après avoir tourné l'angle de la ruelle!

ANTONIO MINI.

Avançons! Prenez garde à cette flaque d'eau, maître.

Il soutient Michel-Ange par le bras.

Passe rapidement et en désordre une troupe nombreuse d'officiers, de soldats, de serviteurs et de porte-flambeaux, dont les torches jettent une lumière rouge sur les maisons; au milieu de ce cortège, la litière pontificale avec les rideaux fermés.

MICHEL-ANGE, à un camérier.

Que signifie cela, monsieur?

LE CAMÉRIER.

C'est le Saint-Père qui rentre au Vatican.

MICHEL-ANGE.

Est-ce que Raphaël?...

UNE VOIX.

Raphaël est mort, et Michel-Ange reste seul en Italie!

Le cortège passe. Michel-Ange tombe assis sur un banc de pierre. Les nuages se sont écartés. La lune brille au milieu d'une atmosphère profonde.

Je reste, c'est vrai... Je reste seul. L'an dernier, c'était Léonard... Maintenant c'est lui, et tous ceux que tous les trois nous avons connus, que nous avons écoutés, ils sont partis depuis longtemps. C'est vrai, je reste seul. Il fut un temps où j'aurais aimé être ainsi le seul, l'unique, le plus grand, le confident exclusif des secrets du ciel créateur! Je me figurais que de ressembler au soleil, au milieu du monde, sans égal, sans rival, était la plus admirable part de bonheur qu'on pût envier... Comme s'il était quelque chose de pis que d'être seul sur la terre!... Pendant des années, je n'aimais pas Léonard... Je querellais Raphaël dans le fond de mon cœur... Je me répétais, pour m'en convaincre, que je ne les estimais pas... Oui, oui, il y a eu des jours où toi, Michel-Ange, tu n'as été qu'un pauvre misérable, à la vue courte et circonscrite, porté à blâmer et à méconnaître ce qui n'était pas semblable à toi, et je te le dis, parce que c'est vrai, ce qui valait tout autant que toi et peut-être mieux! J'ai maintenant ce que ma sottise désirait! Les astres se sont éteints dans le ciel, et me voilà seul... bien seul, et j'étouffe dans mon isolement!... Il y a pourtant encore le Titien; c'est un grand génie, c'est un grand esprit... Il y a André del Sarto... Il y a... Mais non, hélas! ce ne sont pas, si grands qu'ils soient, les pareils de Léonard et de celui qui se couche là-bas... Ah! celui-là!..'. la beauté, la finesse, la grâce, la gentillesse, et, dans ses propos comme dans ses regards, le miel divin!... tout ce que je n'ai pas, tout ce que je n'atteins pas... tout ce que je ne suis pas!... celui qu'on a tant aimé et qui l'a tant mérité!... Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! qu'est-ce que je sens donc? Qu'est-ce qui s'agite en moi et me tire les larmes de ces yeux qui ne voulaient jamais pleurer? A quoi vais-je songer? Oui, un fleuve douloureux se fait jour et roule au fond de mon

sein ; les larmes s'échappent de mes paupières, elles ruissellent sur mes joues, elles tombent sur celui que j'ai toujours grondé, évité, et qui était tellement meilleur et plus aimé du ciel que moi ! Elle me l'avait dit, elle... Vittoria... elle me l'a toujours dit, et je n'en voulais pas convenir... Mais, je le sais bien, au fond, je le sentais, et, maintenant que l'éclair de la mort vient de passer entre lui et moi, que je suis resté là, les pieds dans la boue du monde, tandis que sa noble et charmante figure m'apparaît au sein de Dieu, resplendissante des clartés célestes, je vois combien j'étais peu sincère et combien j'étais petit ! Non... non, Titien et les autres, pour admirables qu'ils soient, ne sont pas les égaux de ces grands hommes maintenant partis ! Autour d'eux, autour de moi qui restons, la lumière se ternit et recule, les ombres s'allongent... Oui, me voilà seul, et l'air glacial du tombeau qui vient de s'ouvrir me frappe à la figure. Que deviendront les arts? Et nous, qui avons tant espéré, tant voulu, tant imaginé, tant travaillé, en définitive, à quoi aurons-nous réussi, et que laisserons-nous à la postérité qui nous suit? Pas même le quart de ce qu'il aurait fallu faire !

Il se couvre la figure de ses mains.

URBINO.

Venez, maître, vous allez prendre froid.

ANTONIO MINI.

Donnez-moi le bras, et rentrons chez vous.

MICHEL-ANGE.

C'est juste. Il faut garder ses forces et travailler aussi longtemps que la chaîne de la vie vous garrotte.

Un gentilhomme français, un gentilhomme anglais, un franciscain flamand. Un cicerone.

LE CICERONE.

Je me suis dit tout de suite en vous apercevant de loin, excellentissimes seigneuries : Voilà des personnages de la plus haute importance auxquels ton devoir t'oblige d'aller faire la révérence au plus tôt et offrir tes services.

LE FRANÇAIS.

Moi, je suis de Champagne, et ma terre de Brandicourt est bien connue. Mon ami vient de Londres, et nous avons loué à frais communs les services de ce bon Père ; il nous suit, brosse nos habits et prend en note les observations que nous faisons dans notre voyage.

LE CICERONE.

Mon bonheur est au comble d'avoir fait une rencontre aussi flatteuse que celle de Vos Excellences illustrissimes. Je jouis dans cette ville d'une considération assez grande, et, mon Dieu ! je puis le dire, on l'accorde beaucoup moins à mon pauvre mérite qu'à la grandeur de ma naissance et au crédit dont mes parents jouissent auprès du Saint-Père. Vous me voyez heureux de mettre à vos pieds tout ce que je suis ; je vous ferai contempler Rome dans ses détails les plus précieux, et vous en expliquerai de point en point les agréments.

L'ANGLAIS.

Ce sera fort agréable ; mais, peut-être, nous demanderez-vous très cher?

LE CICERONE.

Magnifiques seigneurs, vous me donnerez ce qui vous conviendra. En tout cas, soyez-en convaincus, je me

tiendrai pour comblé par vos bontés. Je n'aspire qu'à l'honneur de vous rendre service.

L'ANGLAIS.

C'est que je veux tout connaître !

LE CICERONE.

Rien n'est plus facile.

LE FRANÇAIS.

Vous comprenez : mon ami et moi ne sommes pas venus en Italie à d'autre fin que de dire ensuite, dans les belles réunions : Moi, j'ai vu ceci et cela ! Il serait donc très mortifiant d'apprendre trop tard qu'il y aurait telle chose que nous n'eussions pas vue.

LE CICERONE.

N'ayez aucune crainte. Nous commencerons à l'instant même, s'il vous plaît. Prenons cette rue. Je vous ferai admirer en passant le Campo Vaccino ; c'était la place où les anciens Romains tenaient leurs assemblées.

L'ANGLAIS.

Je veux le voir tout de suite !

LE CICERONE.

Vous allez le voir à l'instant ! Là fut assassiné ce fameux Pompée...

LE FRANÇAIS.

Père Jean, écrivez ceci dans vos tablettes.

Le Père Jean écrit.

LE CICERONE.

Ensuite, nous irons visiter le Vatican, où un de mes cousins, fort avant dans la confiance du Saint-Père, nous promènera pour une bagatelle.

LE FRANÇAIS.

Je veux voir les tableaux de ce peintre mort l'autre jour, et auquel on a fait un si bel enterrement. Comment s'appelait-il?

LE CICERONE.

C'est maître Raphaël que vous voulez dire.

LE FRANÇAIS.

C'était, dit-on, un homme tout à fait, tout à fait... adroit. Je me suis laissé dire que le Roi lui-même l'avait fait travailler.

L'ANGLAIS.

Ah! oui, c'était un homme que j'aurais bien aimé voir. Mais, enfin, puisqu'il est mort... Quand nous aurons visité le Vatican, allons dîner dans l'hôtellerie où l'on mange le mieux.

LE CICERONE.

Illustrissimes seigneurs, mon intention n'est pas autre, et je vous ferai servir une chère qui vous étonnera.

L'ANGLAIS.

Père Jean, vous prendrez la note des plats et la manière de les préparer.

LE FRANÇAIS.

Est-ce que vous ne nous procurerez pas aussi la connaissance de quelques aimables dames?

LE CICERONE.

Je le médite! J'en connais deux, en ce moment, auxquelles je prétends vous amener dès ce soir, et vous en serez charmés. Nous souperons chez elles;

nous aurons un concert d'instruments, et vous me remercierez toute votre vie de l'entretien auquel vous serez admis ; car je ne vous cache pas que ce sont des personnes admirables et alliées à tout ce que Rome a de plus éminent. Comme elles aiment fort les seigneurs étrangers, je me donne le plaisir de leur en amener quelquefois.

L'ANGLAIS.

Père Jean, vous coucherez le nom de ces dames par écrit afin que nous puissions nous en faire honneur quand nous serons de retour chez nous.

LE CICERONE.

Mettons-nous en route, s'il vous plaît, car j'aperçois là, à droite et à gauche, deux cavaliers en disposition de venir se proposer à vous pour guides, et je ne voudrais pas vous laisser tomber dans de si mauvaises mains.

LE FRANÇAIS.

Peste ! le joli palais ! De qui est-il?

LE CICERONE.

Il est de l'Ammirato.

LE FRANÇAIS, au moine.

Écrivez, Père Jean, que nous avons vu un palais d'Amurat... C'est le grand sultan turc?

LE CICERONE.

Précisément, magnifique seigneur !

Ils passent.

FERRARE

Le cabinet de Mme Lucrèce, dans le palais ducal. — Mme Lucrèce est assise près d'une fenêtre ouverte qui donne sur une cour intérieure. Elle est vêtue d'une robe simple de tabis noir, et ses manches et son collet sont en mousseline très peu brodée. Ses cheveux noirs arrangés avec soin sous sa coiffe de velours laissent apercevoir quelques filets gris et blancs. Le caractère de sa physionomie est grave et reposé. Mme Lucrèce lit avec attention un petit volume relié en maroquin fauve et sur le dos duquel est tracé le titre *De Imitatione Christi*. — Après quelques instants, elle pose le livre ouvert sur le bord de la fenêtre, marche vers une grande table, s'assied en attirant à elle une feuille de papier, et, trempant sa plume dans l'encre, écrit la lettre suivante:

A Son Excellence Révérendissime, Monseigneur le cardinal Bembo, à Rome.

En me servant ici de la langue latine, seigneur très respecté et bien cher, soyez sûr que je ne cède pas à un vain désir de faire parade, à vos yeux, de mes humbles connaissances. Encore bien moins devez-vous penser que j'oserais lutter d'éloquence avec le génie supérieur qui a fait revivre parmi nous le beau style et l'honnête langage de celui qui écrivit jadis sur la Vieillesse et sur le Devoir. Autrefois, je fus peut-être esclave de si frivoles pensées; aujourd'hui, j'emploie le latin par cette double raison que c'est une langue grave et convenable à nos âges, ensuite parce qu'elle vous est chère et que je veux toujours apparaître devant votre esprit d'une façon propre à me faire bien accueillir.

Si je n'ai pas répondu immédiatement à votre lettre

des ides de septembre dernier, c'est que j'ai eu des soucis dont je ne voulais pas assombrir votre fidèle attachement. Mgr le duc a été souffrant, et de manière à me causer des inquiétudes vives. Il n'est plus jeune, et l'accumulation des fatigues guerrières et des soucis du gouvernement se fait cruellement sentir dans tous ses membres. J'ai passé de tristes jours auprès de sa couche de douleurs ; maintenant il est mieux, et je reviens à vous consolée quelque peu, raffermie dans mon courage, mais non pas guérie sans doute. La vie s'est trop prolongée pour moi. Trop de regrets, trop de chagrins de bien des choses passées s'appesantissent sur mon cœur. L'amour des lettres, si puissant autrefois pour amuser mes loisirs, a perdu de son prestige ; la Religion seule me soutient ; elle a bien des menaces à côté de ses promesses.

Ce ne sont pas là des impressions que l'on aime à faire partager à un ami aussi cher que Votre Excellence Révérendissime. Vous avez vos peines, vous avez vos inquiétudes ; je voudrais les consoler. Le moyen en serait-il bien bon que de vous fatiguer de mes ennuis? Je ne le crois pas, et pour cette cause je vous écris peu ; mais de même que je suis bien assurée de vivre constamment dans votre mémoire, vous devez penser aussi que votre souvenir erre sans cesse dans les détours de mon cœur. Pensez-y donc, et pensez-y surtout à ces moments où vous pourrez m'associer au service de Dieu. Dieu seul me soutient, j'espère en Dieu seul, je ne veux plus que Dieu seul, je suis étonnée d'avoir jamais porté mes regards ailleurs. Je tremble devant ses jugements dont je n'ai, sans doute, que trop mérité la rigueur. Mais vous m'avez appris à espérer aussi dans sa miséricorde, et il me semble par instant que mes fautes, en me rendant plus soumise à l'effet de sa bonté, me servent du moins à redoubler la ferveur de mon amour pour lui.

Adieu, mon ami. Ne manquez pas de remercier Sa Sainteté des paroles affectueuses dont il lui a plu récemment d'honorer sa servante, et, encore une fois, priez pour celle qui en a tant besoin.

Donné à Ferrare, le 2 des calendes de janvier.

Lucretia Borgia, Duchess. Ferrar.

BRUGES

Une salle lambrissée en chêne sculpté. Sur les frises, les armoiries des provinces belgiques peintes et dorées; au-dessus de la grande cheminée, le blason de l'Empire; contre la muraille, en face de la fenêtre à verres de couleur, un grand tableau de l'École allemande représentant le Jugement dernier. Il fait nuit. Sur une table, une lampe allumée, des dépêches ouvertes. — Charles-Quint, dans un fauteuil devant la table, occupé à écrire.

UN PAGE, entrant.

Le révérendissime cardinal d'Utrecht se rend aux ordres de Votre Majesté Impériale.

CHARLES-QUINT.

Qu'il entre!

ADRIEN.

César m'a fait demander?

CHARLES-QUINT.

J'apprends la nouvelle de la mort subite de Léon X. Je veux en conférer avec toi.

ADRIEN.

Léon X est mort? C'était inattendu. Il n'avait que quarante-six ans. Vous donne-t-on les détails?

CHARLES-QUINT.

Mes ambassadeurs m'écrivent que le Pape a été suffoqué par la joie d'apprendre la prise de Milan et

la mise en fuite des Français par ses troupes. Mais voici un rapport secret du maître du Sacré Palais, Paris de Grassis, qui me donne des motifs de croire au poison.

ADRIEN.

On aurait assassiné le Pape, et pourquoi?

CHARLES-QUINT.

N'avait-il pas fait mettre à mort Petrucci et dépouillé bien des gens? Quoi qu'il en soit, Léon X est mort. Assieds-toi.

Adrien s'assied près de la table.

Que penses-tu de cet événement?

ADRIEN.

La chrétienté demeure dans un triste état. Les Français sont battus ; mais ils reviendront à la charge.

CHARLES-QUINT.

Tu as raison. François Ier ne vivra pas en paix. C'est une nature brouillonne ; il a beaucoup de défauts et des qualités à craindre. Il voulait la couronne impériale. Je l'ai prise. Il veut la Bourgogne, il veut la Flandre ; tout ce qu'il veut, il faudrait qu'il me l'arrachât, et, avec l'aide de Dieu, je ne le permettrai pas.

ADRIEN.

Ce sont des considérations graves ; mais je vous confesse, Sire, qu'en ce moment et en contemplant, dans ma pensée, la chaire de Saint-Pierre vide comme la voilà, je m'attriste pour des causes plus graves encore. Jamais la religion ne fut dans un aussi grand péril. Depuis des années, elle chemine vers les catastrophes ; elle est arrivée au bord.

CHARLES-QUINT.

Elle est arrivée au bord, et le précipice n'a pas de fond. Tu dis vrai en assurant que ce péril est plus intense et plus redoutable que les autres, car tout au monde, tout dans l'univers, tient à ce pouvoir, la Religion, chargé de maîtriser le ciel et la terre ; et si ce pouvoir périclite, tout doit s'écrouler sans merci. Je ne le laisserai pas s'écrouler.

ADRIEN.

Vous avez déjà accompli de grandes choses dans le maniement des questions religieuses de l'Allemagne.

CHARLES-QUINT.

Les dangers sont immenses de ce côté, et si je n'avais relevé brusquement le char qu'entraînaient des chevaux fougueux, le mal serait déjà sans remède. Je ne veux pas tolérer l'hérésie ! Je ne pactiserai jamais avec les pires des rebelles, et je ne laisserai pas respirer davantage, dans un repos qui me nuirait, les fauteurs de ces scandaleux, vénéneux, impardonnables désordres ! Quoi ! la foi du Christ est menacée, et qui la défend? C'est moi, c'est César ! Quant au Vicaire des apôtres, il trouve (je me trompe... heureusement ! il trouvait, veux-je dire) que Luther écrit bien ; il s'amusait de ses lettres, il ne parlait, à l'égard de ce boute-feu, que de douceur et de patience ! Je suis là !... Sans moi, l'Enfer triomphait !

ADRIEN.

Dieu vous a suscité comme un Gédéon.

CHARLES-QUINT.

Il est étrange que ni le Pape ni François Ier n'aient compris où ces nouveautés nous mènent. Il n'est pourtant que de voir l'empressement des petits princes à

les adopter et des particuliers à s'en infatuer. Ces doctrines damnables respirent le poison de l'indépendance et de l'anarchie. Elles donneraient raison aux Électeurs contre moi, aux vassaux contre leurs suzerains, à la canaille grouillante contre les bourgeois des villes. Le Pape s'imaginait qu'en laissant à chacun le droit de déraisonner à sa guise, il n'en résultait pas plus de mal que de permettre aux vilains de se griser le dimanche soir. Mais il arrive un moment où l'ivrogne est assez malade pour tomber dans la frénésie, et, je le vois clairement, il est temps d'étrangler la licence... Le monde se remplit des pamphlets insolents d'un Ulrich de Hutten, sans compter les autres. Es-tu de mon avis?

ADRIEN.

N'en doutez pas. Deux vices se tiennent par une main, fomentant de l'autre le désordre, ennemi mortel de la Religion, et, par suite, du monde : c'est la perversité ecclésiastique et la tolérance impie, sœur des mauvaises mœurs.

CHARLES-QUINT.

Tu admets donc mon opinion que le Pape futur aurait à rompre avec les habitudes mondaines des règnes précédents?

ADRIEN.

S'il hésite, nous sommes perdus ! Il faut qu'il soit un Pape, et non un prince ; un théologien, et non un lettré ; un ascète, et non un voluptueux ; qu'il vive de pain moisi et d'herbages grossiers, et non de mets sophistiqués servis dans des plats d'or ; je ne lui veux que des écuelles de bois ! Il faut qu'il brise, de son bâton de mendiant, les idoles des anciens païens, dont les Sacrés Palais sont remplis, au scandale horrible des consciences, et que,

loin d'écouter avec délices les phrases redondantes des Bembo et des Vida, il envoie ce monde aux prisons du Saint-Office et leur y fasse goûter la plus amère pénitence ! Oui, César ! la pénitence, la pénitence, voilà seulement ce qui peut sauver le monde ! Je dis le sauver dans cette vie mortelle des convulsions terribles excitées par la licence, et dans la vie immortelle, le sauver des flammes vengeresses dont nous méritons de plus en plus les châtiments !

CHARLES-QUINT.

Un Pape austère et saint, un Empereur résolu à partager ses travaux et à ne jamais faiblir dans la défense et la glorification de la Foi, penses-tu que ces deux puissances, bien unies l'une à l'autre, pourraient réussir à sauver le monde?

ADRIEN.

Il existe ici-bas une somme de domination ; elle n'est jamais ni plus grande ni plus petite, mais les différentes époques, les différentes combinaisons d'État la distribuent de bien des manières. Ce que veulent, en ce moment, les Luther et leurs fauteurs, ce que tolèrent les prêtres affolés de la cour pontificale, c'est la subdivision à l'extrême de cette précieuse force ; elle va se perdant aux mains des indignes. Mais si le Pape et César étaient d'accord pour resserrer en eux l'autorité souveraine tout entière et ne l'employer qu'au triomphe de la croix... quel spectacle ! quel bonheur universel !

CHARLES-QUINT.

Je suis César, et tu es le Pape !

ADRIEN.

Je ne crains pas de le dire : ce serait un grand malheur pour moi dont les dernières années ont besoin

de repos. Mais ce serait un bonheur pour les âmes, car je ne ménagerais rien dans les affaires du salut.

CHARLES-QUINT.

Tu ne m'as pas compris. Lis ces dépêches ! Le conclave s'est réuni immédiatement après la mort de Léon X. J'ai présenté la vérité aux yeux des cardinaux. Ils l'ont vue. Ils t'ont nommé. Le Saint-Esprit est descendu sur toi. Tu es le Pape, te dis-je, comme je suis l'Empereur.

ADRIEN.

Il joint les mains et les tient pressées contre sa poitrine. Ses yeux sont fermés, et ses lèvres murmurent une prière à voix basse. Un moment de silence.

Je me suis recueilli. Quelle circonstance pouvait l'exiger davantage d'une créature débile? La main de Dieu est sur moi ; qu'il soit fait suivant la volonté sainte. Je ne sais, mon fils, si, dans ce qui m'arrive, votre sagesse mondaine n'aura pas agi contre la liberté de l'élection. Il n'est plus temps de le scruter. Je n'ai pas voulu, je n'ai pas souhaité la tiare. Avec vous ou malgré vous, Dieu fait bien ce qu'il fait. Je suis un pauvre homme, sans naissance, perdu jusqu'à ce jour dans les brouillards des villes du Nord ; je n'ai jamais vu l'Italie, et j'entrerai dans le Vatican, pareil à un vagabond déguenillé dont la présence est jugée insultante pour la splendeur du palais des Rois. En effet, j'insulterai cette splendeur ! Je la frapperai avec sévérité ! Et s'il plaît au maître qui m'appelle, je mettrai à sa place l'humilité et la frugalité chrétiennes dont nous avons un si grand besoin !

CHARLES-QUINT.

Comptez sur moi, Très Saint-Père, comme sur un fils obéissant. A nous deux, nous pouvons tout pour le

bien ; aussi nous faudra-t-il tout accomplir pour lui ! Les armées, les trésors, l'intelligence, la pensée de César travailleront pour vous... Mais je dois vous le déclarer aussi, car, en ce moment, la main dans la main, nous n'avons rien à nous cacher : ne faiblissez pas, ne reculez pas, ne tombez pas !... Car, moi, j'irai toujours en avant, et si l'Église fléchit ou hésite je la traînerai malgré elle !

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

MICHEL-ANGE

DEVANT ROME

1527

Le camp des troupes impériales. — Trois heures de la nuit. De longues lignes de feux indiquent l'étendue de bivacs; les grand'gardes sont sur pied; les compagnies, les bataillons sont étendus sur la terre; les hommes dorment. Le silence est interrompu par instants; une mousquetade éclate ou des cris se font entendre. Une seule tente est dressée, celle du général, le connétable de Bourbon. Table de bois grossier portant une chandelle de suif. Le connétable debout, complètement armé, sauf le casque; il se promène en proie à une extrême agitation. Don Fernand d'Avalos, marquis de Pescaire, général espagnol.

LE CONNÉTABLE.

Que suis-je, après tout?... Que suis-je pour un si grand forfait, une monstruosité telle que les siècles futurs ne pourront ni la comprendre, ni moins encore la pardonner! Prendre Rome d'assaut! prendre Rome, la

déshonorer, la piller, la violer! Rome!... Les plus brutaux des barbares l'ont osé! A eux seuls, le ciel réserva cette horreur; moi, il me faut la renouveler? Oui, que suis-je pour accoupler mon nom à pareille infamie? Je suis le rejeton de la souche la plus illustre qui fut jamais! le descendant des rois, des saints, des conquérants, des victorieux, et je sortirai de cette action dégouttant de sang et de honte?... Mais non, je ne suis nullement ce que je vous raconte, marquis!... Ne croyez pas un mot de pareille rêverie... Moi? Je ne suis pas du tout le connétable de Bourbon; je suis un homme de rien, insulté de toutes manières par Madame de Savoie, par M. de Bonnivet, par les favoris, par le plus mince courtisan, par les entremetteurs, les coquines, les pieds plats, honorés des confidences du Roi! On m'a trahi, trompé, bafoué, dépouillé, chassé; j'ai voulu m'en ressentir, et, la rage dans le sein, la rougeur au front, l'honneur devant moi, je me suis réveillé un matin, au service de l'Empereur. En ce moment, sous le sobriquet de chef, de général, je suis devenu moins que le valet d'une politique basse, tortueuse, féroce, indigne, vous dis-je!... Je suis tombé à ce point d'être le jouet d'une soldatesque mourant de faim, qui me pousse devant elle, pour la mener où on veut qu'elle aille, m'imposant la responsabilité de ses déportements, et, derrière cette tourbe, César me crie: Marchez!... Mais marchez donc!

LE MARQUIS.

C'est vrai, monseigneur. Un homme aussi malheureux que vous, je ne l'ai jamais connu.

LE CONNÉTABLE.

Que pouvais-je? Qu'essayer pour sortir de l'étau où, depuis des années, je me sens pris? Le plus commode eût été de me laisser glisser dans les bras de Madame de

Savoie et de vivre de ses bonnes grâces. On m'eût comblé de faveurs ; on eût daigné... daigné !... me payer de mes peines en m'accordant pour un si vil métier le patrimoine de mon sang ! Le roi François aurait pardonné mes mérites en considération de ma bassesse... J'aurais, avec ses familiers, trempé dans les dilapidations, et l'on m'eût félicité !... L'Honneur n'a pas voulu... Concevez-vous, marquis, quelle méchante bête est cet Honneur? contrariante, désordonnée, séditieuse, haineuse à tout homme d'humeur paisible? J'aurais consenti à me retirer, à me mettre à l'écart, à vivre dans mes terres, à faire le hobereau, à éteindre, étouffer ce que je sentais en moi d'activité et de désir du bien... Enfin, je me résignais à ne compter dans la généalogie de ma famille que pour un de ces bons seigneurs fainéants, louables uniquement pour n'avoir pas laissé finir l'espèce. Non ! je faisais tache ! Fuir la cour? Ne pas saluer, ne pas encenser, ne pas dire *Amen* à la sainte messe perpétuelle chantée en vénération de la très sacro-sainte royauté !... J'avais l'air d'un mécontent ! Pouvait-on me souffrir dans mon repos? J'étais harcelé, menacé, traqué ; je m'enfuis, et, suivant la jurisprudence actuelle, tout de suite je devins un monstre, et ce pauvre honnête homme que nous avons vu mourir sous nos yeux, marquis, ce M. de Bayart, assez fortuné pour avoir reçu du ciel le bonheur insigne d'une existence toute simple et unie, m'a maudit en expirant. Par mon âme ! il me prend des tentations de maudire à mon tour et le ciel, et les anges, et Dieu, qui m'ont entraîné là où, de mon plein gré, la tentation d'aller ne me fût jamais venue !

LE MARQUIS.

Ce sont de rudes épreuves que les vôtres, monseigneur. Pourtant, qui saurait prédire la fin? Il se peut que justice vous soit rendue.

LE CONNÉTABLE.

Je vous dis, moi, pour l'avoir éprouvé depuis de très longues années, qu'il n'y a pas de justice! C'est un mot creux, une odieuse tromperie! Il n'y a que des nécessités sanguinaires dont nous ne concevons pas la raison ; la source en restera éternellement cachée. Ce que je vois, c'est que le bien et le mal changent désormais de noms, d'habits et de rôles. De nos jours, il n'y a plus de princes, il n'y a plus de gentilshommes, pour tout dire, il n'y a plus d'hommes, car les qualités de gentilshommes et de prince ne servaient, autrefois, qu'à désigner des hommes plus hommes que les autres. Il y a des maîtres, il y a des laquais, il y a des chiens qu'on fouette, et quand les laquais ne sont pas bien, bien rampants devant les maîtres, on les fouette comme des chiens! Voilà ce qu'il y a et ce qu'il y aura dorénavant dans l'univers! Le roi Louis XI en a inventé la méthode ; elle ira se perfectionnant.

LE MARQUIS.

Le pape Clément s'est-il soumis à la volonté de l'Empereur? Ne voit-il pas son péril? Rien ne peut le sauver, hormis l'obéissance la plus complète!

LE CONNÉTABLE.

Le Pape ne donne pas signe de vie depuis hier. Il doit être tellement frappé de terreur qu'il ne sait plus ni se conseiller, ni agir, ou bien il recourt à la triste malice de ces insectes qui, menacés, se mettent en boule, retirent leurs pattes sous leurs corps et leur tête dans leur cou et se laissent tomber sans mouvement, s'en remettant du reste à la fortune.

LE MARQUIS.

La fortune lui donnera, sans pitié, le coup de grâce ; elle s'appelle Charles-Quint, et ne pardonne pas.

LE CONNÉTABLE.

Elle ne pardonne pas, c'est vrai. Elle frappera ; mais son couteau, c'est moi ; et César ne manquera pas de dire qu'il n'avait jamais eu l'intention de produire tant de mal. Le couteau sera rejeté avec un mépris bien joué. On me désavouera. J'en suis si convaincu que je voulais déposer le commandement. On l'a prévu, et vous savez si je suis libre.

LE MARQUIS.

Sauf nos régiments espagnols, bien peu nombreux, il est certain que vos bandes allemandes ou italiennes se composent des plus déterminés scélérats qui furent jamais.

LE CONNÉTABLE.

Vous venez d'arriver au camp, et vous les jugez sur la première vue. Je ne savais pas moi-même, avant l'expérience, ce que l'Empereur me mettrait dans la main. C'est un fer rouge. Les aventuriers luthériens, dont on a réussi à purger l'Allemagne, voilà le fond de mes troupes. On prétend qu'autrefois le pape Alexandre et Jules II ont enrôlé des Turcs ; ce devaient être des agneaux en comparaison de mes hérétiques ; pour eux, insulter ou tuer un prêtre, c'est œuvre pie. Je me promène sur la face de cette malheureuse Italie en répondant des faits et gestes de ces misérables.

LE MARQUIS.

César a reçu du ciel un esprit profond ; Dieu sait qui pourrait porter le regard jusque dans les dessous ténébreux des raisons qui le font agir.

LE CONNÉTABLE.

Je ne le saurais en ce qui ne me concerne pas. Mais, dans ma propre cause, j'y vois clair. Rien n'aiguise

les sens de l'intelligence comme l'habitude de l'oppression et du malheur. Je sens, je devine, j'apprécie ce qui se fait contre moi ; j'en démêle les motifs. César me traite comme on mésuse du cheval qui ne vous appartient pas. Ses généraux espagnols, allemands, flamands, il ne veut pas leur imposer des charges accablantes qui brisent les reins et souillent les flancs du serviteur ; mais il en met une de ce genre sur mon dos, à moi que ma mauvaise étoile lui a livré, et dont la vie et l'honneur lui sont de toute indifférence. Il lui faut une énormité ! Sans me rien confier, il me jette à la tête de son armée, et c'est seulement quand j'ai pris langue, quand j'ai regardé autour de moi, quand j'ai considéré mes lieutenants et mes soldats, c'est seulement alors que je reconnais dans les uns des espions, dans les autres l'écume du genre humain. Oui, marquis, je suis, par la grâce de César, un capitaine de bandits. C'est là le sort et la profession du connétable ; trouvez-vous que la malédiction du seigneur de Bayart ait assez porté son fruit?

LE MARQUIS.

Chacune de vos paroles me serre le cœur. Je reconnais la vérité de ce que vous dites. César, sous la fausse apparence d'une générosité que son rang lui commande, n'a voulu, en votre personne, que le mal de la maison de France ; il abaisse, il humilie tant qu'il peut le rang de son rival. Oui, monseigneur, vous avez grandement à vous plaindre du ciel. Le sort n'avait pas droit de vous traiter ainsi. Vous avez fait, en quittant votre terre maternelle et votre naturel seigneur, la chose même que j'eusse faite étant en votre place. Je sais que cette maxime tend, de nos jours, à s'implanter, que l'homme doit tout subir : l'injustice, la cruauté, l'insulte ; tout accepter en baissant la tête quand ces indignités sont infligées par

des gens en pouvoir de remuer les fils de la creuse et ridicule marionnette que l'on appelle la Patrie. C'est une idole de bois. Elle agite les bras, les jambes, ouvre, ferme la bouche, roule de gros yeux. Les premiers charlatans venus la mettent en branle. Ils parlent pour elle ; car, d'elle-même, elle n'existe pas. On a pourtant inventé, au profit de ces drôles-là et au nom de cette machine factice, je ne sais combien de belles sentences ; mais ce sont des préceptes d'esclaves, d'ilotes, de misérables qui ont perdu les deux tiers de leur virilité. Un homme a droit de recevoir autant qu'il donne ; si la patrie et le souverain prétendent au respect, qu'ils respectent eux-mêmes ; sans quoi on ne leur doit plus rien. Votre souverain, votre patrie vous ont frappé au visage, et vous, vous leur avez rendu le coup ; vous avez bien agi et ne méritiez en rien le châtiment odieux de tomber sous la volonté de César et d'être emporté par ce torrent contre les murs de Rome que vous allez faire écrouler à votre réel malheur.

LE CONNÉTABLE.

Il est temps, pour vous, de partir, marquis. L'Empereur vous traite avec les égards qu'il ne croit pas me devoir. Vos ordres sont exprès ; vous devez quitter l'armée avec vos compagnies et marcher sur Naples cette nuit même.

LE MARQUIS.

Mon cœur saigne. Je voudrais rester auprès de vous et appuyer vos efforts pour empêcher un peu de mal.

LE CONNÉTABLE.

Vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas. L'Empereur est pour vous un maître magnanime. Obéissez-lui. Adieu !

LE MARQUIS.

Nous nous reverrons.

LE CONNÉTABLE.

Je ne sais... je ne le souhaite pas. Adieu ! Quand vous serez auprès de la noble marquise, assurez-la des respects de son serviteur.

LE MARQUIS.

Madame Vittoria connaît bien la grandeur de votre âme, et j'ai vu souvent les larmes monter à ses yeux et les inonder au récit de vos peines.

LE CONNÉTABLE.

Adieu ! Jusqu'à la fin de ma vie, je me souviendrai de toi, noble Fernand d'Avalos. Je me rappellerai ton amitié pour l'homme déshérité... ton courage sans pareil dans les combats, la noblesse de ton âme plus grande encore que celle de ton rang... Je me souviendrai de toi, Fernand !... Embrasse-moi... Adieu !

LE MARQUIS.

Adieu, monseigneur, et puisse le ciel se fatiguer de vous accabler d'ennuis que vous ne méritez pas !

LE CONNÉTABLE.

Peu importe !... Adieu... Pars... Les premières blancheurs de l'aube ne doivent pas t'apercevoir ici. D'ailleurs, j'entends mes geôliers, mes maîtres, mes officiers... Ils viennent m'imposer leur volonté, sous prétexte d'exécuter la mienne. Je ne veux pas que la plus pure loyauté et la plus ignoble bassesse se rencontrent... Pars !

Ils se serrent la main; le marquis sort.

Entre le capitaine Georges de Frundsberg, commandant les lansquenets luthériens; partisan zélé du Réformateur, vrai soldat,

grand pillard; il porte une longue barbe blanche qui pend sur sa cuirasse; le capitaine Alessandro Vitelli et Pierre-Maria de' Rossi, commandant les chevau-légers italiens; don Antonio de Leyva, commandant les tercios; Alarcon et Lannoy, généraux espagnols.

FRUNDSBERG.

Monseigneur, nous sommes à votre commandement. S'il vous plaît, nous allons tenir conseil et convenir des dernières mesures, afin qu'immédiatement, au point du jour, sans plus, l'assaut se donne.

LE CONNÉTABLE.

Prenez ces escabeaux, messieurs, et asseyez-vous. J'ai à vous soumettre une idée.

DON ANTONIO DE LEYVA.

Nous écoutons.

LE CONNÉTABLE.

Si vous tous, capitaines, ou le plus grand nombre d'entre vous, acceptez mon avis, nous enverrons encore, présentement, un parlementaire au Pape.

FRUNDSBERG.

Pour quoi faire? Nous irons tous en parlementaires, et quand nous serons en présence de Clément VII, et Clément VII en présence de nous, on s'entendra plus vite.

LE CONNÉTABLE.

Je ne crois pas qu'il soit dans les intentions de l'Empereur de tant précipiter les choses et de les porter à l'extrême.

LANNOY.

Certainement, vous savez mieux que nous, monseigneur, ce que vous pensez des intentions de César;

mais, quant à nous, je dis mes compagnons et moi, nous sommes venus pour toucher la solde des troupes ; les soldats ne sont pas payés depuis plus de deux ans. Vous nous aviez promis le pillage de Milan, ensuite le sac de Florence, et enfin celui de Bologne. Avez-vous tenu parole?

FRUNDSBERG.

Non, certes, monseigneur n'a pas tenu parole, et il est temps d'en finir. Il faut que le soldat mange.

LANNOY.

Notre affaire est donc de reprendre Rome, et je conclus que ce n'est plus le moment de se payer de phrases ! Marchons !

LE CONNÉTABLE.

Monsieur de Lannoy, vous me parlez bien haut.

LANNOY.

Je suis franc comme une épée ; je vous honore infiniment, mais je ferai ce qui convient.

FRUNDSBERG.

Et nous de même. Allez, parlez, Lannoy ; ce que vous dites est très bien dit.

LES AUTRES GÉNÉRAUX.

Parfaitement dit. Assez d'hésitations !

LANNOY.

Ainsi, puisque j'exprime, comme vous le voyez, l'opinion du conseil, décidez, monseigneur ! Moi, je suis résolu ! et tout à l'heure, quand le jour va se lever, et certes, à l'instant, car le jour se lève !... il me verra à la tête de mes bandes... Tenez ! J'y suis !

Entendez-vous les tambourins? Entendez-vous trompettes et clairons? En marche, monseigneur! A l'assaut! Si vous ne venez avec nous, si vous hésitez à vous mettre à notre tête...

LE CONNÉTABLE.

Je ne refuse pas... mais je dis...

FRUNDSBERG.

Je dis, moi, que vous marchez! En avant, monseigneur! le conseil est levé! J'ai transmis à mes hommes les ordres que vous allez nous donner vous-même! Qu'on ouvre la tente! A cheval!

Les rideaux de la tente sont tirés violemment. Le jour paraît; on entend les appels militaires éclatant de toutes parts; les troupes s'ébranlent; cavalerie, infanterie, se précipitent vers les murailles de Rome. Le canon tonne vers la gauche, et des acclamations terribles se mêlent aux décharges multipliées. Des compagnies tumultueuses entourent la tente.

LES SOLDATS.

A l'assaut! à l'assaut! Le connétable! Où est-il? Qu'il se hâte! En avant! en avant! Monseigneur! monseigneur de Bourbon! venez! Mort au Pape! Mort aux cardinaux! A sac! à sac!

FRUNDSBERG.

Décidément, monseigneur, que voulez-vous? Si vous tardez, je ne réponds de rien!

LE CONNÉTABLE.

Je demande mon cheval!

LES SOLDATS.

Le voici! Montez! montez! Venez! Vive Bourbon! A mort le Pape! Pillage! pillage!

Le connétable, Georges de Frundsberg, tous les capitaines, se mettent en selle, et les soldats les entourent et les entraînent.

FRUNDSBERG, l'épée à la main.

Valeureux compagnons ! Regardez à l'arçon de ma selle ! Voici des cordes ! C'est pour en lier le Pape et ses suppôts !

LES SOLDATS.

Oui ! oui ! Qu'on les prenne ! Qu'on les pende ! A mort ! A sac ! Pillage !

UN OFFICIER, accourant au galop.

J'arrive de la Porte-du-Peuple ! Le passage est forcé ! L'artillerie a tout enfoncé ; pourtant les bourgeois se défendent, et nous avons besoin de renforts.

FRUNDSBERG.

Hardi ! monseigneur ! Vous aurez la gloire d'entrer le premier !

Les généraux partent au galop, suivis par les hommes d'armes et les lansquenets, qui poussent de grands cris et entonnent un psaume luthérien.

LES SOLDATS.

Chantez avec nous, connétable ! Chantez !

FRUNDSBERG.

Chantez, monseigneur ! Ces gaillards-là n'en courront que plus vite !

LE CONNÉTABLE.

Je ne suis pas luthérien, moi !

FRUNDSBERG.

Vous êtes notre général et ne devez rien négliger pour le succès ! Allons, chantons, monseigneur !

Il se met à chanter d'une voix de tonnerre, en brandissant son épée, et continue sa course ; les décharges d'artillerie se répondent sur toute l'étendue des lignes ; la mousqueterie s'en mêle ; les défenseurs de Rome répondent, mais faiblement.

SUR LES REMPARTS

Quelques arquebusiers italiens et des Suisses, les uns et les autres en petit nombre; des bourgeois mal armés.

PREMIER BOURGEOIS, après avoir fait feu de son arquebuse.

En voilà toujours un par terre !

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Tiens ! je coucherai celui-ci à côté !

Il tire.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Comme nous avons peu de soldats ! Mort du Christ ! On veut nous faire égorger !

Arrivent en courant une troupe de jeunes gens et d'artistes, tous armés.

LE ROSSO.

Feu sur cette canaille hérétique !

Décharge générale.

BENVENUTO CELLINI.

Mort-Dieu ! Tête et sang ! Place ! place ! Vous allez voir un coup de ma main ! Mon arquebuse n'a jamais raté !

Il ajuste et fait feu.

UN ARTISTE.

Manqué !

BENVENUTO CELLINI.

Aveugle ! Regarde ! maintenant que se dissipe la fumée, regarde donc ! J'ai tiré au milieu de ce tas de gens en panaches et cuirasses dorées ! Quelqu'un est tombé ; j'en suis sûr ! Un cheval fuit, la selle vide !

UN BOURGEOIS.

Les Suisses nous quittent, et les arquebusiers aussi! Pourquoi?... Holà! seigneur officier, si vous emmenez les soldats, que deviendrons-nous?

L'OFFICIER.

Ce que vous voudrez! Les portes sont enfoncées! Le Pape s'est retiré dans le château Saint-Ange! J'ai l'ordre de rallier nos gens et je vous conseille de rentrer chez vous.

BENVENUTO CELLINI.

Ma foi! il a raison! Les Allemands paraissent au bout de la rue! Ils tapent comme des sourds! Sauve qui peut! ce n'est pas le moment de s'asseoir!

Il saute en bas de la muraille; les assistants se dispersent; les derniers sont atteints par les hallebardes des lansquenets.

DANS LE CHATEAU SAINT-ANGE

Une salle. — Le pape Clément VII, don Hugo de Moncada, ambassadeur impérial.

LE PAPE, très agité.

C'est un crime de lèse-Divinité! L'Empereur, cette fois, s'attaque à Dieu même en osant attenter à notre personne! Il en répondra sur son salut éternel!

MONCADA.

Je ne doute pas, Très Saint-Père, que César ne soit navré de douleur en apprenant ce qui se passe. Vous avez déchaîné ces grands malheurs, cette horrible catastrophe; ce n'est pas lui qui en doit porter la peine.

LE PAPE.

Comment, ce n'est pas lui? Osez-vous nier en ce moment, en ce moment où s'entendent les cris de mes sujets qu'on égorge et où, devant vous, se tient le successeur de Pierre traqué dans son dernier gîte comme une bête fauve, osez-vous nier que les perpétrateurs de ces forfaits soient les soldats de César? Que ces horribles assassins marchent sous ses enseignes? Ne sont-ce pas vos généraux qui les guident? Enfin, que voulez-vous? Allez-vous me tuer?

MONCADA.

Très Saint-Père, je vous conjure à genoux de vous calmer... Calmez-vous... Vous ne courez aucun risque... en ce moment, du moins.

CLÉMENT VII.

Prétendez-vous qu'entre la violation de ma personne et ces bandes de tigres altérés de mon sang, il y ait plus qu'une muraille? Elle est faible ; je le sais... Mes soldats? Vous les avez comptés ; ils sont peu nombreux. Que ferez-vous de moi, monsieur de Moncada?

MONCADA.

Nous vous avons supplié de repousser l'alliance fallacieuse et débile de la France. Nous vous avons conjuré de ne pas faire cause commune avec les Vénitiens, les Suisses, les Florentins, ce ramas de gens sans honneur et sans puissance poussé contre l'immuable et invicible fortune de l'Empereur par la main de ce François I^er^, notre prisonnier d'hier, un homme sans foi! Vous n'avez rien écouté! Vous soutenez les méchants! Et quand notre objet unique est de sauver la Religion, de rétablir la paix et de pacifier l'Italie, vous, Très Saint-Père, vous favorisez le désordre et

maintenez l'étendard du crime en suivant les faux errements de vos prédécesseurs ! L'expérience aurait dû, pourtant, vous en dévoiler les dangers.

LE PAPE.

Non ! non ! non ! J'ai fait ce que tout prince eût tenté à ma place ! J'ai voulu maintenir la dignité du Saint-Siège, l'indépendance de l'État chrétien. Votre aigle impériale enfonce ses serres aiguës dans les flancs de l'Europe épouvantée ; elle veut tout dévorer, elle veut tout engloutir !... Si César arrivait au but de ses désirs avoués, il ne resterait rien de libre dans cet univers ! Ne l'avons-nous pas vu, oui, ne l'avons-nous pas vu envahir de sa volonté jusqu'à la chaire pontificale, en y plaçant ce fantôme de Pape, notre prédécesseur, son maître d'école, un homme de rien, qui, heureusement, n'a pas ridiculisé longtemps le premier trône de l'univers !

MONCADA.

César veut le bien, et seulement le bien ; il le fera ! Sachez, puisqu'il semble que vous l'ayez oublié, sachez-le, il n'existe dans ce monde que deux pouvoirs légitimes, chargés par Dieu même de maintenir l'ordre : c'est le Pape et l'Empereur. Le reste est du diable, ou ne se produit que par accident. L'Empire et le Pontificat sont tout, et quand l'un des deux manque à sa mission, il appartient à l'autre de réunir en ses mains les deux sceptres et d'accomplir ce que notre sainte religion exige. Jadis les empereurs de Souabe trahirent leurs devoirs ; ils voulurent éloigner les peuples du bercail de Jésus-Christ ; les grands papes Innocent III et Grégoire VII les frappèrent justement de la puissante houlette ; depuis le commencement du siècle, et même dès avant, ce sont les Papes, à leur tour, qui s'écartent du sentier ; ils sont

sans mœurs, ils sont sans volonté, ils laissent les fidèles, laissent leur clergé pâturer au hasard parmi les herbages de la corruption, de la dissolution, de l'hérésie ; eux-mêmes, ils sont païens ! C'est donc César qui tirera l'épée et rétablira l'œuvre du Rédempteur !

LE PAPE.

Est-ce en jetant sur la ville les flots immondes de l'égout luthérien?

L'ÉVÊQUE.

C'est à vous, Très Saint-Père, c'est à votre prédécesseur Léon, qu'on doit d'avoir vu naître et se développer le chancre dans le flanc de l'Église ! Vous n'aviez pour l'homme de Wittenberg que des complaisances et les plus ruineuses faiblesses ! Vous laissiez les princes de l'Empire s'infatuer des paroles de ce traître, et il est bien connu que s'il n'avait dépendu que de vous, pour un peu d'argent, mon Dieu ! pour quelques sommes auxquelles vous borniez vos désirs, un compromis scandaleux vous eût mis d'accord avec les novateurs.

LE PAPE.

Vous calomniez la mémoire de Léon !

MONCADA.

Il n'était occupé que de statues, de tableaux, de livres, de vers, de luxe, de fêtes et de plaisirs, et, prenez-y garde ! le renom lui en restera dans l'histoire ! Alors, voyant la Religion périr sur un grabat d'oubli ; n'ayant, dans sa misère, personne pour prendre en compassion ses lèvres saintes altérées de pitié, César, lui, résolut d'arrêter le cours désordonné du siècle et de ramener à la foi les consciences égarées ! En même temps, il fera rentrer sous la règle impériale

ces insubordonnés de toute sorte qui, depuis l'avènement des temps barbares, ont réussi, pour leur propre malheur, à s'émanciper. César parle au nom de Dieu ! Il est César, il en a le droit ! Il s'agit de sauver les âmes pour le ciel et de maintenir le titre de l'Empereur romain ! Il ne s'agit pas des fantaisies de l'Italie, qui n'est qu'une province ; des franchises de l'un, des incartades de l'autre ; il s'agit, je vous le répète, du salut universel en ce monde et dans l'autre, et vous, le Pape, tout le premier, puisque vous n'avez pas voulu marcher avec César, vous lui obéirez et vous courberez le front !

LE PAPE.

Ainsi ont parlé ces tyrans dont le nom est tombé dans l'opprobre ! Je suis le chef de l'Église, et le souffle de l'enfer ne saurait me renverser ! Je puis souffrir, ma personne peut disparaître, mais le Pape ne meurt jamais !

MONCADA.

Nous vénérons le Pape ! A Dieu ne plaise que jamais mon maître s'en prenne au vicaire de Jésus-Christ ! Nous ne voulons pas toucher à la moindre de ses prérogatives ! encore moins à son sacré caractère... Mais, s'il faut vous le dire clairement, Très Saint-Père, nous dont la foi pure est bien connue dans le monde entier ; nous que ne saurait atteindre le plus léger soupçon d'hétérodoxie ; nous qui poursuivons en Espagne, dans les Flandres, dans les Indes, partout, les traces de rébellion à l'Église, et cela avec une rigueur dont vous ne fûtes jamais capable ; nous qui ne pardonnons à aucune idée dangereuse ou seulement suspecte ; nous qui faisons mourir sans scrupule et sans peur, sur des bûchers publics, toute chair en révolte contre la tradition, je vous le dis franchement, lais-

sant de côté Clément VII, nous traiterons avec une juste et imperturbable sévérité Jules de Médicis ; nous le poursuivrons jusqu'à le faire déposer, nous lui arracherons des épaules la pourpre pontificale, nous le déporterons, nous l'emprisonnerons, s'il nous faut perdre toute espérance de le corriger, de le rendre sage !

LE PAPE.

Et pendant que vous, vous... vous vous donnez pour un ambassadeur de paix, envoyé auprès de notre personne, vous osez, dans mon dernier et fragile abri, tenir un pareil langage ; vous avez bien calculé le point d'abattement où vous m'avez conduit ! Vous me contemplez avec un sourire confiant, au milieu de mon peuple opprimé, de la Ville sainte ravagée, de mes églises brûlées, des flammes et des cris, et du désespoir, et du sang ! Et voilà ce que César appelle servir la cause catholique !

MONCADA.

C'est la servir que de frapper les loups revêtus de l'habit profané des pasteurs !

LE PAPE.

Enfin, qu'attendez-vous de moi? Laissez-moi sortir ! Laissez-moi, faites-moi traverser vos bandes scélérates ! Prenez tout, pillez tout, triomphez, et que je me retire dans un lieu quelconque où il me soit permis d'achever en paix le nombre de jours que vous me compterez !

MONCADA.

Mes ordres sont péremptoires ; je ne saurais m'en écarter sur le plus minime détail. Vous resterez ici, Très Saint-Père, aussi longtemps que vous n'aurez pas souscrit à nos justes demandes.

LE PAPE.

Exposez-les. Que souhaitez-vous?

MONCADA.

Les moyens d'assurer le triomphe de la raison, de la justice, de la vérité et du bien de l'Église.

LE PAPE.

Ce sont des mots. Formulez vos exigences. Dites expressément ce que César commande. Ce que je n'aurais pas consenti hier, ce que j'aurais refusé il y a deux heures, peut-être suis-je assez humilié pour le céder maintenant.

MONCADA.

Nous demandons que vous renonciez à l'alliance des Français, des Vénitiens, des Florentins, des Suisses, de tous les malintentionnés. Nous demandons que vous deveniez uni à nous et pour toujours, et aussi étroitement que la chair l'est à l'os et que la crosse doit l'être au sceptre.

LE PAPE.

Ah! malheureuse, cent fois malheureuse Italie! C'en serait donc fait de toi! Tes princes, tes communes ne seraient plus que les esclaves des Flamands! Est-ce à cette ignominie que tes glorieux efforts accumulés depuis près d'un siècle devaient aboutir! Mais parlez, continuez, je vous écoute!

MONCADA.

Vous nous remettrez Ostie, Civita-Vecchia, Civita-Castellana, Parme, Plaisance, Modène, ce que vous tenez encore; des garnisons impériales y disposeront les peuples à sentir la volonté de César. Enfin, quatre cent mille ducats nous seront comptés comme dédommagement aux troupes employées en ce moment

dans Rome et que j'en ferai sortir. Pour dernier mot, nous occuperons le château Saint-Ange.

LE PAPE.

Le Pape se cache un instant la tête dans les mains et la relève.

Je refuse.

MONCADA.

Il ne me reste donc rien à vous dire. Je vais me retirer. Mais, auparavant, je souhaite de pouvoir mander à César que vous connaissez bien l'état des choses et l'étendue de votre responsabilité. Daignez, Très Saint-Père, considérer ce qui se passe.

Il ouvre une fenêtre donnant sur la ville.

Contemplez votre ouvrage! Regardez et dites si vous voulez que cela continue!

LE PAPE.

Oui, je regarderai, je verrai vos sacrilèges! tout ce que vous avez ordonné, arrangé, médité, tramé depuis des mois! Oui! je regarderai! Ne croyez pas que je sois une femmelette! Je puis voir à loisir l'étalage complet de vos crimes! Je ne faiblirai pas, je ne pleurerai pas! Eh bien! oui, je regarderai, je regarde!... Un homme que l'on poursuit!... on l'éventre d'un coup de hallebarde!...' Certainement, je le vois!... Son sang retombera sur quelle tête?... Ah! mon Dieu! des femmes, des enfants, harcelés par la populace soldatesque de vos scélérats débraillés! Ah! quelle infamie!... Ah! laissez-moi voir... c'est épouvantable!... des moines... battus... ensanglantés... Ah! ce n'est pas possible! ce n'est pas possible! Des cardinaux, des vieillards, revêtus de la pourpre... enchaînés, renversés, traînés sur les pavés, frappés!... Ah! non... non... je ne veux plus rien voir... Quel rêve épouvantable!...

Il chancelle et va tomber sur un fauteuil. Don Hugo de Moncada salue et sort.

UNE RUE

Des piquiers, des arquebusiers, des Suisses.

PREMIER PIQUIER.

Il nous faut un homme pour porter chez nous le butin. Vous n'allez pas charger ces coffres sur vos épaules?

UN SUISSE.

Il aurait mieux valu épargner le garçon. Il nous aurait servi de bête de somme.

PREMIER ARQUEBUSIER.

C'est toujours un plaisir de loger une balle dans la tête de quelqu'un; je ne regrette pas mon coup.

DEUXIÈME PIQUIER.

D'ailleurs, nous vengeons notre général; et puisque les Romains l'ont tué, tuons les Romains! Dites donc! voilà une porte qui n'est pas encore enfoncée!

LES SUISSES.

Enfonçons!

Les soldats attaquent la porte à coups de crosse d'arquebuse et de hampe de hallebarde. Elle s'ouvre; paraît le Rosso.

LES SOLDATS, le frappant.

Comment, faquin, tu n'ouvres pas quand on te fait visite? Tu mérites une leçon! A sac la maison!

LE ROSSO.

Messieurs, j'ai peu d'argent, il est à vous! Mais je suis peintre, et vous prie de ne pas détruire mes dessins et mes objets d'art.

DEUXIÈME ARBALÉTRIER.

Tu vas voir le cas que nous faisons de tes objets d'art et de toi-même! Dépouillez-le tout nu! Il sera

plaisant de nous en servir comme d'un mulet, et il en sentira mieux le bâton !

LES SOLDATS.

Très bien ! Nu comme un ver et force coups de pied !

LE ROSSO.

Messieurs ! je vous en supplie !

TROISIÈME PIQUIER.

Tu dis que tu es peintre?

LE ROSSO.

Oui, je suis peintre.

TROISIÈME PIQUIER.

Il paraît que c'est un peintre qui a tué le connétable. Nous allons t'en faire autant !

UN SUISSE.

Par le diable, non ! Il est convenu qu'il portera les coffres ! Ne le tuons qu'après ; mais pillons la maison tout de suite !

LES SOLDATS.

Bien dit !

Tandis qu'une partie des soudards arrache au Rosso ses vêtements et le battent, la maison est ravagée; les tableaux déchirés, les lambeaux de dessins volent par les fenêtres, avec les débris des meubles et des tentures, puis la maison brûle. Passe un officier.

L'OFFICIER.

Que faites-vous à cet homme?

LES SOLDATS.

Rien. Il a la bonté de nous porter des caisses que nous venons d'acheter.

LE ROSSO.

Monsieur, je vous en conjure, délivrez-moi ! Je suis un peintre, je suis le Rosso ! Je viens de perdre tous mes ouvrages !

L'OFFICIER.

Lâchez ce malheureux, rendez-lui ses habits ! Le capitaine Georges Frundsberg vous fait commandement de retourner à vos enseignes. Vous entendez les trompettes sonner à l'étendard? En route ! Laissez cet homme, vous dis-je !

UN LANSQUENET.

Et moi, je te dis que je ne te connais pas du tout, entends-tu? Es-tu mon capitaine? Non ! Mon lieutenant? Non ! Qui est-ce qui me répond que tu n'es pas le Pape déguisé?

LES SOLDATS.

C'est vrai ! Que vient-il nous chanter, celui-là?

L'OFFICIER.

J'ai l'ordre des généraux...

LES SOLDATS.

Que le diable emporte tes généraux et toi aussi ! Entends-tu, monsieur? Décampe, ou il va t'arriver malheur !

L'officier se retire.

UN PIQUIER, au Rosso.

Et toi, si tu te plains à n'importe qui, tu recevras ma dague en pleine poitrine ; tu comprends, j'espère? Marche, gredin !

Les soldats entraînent Le Rosso et le frappent à coups redoublés.

FLORENCE

Une place publique.

CELLINI.

Eh bien ! qu'est-ce qui se passe ici?

VOIX NOMBREUSES.

Nous chassons encore les Médicis ! Vive la liberté florentine !

CELLINI.

Pour moi, j'arrive de Rome, et j'y ai vu de belles choses !

LE PEUPLE.

Le Pape est-il délivré?

CELLINI.

Il est pris comme un rat dans une trappe. On ne lui laisse rien passer au fort Saint-Ange ; et de quoi lui et les siens subsistent, c'est ce que Dieu seul peut savoir dans sa miséricorde infinie. Bref, ils meurent de faim, et, pendant ce temps, les Impériaux continuent à tout détruire.

LE PEUPLE.

Vous l'avez vu de vos yeux?

CELLINI.

J'en arrive. J'ai vu sur les places désertes, que traversent d'un pas chancelant des soldats ivres et

débandés, les tas de morts à droite, les tas de morts à gauche ; un homme expirant au coin de cette borne, une femme tombée sur elle-même, les bras ballants, au coin de cette autre. Ce que j'ai vu, ce sont les portes des églises enfoncées ; les surplis, les étoles, les dalmatiques traînant en haillons souillés sur le pavé rompu des basiliques, ou s'accrochant, lambeaux misérables, aux pointes des grilles dans les chapelles des bas côtés, et les luminaires brisés, et les lampes des autels éteintes, et les autels eux-mêmes renversés, avec des débris de verres, des tessons de bouteilles, des os de jambons, restes sordides de la ripaille des aventuriers ; j'ai vu encore les statues brisées, les toiles les plus précieuses lacérées par le fer des piques ; et quant aux avanies, aux insultes, aux coups dont les plus insignes cardinaux, archevêques, évêques, dataires protonotaires sont accablés, il ne vaut pas la peine de vous en parler. C'est chose si courante que lorsque dans la solitude des carrefours passe un de ces révérendissimes seigneurs d'autrefois, houspillé par quelque méchant vagabond d'archer en goguette, et que l'écho répercute le bruit du soufflet qui vient de tomber sur une joue vénérable, on ne détourne seulement pas la tête pour en savoir davantage.

LE PEUPLE.

Quelle misère ! quelle misère ! Nous avons maudit l'avarice et l'orgueil des puissances pontificales ! Mais fallait-il que tant de grandeurs, tant de prospérités séculaires s'écrasassent sous des pieds tellement vils ! Que dit César de ces énormités?

CELLINI.

César, dans son palais lointain d'Espagne, pleure, dit-on, et se lamente sur les douleurs du successeur des apôtres ; il ordonne des prières pour la fin d'un

si énorme scandale ; du reste, il se garde d'y mettre un terme, et veut avoir à ses genoux celui-là même dont l'univers baise respectueusement la mule. Une seule personne, en tout ceci, a maintenu la gloire italienne et s'est acquis un renom qui ne périra jamais.

LE PEUPLE.

Quel est donc cet homme dont tu parles?

CELLINI.

C'est moi-même, moi seul qui ai d'avance vengé Rome de ce qu'elle souffre, car j'ai tué d'un coup de mon arquebuse infaillible le connétable de Bourbon, et vous savez qu'avec Michel-Ange je suis le plus grand artiste de mon siècle. Maintenant que vous avez appris ce que mes yeux ont contemplé, renseignez-moi, à votre tour, sur ce qui se passe ici.

LE PEUPLE.

Florence est en liberté, et si courage et vertu ne sont pas réduits à n'être plus que des mots impalpables, jamais nous ne retournerons à l'ancienne servitude ! Savonarole, le saint, le grand, le sublime Frère, n'a pas vécu en vain parmi nous ! Ses moindres paroles sont restées vivantes ! Toutes ses maximes ressuscitent, et, cette fois, il ne sera plus possible à personne de nous aveugler ! Ce que Savonarole a ordonné, nous allons l'exécuter, et rien désormais ne le défera. Nous connaissons pertinemment nos ennemis ; un pape Médicis ne nous veut pas de bien ; mais que peut-il? César va tourner contre nous son visage irrité ; mais, qu'il regarde à l'Orient, il y verra les Turcs menaçant ses États impériaux ; plus près, les Vénitiens se répandent sur la Romagne et s'il cherche vers le nord, il apercevra les Français qui reviennent, oublieux de leur désastre de Pavie et remplis d'une ardeur plus brûlante que celle

qu'on leur avait connue jadis. Tels sont nos amis, tels sont nos vengeurs, tels sont nos soutiens ! A jamais vivra la liberté de Florence !

CELLINI.

Mes enfants, comptez sur moi ! Je vous consacre mon épée ; l'univers sait ce qu'elle vaut ! Sans doute, vous n'ignorez pas non plus avec quel empressement François Ier écoute mes avis ! Je vous le répète, comptez sur moi ! Florence est à jamais sa propre maîtresse ; ni prince ni tyran n'y mettra désormais le pied !

LE PEUPLE.

Vive Florence !

A L'ANGLE D'UNE RUE

Machiavel, les mains derrière le dos, regarde passer la foule, qui pousse des cris de joie.

MACHIAVEL.

Quel bruit ! Comme ils beuglent ! Comme ils chantent ! Quels yeux étincelants ! Comme ce mot de liberté les grise ! On dirait que c'est la première fois de leur vie qu'ils le prononcent et s'exaltent de la sorte ! L'oiseau vit dans l'air, le poisson dans l'eau, et la canaille dans le tapage.

Passe une bande traînant par le ruisseau, au bout d'une corde, un écusson aux armes des Médicis. Tambours, trompettes; la foule chante et suit Benvenuto Cellini, qui agite un drapeau.

CELLINI, criant du haut de sa tête.

Vive Florence !

TOUTE LA FOULE.

Vive Florence ! Mort aux Médicis !

CELLINI.

Seigneur Machiavel ! vous êtes un grand citoyen ! un ami de Savonarole !

LA FOULE.

Vive Savonarole ! vive Machiavel ! vive Cellini !

CELLINI.

Citoyens, vous êtes sublimes ! Peuple de Florence, tu es un grand peuple !... Machiavel, vous venez avec nous? Nous vous porterons sur nos bras ! Vous avez souffert dans les prisons de la tyrannie !

LA FOULE.

Oui ! oui ! Portons-le sur les bras ! en triomphe !

MACHIAVEL.

Mes amis ! je vous remercie ! Certainement, mon cœur déborde de reconnaissance ! Mais je suis vieux ! je suis malade ! je ne me sens bon à rien, et je vous prie de me laisser en paix ! Du reste, vive Florence ! vive la liberté ! vive le peuple ! vive le seigneur Cellini !... Je me demande s'il faut crier encore autre chose.

CELLINI.

Allons ! mes enfants ! allons avec courage, avec une indomptable énergie, poursuivre notre œuvre ! Le feu au Jeu de paume où s'exerçaient les despotes !

LA FOULE.

Oui ! allons brûler le Jeu de paume !

MACHIAVEL.

C'est une excellente idée ! Allez brûler le Jeu de paume ! Sans quoi la liberté ne pourrait jamais s'établir !

Cellini agite son drapeau, et toute la foule s'éloigne, avec les mêmes cris, les mêmes vociférations, battements de tambours, sonneries de trompettes, et traînant toujours un écusson au bout d'une corde.

MACHIAVEL.

Il est plus sage de considérer les hommes en spectateur passif que de se mêler de leurs affaires. Je ne m'étonne nullement du goût vif de beaucoup de gens pour les conjurations, les séditions, les révoltes. De tous les jeux de hasard, c'est incontestablement celui qui met le plus de facultés en mouvement. A chaque minute, un incident imprévu ! On respire une incommensurable espérance de choses indéfinissables ; on parle, on crie, on s'agite, on ne pense à rien au monde, et l'on boit, l'on boit, l'on boit sans s'arrêter dans une coupe d'émotions dont la saveur est constamment variée ! Voyez ce Benvenuto, cet insigne bavard, ce fanfaron sans pareil ! Il n'a pas une vertu ; mais il est plein d'esprit ; il s'amuse en ce moment comme un dieu ; il ne croit pas le moindre mot de ce qu'il vocifère, et se soucie autant de la liberté de Florence que de celle de l'Abyssinie ; mais il s'amuse, c'est l'important.

Entre Michel-Ange.

MICHEL-ANGE.

Vous voilà, maître Nicolas? Je suis bien aise de vous voir ; depuis des années, ce plaisir ne m'avait pas été donné ; vous me semblez pâle et défait.

MACHIAVEL.

Mon ancien compagnon, je suis comme un instrument de musique défoncé. On a marché dessus trop de fois. Quelques-unes des cordes rendent encore des sons ; la plupart sont brisées ; le reste est désaccordé. Je pense

avec quelque plaisir à la probabilité de quitter avant peu cette enveloppe mortelle qui m'habille si mal.

MICHEL-ANGE.

Je comprends votre dégoût. Mais ne parlons pas d'un tel sujet ; nous nous entendrions trop bien. Qu'est-ce donc que l'Italie devient? Où va-t-elle? J'ai quitté Rome pour ne pas tomber dans les mains des Vandales impériaux ; j'arrive à Florence, et j'y trouve tout à l'envers, et une révolution nouvelle après des myriades d'autres. Les Français, qui ne savent pas défendre le Pape, ni faire rien d'avantageux pour nous ni pour eux-mêmes, viennent de mettre Pavie à feu et à sang ; partout on tue, on tue, on tue... Je sais que dans nos jeunes ans on tuait de même...

MACHIAVEL.

Avec une grande différence : alors la vie sortait de la mort, et aujourd'hui, ce qui sort de la mort, c'est une autre mort. Me comprenez-vous?

MICHEL-ANGE.

Oui..., à peu près.

MACHIAVEL.

Eh bien ! dans ce temps où nous étions jeunes, vous et moi, les pillages, les massacres, les violences de tout genre, n'empêchaient nullement l'Italie, jeune comme nous, de grandir et de prendre avec de nouvelles forces de nouveaux charmes. Il n'en est plus de même. Remarquez-vous que les affaires des Italiens se faisaient alors par les Italiens? Maintenant, ce sont les Français, ce sont les Impériaux qui dirigent, sèment, labourent et récoltent. Autrefois, on appelait les barbares à l'aide, bien à tort, sans doute ! mais on les considérait comme des auxiliaires dont un jour ou l'autre, après la

défaite et la destruction du compatriote ennemi, on comptait se débarrasser. C'est ainsi que les Sforza, le Pape, les Vénitiens, ont tour à tour invoqué les rois Charles VIII, Louis XII et Ferdinand d'Aragon. M. de Valentinois n'avait pas une autre pensée. Les adversaires les plus opposés de vues et d'ambitions s'entendaient sur ce point, et c'était de quoi leur faire honneur. Maintenant, le Pape, les Milanais, les Florentins, les gens de Naples ne sont que des mannequins dont François Ier et Charles remuent les fils, et notre valeur n'est qu'un appoint à la valeur des deux grands monarques.

MICHEL-ANGE.

Nous sommes devenus des provinciaux conquis ou à conquérir.

MACHIAVEL.

Pis que cela. Nous sommes des vieillards épuisés par la rage immodérée de toutes les passions ; riches, et qu'on pille ; habiles, et qu'on fait travailler ; célèbres, et dont on vole la gloire ; savants, et dont on suce la science pour la transmettre ailleurs. Nous sommes des gens perdus, et nous roulons plus bas que l'ignominie.

MICHEL-ANGE.

Vous rappelez-vous ce que vous nous disiez un jour dans la Sixtine, à François Granacci et à moi?

MACHIAVEL.

Je raisonnais alors suivant les probabilités et croyais le Saint-Siège destiné à concentrer dans ses mains toutes les hoiries. Je ne devinais pas que Charles-Quint valût ce qu'il vaut, ni même François Ier; le premier est le véritable pape ! Il ne veut ni réforme, ni amélioration, ni changement. Il prétend continuer le vieux monde avec ses mérites défunts, sa décrépitude active, et en

foulant aux pieds le pontife incapable et la cour de Rome impuissante, c'est le maintien et le triomphe de cette incapacité et de cet avilissement qu'il a résolu d'assurer. Mais, croyez-moi, Michel-Ange, croyez-moi : nous périrons sans doute sous ses coups, car il a le bras fort ; mais il périra comme nous ; il n'étouffera ni l'hérésie ni l'esprit d'indiscipline, ni leurs suites ; la volonté la plus âpre ne saurait repousser les eaux des torrents par-dessus des pentes déjà descendues.

MICHEL-ANGE.

Cependant, voyez ! En ce qui concerne Florence, l'état des choses ne vous donne pas raison ! Une fois encore, les Médicis sont renvoyés, et la cité retourne à son ancienne religion républicaine ! Le souvenir du Frère Jérôme se rallume comme la lampe sacrée brûlant devant les tabernacles. On invoque les leçons du réformateur ; on se rappelle ses paroles, on rétablit ses ordonnances, et aujourd'hui, le Pape ne viendra pas, comme jadis Alexandre, nous imposer la mort de nos doctrines. Il a bien trop à faire ! Comment se sauver lui-même? Ne pourra-t-on s'entendre avec l'Empereur et lui devoir le maintien, si peu menaçant pour lui, de ce passé que nous faisons revivre?

MACHIAVEL.

Je vous dis que le passé ne revit jamais. Le Pape est assurément bien tourmenté par César ; César le tient captif, l'affame, le flagelle à tour de bras... mais ne voyez-vous pas pourquoi? C'est qu'ils servent tous deux la même cause, et que César trouve son compagnon déficient et paresseux. Quand il l'aura assoupli à ses volontés, il ne voudra rien que de bon pour ce pauvre pontife ; la cause de ce pauvre pontife est précisément la sienne ! Il aimerait mieux voir en sa place l'Adrien VI qu'il avait fait élire, prêtre ignare, fanatique comme lui-

même, affamé de despotisme dans tous les genres ; mais il ne l'a plus, et, bon gré mal gré, il lui faudra s'accommoder du Médicis. C'est pourquoi il vous ramènera, un jour, les parents de Clément VII, et afin qu'ils ne tombent plus, il les investira d'une autorité dont le magnifique Laurent n'a jamais joui, et alors, pauvres, mauvais, méchants, ignorants, corrompus, vils pantins que vous êtes, tristes fantoches de la liberté, vous deviendrez les sujets d'un prince valet et, partant, les plus humiliés des misérables.

MICHEL-ANGE.

Vous parlez rudement, maître Nicolas ; vous-même, vous serez de ces gens que vous méprisez si fort.

MACHIAVEL.

Je n'en serai pas. La mort me tient au collet. Elle m'emportera là où il n'y a pas à rougir. Puisséje dans le monde futur ne jamais rencontrer un Florentin ! Écoutez-les crier, ces misérables, si riches en voix et si pauvres en cervelle ! Regardez-les passer !... Pas un seul, parmi les molécules du sang courant dans ses veines, n'a jamais senti rouler une pensée sérieuse, n'a jamais cru résolument à ce qu'il faisait ! Il ne leur chaut que de l'émotion et de la vanité bavarde !

MICHEL-ANGE.

Ce que vous dites est mal, Nicolas. Vous souffrez de corps et d'esprit ; c'est une excuse ; mais, j'en suis sûr, vous aimez pourtant votre patrie, cette Florence si malheureuse par la faute de ses enfants et qui n'en est pas moins une grande, une noble ville, couronnée de gloire, mère de bien des héros, mère d'artistes immortels, et que ses futures calamités, s'il est vrai que vous lisiez exactement dans l'avenir, doivent vous rendre plus chère encore.

MACHIAVEL.

Je hais ces périodes moins sonores que mensongères. S'il est vrai que Florence ait vu sortir de ses flancs des héros, c'est une marâtre ; elle a commis l'impossible pour les écraser ; quand elle ne l'a pas pu, tout aussitôt que leur valeur s'est révélée à ses regards, elles les a tourmentés, elle les a dépouillés, elle les a chassés... Souvenez-vous de Dante et de bien d'autres... Et moi, je lui dirai, à cette dévergondée : «Florence, sois maudite au nom des héros que tu as fait sortir de tes flancs, et dévorés comme une brute sauvage !» Aimer Florence, moi ! Je la hais ! Et vous devriez en faire autant, car ce n'est pas une seule fois qu'elle vous a contraint à fuir de ses murs ! Si vous n'aviez eu qu'elle pour prendre soin de vous, elle vous eût étranglé dans votre propre génie !

MICHEL-ANGE.

Et pourtant je l'aime et je la servirai.

MACHIAVEL.

Vous n'y gagnerez rien non plus qu'elle ; mais d'ailleurs, vous, il est possible que vous n'y perdiez pas non plus grand'chose ! Vous êtes Michel-Ange ! Vous aimez Florence, c'est une affection de luxe ; Florence ne vous est pas nécessaire. Votre séjour est à Rome, et si Rome continuait à vous manquer, il serait à Venise, à Milan, à Paris ! César vous ouvrirait, pour honorer ses États, une voie large et triomphale ! Je vous le dis : vous êtes Michel-Ange. Amusez-vous ici le temps que le cœur vous en dira ; vous y gaspillerez votre temps, et vous feriez mieux de vous occuper de vos chefs-d'œuvre ; mais on dira : «Comme il a aimé son pays !» Ce sera d'un bel effet dans les pages de votre histoire ! Pour moi, je ne suis pas un artiste dont la vraie patrie est le monde ; je ne suis pas un savant qui peut trouver en tout lieu l'honneur et l'entretien ; je suis un misérable fonction-

naire du plus misérable des États, et je hais cet État, et je hais Florence.

MICHEL-ANGE.

Vous avez été très malheureux, et l'on ne vous a pas traité selon votre mérite.

MACHIAVEL.

J'ai une femme, j'ai des enfants ; je suis du plus vieux sang de la Toscane, vous le savez, vous ! Je date de loin... Il n'y a pas de pain à la maison.

MICHEL-ANGE.

Vrai... vrai... C'est une honte !

MACHIAVEL.

J'avais appris beaucoup ; ma jeunesse s'est enfoncée dans les livres ; j'ai, pour ainsi dire, sucé avec le lait de l'enfance la sagesse de l'antiquité, tant j'étais pressé d'apprendre... Que suis-je devenu? un pauvre secrétaire, et rien davantage.

MICHEL-ANGE.

Maître Nicolas, on a usé de grande injustice à votre égard, et je comprends l'amertume de votre cœur.

MACHIAVEL.

Non, vous ne la comprenez pas. Tandis que j'étais maintenu aux derniers rangs et que je voyais constamment reculer le terme des plus légitimes espérances, à tout moment je me sentais l'épaule froissée : on me jetait de côté... C'était le premier drôle venu, un coquin, un âne bâté, un homme sans talent, sans conscience, sans naissance, pressé et qui passait devant. Cependant on m'accablait de compliments ; je remplissais des missions tantôt difficiles, tantôt dangereuses ; je les remplissais bien, on ne s'en étonnait pas ; mais le flot des laquais passait toujours, et d'autres laquais me disaient :

«Restez où vous êtes!» J'y suis resté toute ma vie, et je crois que l'humiliation, l'écœurement, le dégoût, l'indignation qui m'ont griffé dans tous les coins du cœur, m'ont été encore plus sensibles que la pauvreté.

MICHEL-ANGE.

Hélas! Hélas! la vie est sombre et mauvaise; et en me rappelant ce que, moi aussi, j'ai eu à subir de la niaiserie et de l'impudente ignorance, je comprends ce que vous éprouvez!

MACHIAVEL.

Non, vous ne le comprenez pas. Quand le Frère Jérôme Savonarole vint prêcher sa doctrine, j'étais un jeune homme; j'aimais les humains; j'aimais ma patrie; j'aimais l'Italie; je croyais à la possibilité de la raison et à celle de la vertu. J'ai épuisé tous mes efforts afin de leur bâtir un nid. Quel fut le succès de ces espérances? N'en parlons pas. Comme, pourtant, j'avais encore un certain fonds de crédulité, j'imaginai qu'un habile homme tel que M. de Valentinois pourrait créer un noble royaume, y mettre de sages lois et de bonnes ordonnances, renvoyer chez eux les étrangers, et qu'en somme c'était là encore une chose désirable. M. de Valentinois a échoué. Aujourd'hui, il est de mode de le traiter comme le plus épouvantable des monstres, bien qu'en fait de cruautés particulières ou générales il n'ait jamais rêvé la moitié des inutilités sanglantes exécutées par Charles-Quint, le sac de Rome, entre autres, et le nouvel établissement de l'Inquisition; mais l'esprit des gens est ainsi fait qu'il lui faut, pour porter les crimes d'une époque, un certain nombre de boucs émissaires; naturellement, il ne choisit pas les pires des loups. Il prend ceux qui ont le moins de défense, ceux que les chiens ont déjà dépecés et étranglés, parce qu'avant tout, lui-même, il est lâche.

MICHEL-ANGE.

Vous êtes trop amer ; il est vrai que vous avez des larmes plein le cœur.

MACHIAVEL.

Je n'ai pas une larme à ma disposition. Je suis, au contraire, ravi de voir à plaisir comment ce monde de méchants, de fous, de sots, d'égoïstes, qui m'ont tenu au rang d'un subalterne affamé, a si bien travaillé pour lui-même, que le plus honteux esclavage ne sera bientôt plus sur son corps que le haillon couvrant la plus irrémédiable des misères ! Gloire à Dieu ! ces gens-là, dis-je, sont encore plus à plaindre que moi ! Je meurs, et le monde italien vivra, mais parfaitement déshonoré. Vous autres, vous êtes des grands hommes, je dis vous et vos amis ; mais quand vous aurez disparu, ce qui sera bientôt, il ne restera que vos copistes, qui vous copieront mal ; et puis viendront les singes ; ceux-là transformeront vos élans vers le ciel en gambades ridicules, et tout sera dit de ce que vous aurez fait... Rentrons à la maison.

MICHEL-ANGE.

Oui, rentrons. Je vous donnerai le bras et vous ramènerai chez vous. Parmi les grands hommes dont vous parlez, vous avez votre place, Nicolas.

MACHIAVEL.

Nullement ! Je ne suis qu'un grabeleur d'idées, et le fait prouve que je n'ai été qu'un rêveur. Il y a loin de voir juste à créer vrai. De la laideur même, vous faites l'immortelle beauté, comme avec la glaise la plus vile il vous est donné de modeler des formes enchanteresses ; votre monde peut périr, vous restez dieu et vous vivrez. Mais, moi? J'ai compris ce qu'il fallait essayer de produire ; j'ai montré ce qui était désirable.

L'a-t-on fait exécuter? Non! Que reste-t-il de moi? Un pauvre homme courbé en deux qui va disparaître, et tout sera dit! Tant mieux! Rentrons à la maison.

MICHEL-ANGE.

Oui, rentrons. Pour moi, je vous avouerai qu'avec ou sans espérance je servirai la patrie; j'emploierai ce que je sais à la défendre, et si elle doit succomber, j'aurai, du moins, rempli un devoir, ou ce qui me semble tel.

MACHIAVEL.

Ne craignez pas même de donner votre sang; ce que vous accomplirez en cette occasion, comme dans les autres, vous sera bien payé par la postérité. Elle dira: «Michel-Ange, ce grand artiste, n'avait nullement besoin de Florence, et pourtant il a sacrifié ceci et cela pour elle.» Allez! vos couronnes sont prêtes; mais moi, si j'étais un sot et que je voulusse me mêler de ce qui se passe, on m'emploierait à brosser les habits des grands personnages que chaque révolution tire de sa fange, et, au jour de la défaite, on me dirait: «Vieux fou! comment n'aviez-vous pas mieux connu vos associés?» On aurait raison. Adieu, Michel-Ange. J'espère ne plus vous revoir en ce monde.

MICHEL-ANGE, lui serrant la main.

Adieu!

Machiavel entre dans la maison et referme la porte.

Ce pauvre Nicolas ne voit que trop clair. Peu importe; je n'ai pas, en vérité, c'est assuré, je n'ai pas les ailes attachées; je peux aller où il me plaît. La Fortune, exerçant sur moi d'autres rigueurs, ne m'a, du moins, soumis à la volonté de personne. Je défendrai Florence, et si elle a tort, cette Florence, je n'en aurai pas moins satisfait un instinct de mon cœur.

PARME

Le couvent des Franciscains. — La coupole de l'église; le Père gardien; des moines, un marguillier de la cathédrale; le Corrège.

LE PÈRE GARDIEN.

J'ai à vous dire quelque chose, Allegri. Vous ne vous fâcherez pas, j'espère ; je n'entends vous adresser que des paroles paternelles et tout à fait à bonne intention.

LE CORRÈGE.

Soyez sûr de mon respect, mon Révérend Père ; je sais que je prête au blâme de bien des manières.

LE MARGUILLIER.

C'est moi qui lui parlerai, d'autant que mes connaissances en peinture sont fort sérieuses et qu'il est difficile de m'en imposer sous ce rapport.

LE PÈRE GARDIEN.

Vous êtes un homme entendu, parfaitement entendu.

LE MARGUILLIER.

Oui, mais surtout en peinture ; et je vous dirai donc, maître... Comment vous appelle-t-on?...

LE CORRÈGE.

Je m'appelle Antonio Allegri, et comme je suis natif du village de Correggio, à quelques milles d'ici,

et que j'y habite, on me donne ordinairement le nom de ma résidenec.

LE MARGUILLIER.

Il faut donc que vous sachiez, maître Correggio, que vous n'êtes pas un peintre. Je n'en veux pour preuve que cette confusion de couleurs dont vous avez cru devoir revêtir la coupole de cette église.

LE CORRÈGE.

Je me permettrai de vous faire observer, messire...

LE MARGUILLIER.

Je m'entends en peinture, et perdez l'espérance de m'en faire accroire! Il y a là-dedans des bras qui sont trop courts, des jambes qui sont trop longues, et des nez dont je préfère ne rien dire. Quant à la couleur...

LE PRIEUR.

Écoutez avec attention, Allegri; vous avez affaire à un homme fort au courant.

LE CORRÈGE.

J'écoute avec attention, mon Révérend Père.

LE MARGUILLIER.

Quand à la couleur, on dirait que vous avez eu l'intention de nous servir un plat de grenouilles.

Les moines éclatent de rire; le Corrège rougit.

LE PRIEUR.

Je veux espérer, en tout cas, que ses sentiments de piété ne lui auraient pas permis d'avoir une idée pareille.

LE CORRÈGE.

Permettez-moi de me retirer.

LE MARGUILLIER.

Est-ce que vous seriez mécontent de ma franchise?

LE CORRÈGE.

Puisque, suivant vous, messire, je ne suis pas un peintre, il est mieux que je ne continue pas mon travail, et en conséquence, j'y renonce.

LE PRIEUR.

Vous ne continuerez pas votre travail?

LE CORRÈGE.

Non, mon Révérend Père ; vous pouvez le donner à qui vous plaira.

LE PRIEUR.

Voilà un procédé inouï!

LE MARGUILLIER.

Savez-vous qu'on pourrait vous contraindre par autorité de justice à retirer vos inconvenantes menaces?

LE CORRÈGE.

Vous direz à la justice ce que vous voudrez, mais elle ne possède aucun moyen de me mettre le pinceau entre les doigts.

LE PRIEUR ET LES MOINES, tous à la fois.

Alors, on ne vous payera pas!

LE CORRÈGE.

Dieu m'est témoin que j'ai besoin d'argent, car le dénuement est grand à la maison ; n'importe! J'aime pourtant mieux tout perdre et m'en aller. Je vous rappellerai seulement que vous me devez le prix de mon tableau du Christ au jardin des Oliviers.

LE MARGUILLIER.

Mon opinion, mes Révérends Pères, est que vous satisfassiez de suite cet homme rapace, dont l'amour pour le lucre n'indique nullement un artiste.

LE PRIEUR.

Maître Allegri, cette scène m'affecte au plus haut degré. Jamais, non, jamais je ne vous aurais supposé tant d'orgueil et un caractère si peu honorable. Nous vous donnerons quatre écus de votre tableau, afin de n'avoir avec vous aucune discussion.

LE MARGUILLIER.

Cet homme est magnifiquement rémunéré.

LE CORRÈGE.

Donnez-moi les quatre écus que je m'en aille.

LE PRIEUR.

Frère Honorio, emmenez-le avec vous, et comptez-lui, en monnaie de cuivre, bien entendu, la somme qu'il exige. Je suis peiné, mon fils, fortement peiné, et, à vrai dire, j'ai l'âme complètement déchirée par vos façons d'agir.

LE CORRÈGE.

Mes Pères et vous, messire, je vous salue, et suis fâché que ma peinture ne vous convienne pas.

Il sort avec le Frère Honorio.

LE MARGUILLIER.

Il ne faut pas vous étonner de ce scandale, mes Révérends Pères. Ces gens à talents sont des êtres violents, colères, enragés, dont le contact est des plus désagréables. Sous prétexte qu'ils sont supérieurs aux autres, ils se croient au-dessus ; ce n'est pas à tolérer ! Et pour peu

qu'on leur fasse entendre des vérités qui ne leur plaisent pas, vous voyez ce qui en arrive.

LE PRIEUR.

J'ai toujours pensé, en effet, que les hommes les plus ordinaires étaient, en bien des façons, à préférer aux hommes...

LE MARGUILLIER.

Extraordinaires... C'est aussi mon avis. En toutes choses, on favorise beaucoup trop les artistes. Nous trouverons, sans nulle peine, pour terminer les peintures de votre église, quelque brave garçon, modeste, honnête, et qu'on pourra traiter sans tant de cérémonies. Je m'en charge, et réponds que votre coupole n'en sera que plus agréable pour être exécutée d'après mes idées, car je ne peins pas, il est vrai, mais je m'entends parfaitement à ces sortes de commerces.

BOLOGNE

Une rue. — Des bourgeois et des artisans tristes et chuchotants sont rassemblés devant une maison. — Passent deux voyageurs à cheval.

PREMIER VOYAGEUR.

Que veut cette foule? Pourquoi ces visages affligés? Qu'arrive-t-il?

SECOND VOYAGEUR.

Un accident, sans doute. Messieurs, s'il vous plaît, laissez-nous passer!

PREMIER VOYAGEUR.

Voilà des femmes en pleurs. Demandons-en la cause!

SECOND VOYAGEUR.

Ma curiosité est aussi excitée que la vôtre. Ce maître menuisier a un air d'honnête homme. Parlez-lui!

PREMIER VOYAGEUR,
arrêtant son cheval et se penchant sur l'encolure.

Messire, pardon!

LE MENUISIER, au milieu d'un groupe.

Que vous plaît-il, messire?

PREMIER VOYAGEUR.

Voudriez-vous nous apprendre, si telle question peut se faire, la cause de ce rassemblement, et pourquoi tant de personnes désolées?

LE MENUISIER.

Vous connaissez, sans doute, le nom de Properzia de'Rossi?

PREMIER VOYAGEUR.

Entendez-vous désigner cette jeune femme admirable qui a sculpté tant de belles statues, et entre autres les deux anges de marbre, honneur de la cathédrale de Saint-Pétrone?

LE MENUISIER.

Celle-là même! Sa renommée remplit l'Italie. Properzia se meurt.

SECOND VOYAGEUR.

Mon Dieu! Que dites-vous? Si jeune!

PREMIER VOYAGEUR.

Nous sommes Lombards, et nous comprenons la juste douleur des Bolonais.

SECOND VOYAGEUR.

Mon Dieu! de quoi une femme si belle, si accomplie, va-t-elle mourir? Elle si brillante, si admirée, si heureuse!

UNE FEMME,

se frappant le front avec violence de ses deux mains.

Si heureuse! si heureuse!... C'est précisément parce qu'elle n'est pas heureuse qu'elle va mourir! L'homme qu'elle aimait l'abandonne!

DANS LA MAISON DE PROPERZIA

Une vaste chambre. — Les rideaux baissés devant les fenêtres. Il fait sombre. — Properzia est couchée sur un lit à demi voilé par l'obscurité qui remplit l'appartement; elle est très pâle; ses cheveux noirs inondent l'oreiller; ses bras sont hors du lit et étendus sur les couvertures; les tentures, de damas blanc et vert, sont tournées et nouées autour des colonnes. Une table porte des fioles de médicaments, une aiguière, un bassin doré, des linges mouillés, des linges sanglants. — Le père, la mère, le mari de Properzia. Un médecin.

LE MARI.

Parle-moi, ma chérie!... Tu souffres?

LE PÈRE.

Quoi! ne veux-tu pas nous dire un seul mot!... Regarde, regarde ta malheureuse mère... Elle est là, vois-tu? Le chagrin la tuera... Tu le sais bien, n'est-ce pas?

LE MARI, au médecin.

Venez... dans cette fenêtre... j'ai quelque chose à vous dire... Venez là... parlons bas... Que personne ne nous entende... Avouez-moi bien sincèrement la vérité. Je suis homme... je peux tout entendre... Vous savez que j'ai du courage... Oh! j'ai beaucoup de courage!

Il sanglote.

LE MÉDECIN.

Voyons! voyons! calmez-vous, messire Luigi, mon ami!

LE MARI.

Oui, votre ami... Ah! certainement! j'ai besoin d'amis! Parlez-moi comme il faut... Combien, oui, combien en faudra-t-il de jours pour que je la voie remise; oui, elle, là... Properzia... ma Properzia!... Vous savez de qui je veux parler?

LE MÉDECIN.

Hélas! mon pauvre messire Luigi... je vous ai prévenu... j'ai fait mon possible... Vous savez que Frère Bento est averti, et je l'entends dans l'escalier qui apporte le saint viatique.

LE MARI.

Mais vous ne voulez pas dire par là, n'est-ce pas, que...?

LE MÉDECIN.

Messire Luigi, pauvre homme!... faites vos adieux à votre femme.

Le mari retourne vers le lit.

PROPERZIA, d'une voix très faible.

Pourquoi est-ce que je ne meurs pas?

LE PÈRE.

Je n'entends pas ce que tu me dis, ma chérie... Te sens-tu mieux?...

PROPERZIA, indifférente.

Oui.

LE MARI, se penchant sur elle.

Je ne te demande qu'une seule chose... c'est de ne pas me quitter... M'entends-tu?

PROPERZIA.

Oui.

LE MARI.

Tu me laisseras t'aimer... Tu ne m'aimeras pas, si tu veux.

Properzia le regarde, regarde ses parents et la chambre, et se retourne à demi vers la muraille.

Entre Frère Bento. Il s'assied au chevet du lit.

FRÈRE BENTO.

Properzia, je vous ai vue naître. Je vous porte l'affection la plus tendre... Vous en souvenez-vous?

PROPERZIA.

Non.

FRÈRE BENTO, aux assistants.

Écartez-vous, je vous prie ; tenez-vous à l'autre bout de l'appartement. Je dois être seul avec ma pénitente.

LE MÉDECIN.

Faites vite, Frère Bento, elle s'éteint.

FRÈRE BENTO.

Ma fille, ma très chère fille... ma glorieuse fille ! tu as beaucoup souffert... Dis-moi que tu te repens... tout te sera pardonné ! Parle vite, parle, au nom de ton salut éternel... je t'en conjure !... Ah ! très sainte Vierge ! Elle n'aura pas le temps... ses yeux se troublent !

Properzia s'agite, et ses mains étendues semblent chercher quelque chose.

Ma Properzia, mon enfant, n'est-ce pas, tu te repens... tu te repens?...

PROPERZIA.

Je ne sais pas !

Elle meurt.

VENISE

L'atelier de Titien. — Des tableaux finis ou ébauchés. Titien, vieux, longue barbe blanche, une calotte de velours noir sur la tête, vêtu d'une robe de tabis rouge, une chaîne d'or de chevalier au cou; il est assis dans un fauteuil; à côté de lui l'Arétin, figure pleine de feu, vive, spirituelle, noble; grande mobilité de gestes.

L'ARÉTIN.

Mon ami, je vous ai nommé dans ma dernière épître à César. Il y a un mois, je vous ai loué fortement dans mes vers adressés au Pape, et qui, par parenthèse, ne m'ont pas été assez payés, de sorte que je vous louerai encore plus fortement dans ceux que je vais envoyer au roi d'Angleterre, ce qui impatiente toujours Paul III, comme Clément VII se fâchait chaque fois que je publiais quelque éloge de ce monarque hérétique... Mais pourquoi la cour de Rome lésine-t-elle avec moi? Bref, vous m'obligerez en me donnant une vingtaine d'écus d'or.

TITIEN.

Vous avez inventé là un merveilleux métier, maître Pierre. Avec trois feuilles de papier sur lesquelles vous jetez de votre style quelques grosses flatteries, soutenues d'une demi-douzaine de menteries à l'adresse de Pierre ou de Jacques, vous gagnez plus d'argent que nul poète, savant ou docteur n'en a jamais pu recueillir en trente ans de veilles et de labeurs.

L'ARÉTIN.

Savez-vous pourquoi?

TITIEN.

C'est parce que les hommes aiment la louange.

L'ARÉTIN.

Et craignent l'injure. J'égratigne aussi bien que je caresse, et personne n'est très satisfait de voir, dans mes feuilles volantes avidement recueillies par toute l'Europe, son nom embourbé au milieu d'une foule de petites médisances dont la vérité m'importe peu. Qui paye est loué ; qui ne paye pas est gaillardement déchiré, et les lecteurs croient également ce que j'imprime. Mais que me donnerez-vous pour mes dernières lettres?

TITIEN.

Dix écus d'or.

L'ARÉTIN.

Vous m'en donnerez vingt, messire, mon ami, et vous ne froncerez pas le sourcil, par-dessus le marché. Que diable ! il me semble que je vous vaux assez de belles commandes, assez de portraits ! Je ne vous coûte pas cher.

TITIEN.

Soit ! Mais vous me ferez plaisir de dire aussi, par ci, par là, que tous ces coquins qui, aujourd'hui, font de la peinture à Venise, ne valent pas ce que les sots répètent.

L'ARÉTIN.

Je suppose que les noms de Véronèse, du Tintoret, du Bassan, doivent se trouver, en cette occasion, sous ma plume, entourés d'épithètes qui ne leur feront pas plaisir?

TITIEN.

Assurément ! Ce sont des gens sortis de mon atelier. Ils en ont agi avec moi de la façon la plus malhonnête,

et je trouve misérable de les voir, comme cela arrive, vendre leurs compositions au détriment des miennes, seulement parce qu'ils m'ont volé certaines connaissances que je n'avais pas l'intention de leur communiquer. Mais ce n'est, cependant, pas de ces ignorants qu'il s'agit surtout.

L'ARÉTIN.

Je ne vous cacherai pas qu'à mon avis ces ignorants font pourtant d'assez belles choses ; mais, néanmoins, j'en dirai tout le mal que vous voudrez, ainsi que de l'autre dont il faut m'apprendre le nom.

TITIEN.

L'autre, c'est Pâris Bordone. Je suis positivement insulté par ce vagabond.

L'ARÉTIN.

Insulté? Comment l'entendez-vous?

TITIEN.

Comment je l'entends? Vous m'étonnez ! N'a-t-il pas, à force d'intrigues, ce vaurien, ce mendiant, obtenu de peindre la chapelle de Saint-Nicolas des Frères Mineurs? Pensez-vous que je supporterai une telle insolence? Un méchant manœuvre qui n'a pas dix-huit ans, se faire donner une chapelle, lorsque moi, un vieillard, un homme, j'ose le dire, consommé dans son art, je suis ici? Je veux peindre la chapelle, et je n'entends pas que personne, à Venise, aille sur mes brisées.

L'ARÉTIN.

Il faut pourtant que les autres artistes aient quelques occasions de se produire et de gagner leur vie. Je ne vous trouve pas raisonnable, messire Titien.

Pâris Bordone est un jeune homme, c'est vrai, et même un très jeune homme ; vous êtes le premier peintre du monde, personne ne le conteste ; mais quand je vois que, grâce à Dieu, à votre talent et un peu à mes recommandations et à mes louanges, vous voilà de beaucoup l'artiste le plus riche de l'Italie, faisant, refaisant les portraits de tous les potentats et ayant la main dans toutes les entreprises, je vous trouve un peu dur de ne pas vouloir que les autres peintres essayent leur bravoure à côté de la vôtre.

TITIEN.

Ce sont des phrases. Si je ne prenais garde à moi, ces intrigants déhontés, qui arrivent à chaque minute avec de mauvais pinceaux et essayent de se pousser au soleil, m'auraient vite fait oublier, et alors je mourrais de faim. Laissez ces propos dont vous me fatiguez, et sachez que, tant que je vivrai, je ne souffrirai, si je puis, aucun concurrent, aucun rival. Voulez-vous m'aider, oui ou non?

L'ARÉTIN.

Convenez que vous êtes un homme terrible et vraiment impitoyable. Que de chagrins n'avez-vous pas causés au Giorgione ! Il en est mort ! Pendant votre existence, heureusement fort longue, vous avez produit bien des chefs-d'œuvre, mais non moins de méchants tours à vos adversaires. Et qui sont vos adversaires? Vous venez de le dire : tous ceux qui tiennent un pinceau à Venise.

TITIEN.

Je vous donnerai deux dessins au crayon rouge ; ils sont là, dans ce portefeuille, et chacun vaut, pour le moins, quarante écus d'or. Je vous les donnerai,

dis-je, mais vous me servirez, à ma guise, dans cette affaire de Pâris Bordone. Je veux qu'on lui retire la chapelle des Frères Mineurs.

L'ARÉTIN.

Vous me donnerez ces deux dessins?

TITIEN.

Je vous les donnerai, et j'estime que c'est un présent considérable.

L'ARÉTIN.

Après tout, il m'importe médiocrement que ce Bordone fasse ou ne fasse pas son chemin. Ce n'est pas mon affaire. J'écrirai contre lui, et, de plus, je parlerai aux procurateurs.

TITIEN.

Voilà une affaire arrangée. Mettez-vous à l'œuvre tout de suite. Pour moi, je m'adresserai au doge, et si je peux faire chasser ce petit présomptueux, ce sera une excellente affaire.

L'ARÉTIN.

Ce que j'aime en vous, c'est qu'à votre âge vous êtes aussi résolu, aussi impétueux qu'un jeune homme. Il ne fait pas bon vous déplaire, et j'ai déjà songé à écrire, à votre sujet, un parallèle à la manière de Plutarque.

TITIEN.

Avec qui me comparerez-vous, je vous prie?

L'ARÉTIN.

Avec Michel-Ange.

TITIEN.

C'est une bonne idée ; il faudra coucher ça par écrit, soit en vers, soit en prose, et l'envoyer dans l'Europe entière ; outre que ma réputation s'en devra augmenter, je suis sûr que j'en vendrai quelques tableaux de plus.

L'ARÉTIN.

Je ne sais si ma pensée est uniquement à votre avantage. A mesure que vous vieillissez, vous devenez plus haut à la main et plus acerbe. Il ne fait pas bon vous approcher, messire mon ami ; vous dire vos vérités, c'est tout ce que je puis oser de plus hardi, moi dont chacun a peur, et vous-même comme les autres. Michel-Ange, au contraire, que j'ai connu, il y a encore peu d'années, avec le tempérament le plus morne et l'humeur la plus rebelle, devient chaque jour plus doux, et, à mesure qu'il avance en âge, il tourne presque à la sainteté. Un autre point me frappe : je connais fort Michel-Ange, mais j'ai connu aussi Raphaël ; j'ai connu le Bramante, le Sansovino, André del Sarto, et j'ai beaucoup entendu raconter la vie et les actions du grand Léonard. Tous ces hommes avaient, et ceux d'entre eux qui vivent encore ont toujours l'imagination illuminée de maximes vraiment sublimes. Ce sont des peintres admirables, mais aussi des philosophes ; ils aiment à considérer le fond des questions les plus abstraites, et parlent de la Beauté comme des amants assez heureux pour l'avoir contemplée sans voiles au sein de l'azur épuré du ciel. Pour vous, je ne vous ai jamais vu dans une extase quelconque. Vous êtes, assurément, le peintre le plus admirable que le monde ait jamais produit, et Michel-Ange ne vous refuse un rang à son côté qu'en alléguant chez vous certaines défaillances dans le dessin ; mais vous êtes un peintre qui, admis à

posséder ce que la nature vraie et vivante recèle de plus exquis, semble ne s'être jamais avisé de ce qui est au-dessus d'elle, et n'a jamais laissé s'envoler son esprit à la recherche d'un idéal.

TITIEN.

Je m'en suis bien gardé. J'honore comme je le dois le mérite des grands artistes dont vous venez de prononcer les noms. Ils ont exécuté des choses admirables ; ils en auraient fait davantage s'ils n'avaient perdu une considérable partie de leur temps à des rêveries sans objet. Un peintre doit peindre et non pas divaguer comme un professeur dans sa chaire. Il doit peindre des torses, des bras, des jambes, mettre sur les visages qu'il reproduit l'animation voulue, caresser la couleur d'un brillant rayon du jour, l'entourer habilement des ombres chaudes qui les font ressortir, et il n'a pas besoin, pour arriver au plus heureux résultat, de savoir ce qu'a dit Arioste, mais seulement ce que représente un modèle qu'il payera quelques morceaux de cuivre, et il lui faut un atelier où la lumière entre convenablement.

L'ARÉTIN.

Raphaël préférait trouver en lui-même les types de ses madones, et son esprit, raffiné par la réflexion et rempli d'images, de lignes, de reliefs merveilleux parmi lesquels il choisissait, lui semblait le meilleur des guides.

TITIEN.

Je préfère, moi, trouver mes madones dans la rue et leur faire respirer sur la toile, où je transporte leur ressemblance, toute la fierté de la vie réelle. Je rends les créatures de Dieu doublement existantes, car je les place telles qu'elles sont, avec leurs mouve-

ments, avec leur vérité, dans le monde des couleurs et sous cette lumière dont le soleil vrai les anime ; moi, je les rends telles que je les vois, et c'est précisément là mon triomphe, c'est de les voir, c'est de les rendre, et il n'y a rien de supérieur.

L'ARÉTIN.

Pardonnez-moi. Vous vous trompez quelque peu. Je vous admire, sans doute, messire Titien, comme il convient de vous admirer, mais je ne suis cependant pas d'humeur à refuser aux artistes de Florence et de Rome le respect qui ne leur est pas moins dû. Vous le savez vous-même, ils vous accusent, et c'est Michel-Ange qui porte la parole ! Ils vous accusent de n'avoir pas suffisamment étudié dans vos jeunes ans avant de commencer à peindre, et de là, disent-ils, le peu de solidité du dessin qui rabaisse les œuvres de votre génie.

TITIEN.

Je me moque de cette plaisante calomnie, et je dessine aussi bien que la nature elle-même.

L'ARÉTIN.

C'est précisément là ce que les maîtres vous reprochent ; vous dessinez aussi bien que la nature, et vous ne dessinez pas mieux. La nature indique complètement ce qu'il faut rendre pour exprimer la beauté. Elle ne le donne pas toujours ; elle est remplie d'à peu près ; elle abonde en idées avortées ; ses créations sont défectueuses par un côté quelconque, et ne serait-ce que le caractère de vulgarité dont elle ne débarrasse rien, pas même ses plus magnifiques chefs-d'œuvre, elle n'est pas à copier dans ce qu'elle produit, mais seulement à écouter dans ce qu'elle propose. Voilà pourquoi les peintres de Florence et de

Rome sont grands, c'est qu'ils tiennent toujours devant eux l'idéal que la nature conseille, et non la réalité qu'elle fournit.

TITIEN.

Ne doutez pas que je comprenne vos maximes, messire Pierre. Je les ai moi-même examinées et retournées dans bien des sens. Mais savez-vous que c'est une prétention dangereuse que de vouloir quitter la main du seul guide sur lequel l'artiste puisse se confier, pour aller chercher dans les espaces de l'imagination des sentiers où ce guide ne vous suit pas? J'admire Raphaël, j'admire Michel-Ange ; mais comme il est facile de dévier en écoutant la prétention de faire comme eux! Regardez leurs élèves! Ces soi-disant adorateurs de l'idéal commencent de nos jours à tâtonner dans le sombre, et leurs œuvres montrent déjà le résultat de leur insolence. En voulant produire mieux que la nature, au-dessus de la nature, ils nous donnent des avortons et des êtres contorsionnés, auxquels manque le souffle de la vie. Ne doutez pas que ce mal n'aille toujours en augmentant ; pour moi, j'estime qu'il n'y a pas moyen de se tromper en faisant comme je le fais, et je ne suis pas disposé à me laisser séduire. Le plus grand peintre de portraits que le monde ait jamais connu, c'est moi! Mes successeurs n'auront qu'à marcher dans ma voie pour mériter la louange.

L'ARÉTIN.

Je n'ai pas dit que vous ne fussiez pas admirable.

TITIEN.

Vous me faites entendre que je suis inférieur. Vous vous trompez. Je ne le cède à personne, et c'est

très justement que César, et avec lui tous les rois du monde, tous les grands seigneurs, couvrent mes toiles d'un or bien mérité. Au fond, messire Pierre, ce qu'on vend de tableaux et le prix qu'on les vend, il ne faut pas chercher ailleurs la mesure du mérite. C'est assez la mode du temps ; et elle est bonne. Dans ma jeunesse on était peu attentif à cette vérité, et surtout vos artistes de prédilection se prétendaient désintéressés. Leurs élèves et leurs successeurs reviennent de cette folie. Ils tiennent fort aux ducats et travaillent pour les ducats, comme vous, comme moi, et je les approuve.

L'ARÉTIN.

Les ducats sont beaux et bons ; réunis en grand nombre dans une bourse, ils exécutent la plus jolie musique dont l'oreille puisse être caressée. Mais il est agréable de raisonner sur les principes. En somme, il y a plus de gens dans le monde en état d'apprécier votre méthode que de prendre goût à celle de vos rivaux.

TITIEN.

La gloire ne fait de bruit que par le nombre des acclamations.

L'ARÉTIN.

Michel-Ange ne serait pas de votre avis.

TITIEN.

Aussi Michel-Ange est-il un personnage ténébreux qui n'a jamais connu les douceurs de l'existence... Laissons cela et ne manquez pas de me tenir parole en châtiant l'insolence de Pâris Bordone et de mes autres ennemis.

L'ARÉTIN.

Je vais me mettre à l'œuvre immédiatement. Passez-moi cette feuille de papier ; avec quelques pattes de mouche dont je la couvrirai, je donne le succès ou la ruine, la réputation ou l'ignominie, la vie ou la mort, absolument comme il me plaît ; je n'ai pas besoin même de talent ; je n'ai rien à faire avec la vérité ; il ne me faut que les oreilles d'âne de la badauderie humaine ; vous voyez cette feuille de papier-là? elle vaudra tout à l'heure deux sous, imprimée !

BRUXELLES

1555

Le palais. — Le cabinet de l'Empereur, Charles-Quint, l'Infant don Philippe, roi d'Angleterre et de Naples, debout devant son père; celui-ci assis dans un fauteuil de cuir noir.

CHARLES-QUINT.

Pour ce que j'ai à vous dire, Infant don Philippe, asseyez-vous et couvrez-vous.

L'Infant obéit.

Certaines idées que j'agitais en moi-même depuis une année environ étant arrivées à maturité, le moment est venu de vous en faire part. Je prétends abdiquer la puissance confiée par le ciel à mes mains, et vous transmettre mes couronnes.

DON PHILIPPE.

Votre Majesté a, sans doute, de concluantes raisons pour une résolution si grave.

CHARLES-QUINT.

Je suis malade, affaibli; je suis las. Quand je considère la façon dont tant de monarques règnent ou ont régné, je trouve dure la tâche qui me fut imposée. D'ailleurs, les faits parlent d'eux-mêmes. Pour donner une idée de ce que fut ma vie, il suffit de vous rappeler quels États sont rassemblés en ce moment sous le sceptre de notre maison. L'Empire, les Flandres,

la Bourgogne et l'Artois, les royaumes de l'Espagne, enserrent dans un même faisceau Naples, le Milanais, la Sardaigne ; par votre mariage avec la reine Marie j'ai joint l'Angleterre à cette proie immense ; mon pavillon flotte sur les forteresses de l'Afrique, et le continent infini des Nouvelles-Indes obéit sans résistance à mes lois. Pour maintenir, consolider, faire avancer une aussi énorme machine, ma vie n'a été qu'un éternel voyage. Je suis allé neuf fois en Allemagne, six fois dans mes domaines espagnols, quatre fois en France, sept fois en Italie, dix fois dans les Pays-Bas, deux fois en Angleterre, autant en Afrique, et onze fois mes navires m'ont fait traverser les espaces de la mer, moins orageuse pourtant que les flots de ces interminables affaires qu'il m'a fallu constamment surveiller. Je vous le répète, je suis las, et vous allez prendre ma place.

DON PHILIPPE.

A Dieu ne plaise que je discute mon obéissance ! Je suis trop assuré de la solidité des volontés de César pour soumettre la moindre objection.

CHARLES-QUINT.

Vous avez raison de prendre pour votre règle l'obéissance, la sainte, la grande, l'omnipotente obéissance. Vous allez désormais l'exiger des autres, et il n'est que juste et louable de vous entendre l'invoquer en ce moment. Vous avez nettement aperçu les deux véritables pivots sur lesquels doit tourner le monde, et, si j'ai quelque mérite à revendiquer auprès du Juge éternel quand je paraîtrai devant son tribunal, c'est celui d'avoir facilité leurs mouvements ; tout doit être désormais : commandement et soumission. Il reste encore immensément à travailler pour asseoir la domination de ces deux principes, et faire régner alentour

le silence le plus absolu ; mais j'ai gagné beaucoup déjà. Quand j'ai pris la conduite des peuples, l'histoire doit vous le dire, tout était désordre, et des coutumes, des lois, des privilèges, des prérogatives insensées, étendaient leur anarchie sur les pays chrétiens : les nobles ordonnaient, les bourgeois refusaient, les paysans, les paysans mêmes, dans leurs villages, parlaient et prétendaient donner et maintenir leurs avis ! L'Italie, plus indisciplinée que le reste, infatuée de sa science et de la beauté de ses travaux, criait, menait grand bruit, et plaquant les noms les plus retentissants sur les folies les plus absurdes, elle parlait de vérité, de justice, de liberté, et menaçait jusqu'à l'établissement même de la sainte Église. L'Allemagne plus grossière, plus obstinée que sa perverse et brillante sœur, la gagna de vitesse ; par les abominables pamphlets de ses savants, elle prépara la monstruosité du luthérianisme. A ce moment, don Philippe, la chrétienté eût dû naturellement chercher son appui dans les successeurs de saint Pierre. Mais là, par malheur, s'étalait plus particulièrement l'excès du mal. La papauté se détournait elle-même de la foi ; elle se complaisait dans les inventions les plus dangereuses de l'esprit moderne. Ne vous étonnez donc pas que François I^er^, comme Henri VIII, aient vu éclater chez eux les abominations calvinistes et luthériennes ; ils ont subi, comme Léon X, comme Clément VII, l'influence délétère ; ils se sont laissé infatuer, au moins pendant un instant, par des idées en apparence avantageuses, mais, en réalité, non moins mortelles pour les monarchies que pour la religion. Quand ils ont compris le danger ils se sont rejetés en arrière, trop tard ; leurs États étaient envahis. Pour moi, je n'ai pas été séduit un seul jour, et dès la première minute où le mal s'est manifesté, je l'ai jugé ; je l'ai combattu au moyen des plus énergiques antidotes.

Vous savez comment, d'abord, essayant les remèdes les plus prompts, j'ai voulu sauver l'Église par elle-même. J'ai placé Adrien dans la chaire des Apôtres. Il est mort presque au moment de son intronisation, et les cardinaux, saturés de toutes les ivresses du voluptueux enfer qui possédait l'Italie, ne voulurent plus essayer d'une discipline nécessaire. Ils me jetèrent, à l'encontre de mes efforts, Clément VII, pire que son cousin. Dans cette conjoncture si grave, je ne m'arrêtai devant aucune considération ; je contraignis le Pape à être le Pape, et à marcher dans sa voie ; je levai l'épée de l'Empire contre la crosse, et frappai Clément VII à la tête. Je pris Rome. J'établis un maître à Florence. Je chassai pour toujours la France du Milanais ; finalement, je tuai l'Italie. Regardez-y de près, don Philippe, et vous verrez que, par ce dernier acte, j'ai singulièrement facilité votre tâche. Le silence règne maintenant sur la Péninsule entière. Continuez mon œuvre. Rappelez-vous qu'en changer le caractère, c'est à la fois compromettre la sécurité de vos couronnes et le salut de votre âme.

DON PHILIPPE.

J'ai écouté Votre Majesté avec la plus religieuse attention. Je peux lui répondre que sur le point principal, le maintien inflexible de l'obéissance, je n'aurai, jusqu'à la fin de ma vie, que peu de reproches à me faire. Vous me remettez, sans doute, une tâche facilitée par la soumission de l'Italie ; mais ce que j'apprécie surtout, ce sont les deux principales créations de votre règne : l'Inquisition agrandie et la formation des Pères de Jésus. Au moyen de ces instruments, trempés dans le plus rigide esprit d'obéissance, et dont j'ai l'intention de me beaucoup servir, il me sera possible de continuer, après vous, à sauver l'Église, sans l'Église, et à anéantir

l'hérésie politique tout autant que l'hérésie religieuse. Désormais l'Italie n'est rien ; l'Espagne est tout. Elle n'a d'autre rivale que la France et, le duel conduit par vous contre cette puissance devenant de jour en jour plus acharné, il faudra que l'Espagne ou la France succombe. Je n'aurai pas une vie souveraine plus douce que ne fut la vôtre.

CHARLES-QUINT.

Le travail dévorera vos jours comme il a dévoré les miens. Mais, vous et moi, nous ne sommes que les serviteurs de la croix et du sceptre, et, à bien des égards, des moines, des religieux d'un ordre dont les membres sont peu nombreux ; mais le but étant particulièrement grand, la règle doit être exceptionnellement pesante. Les moines, vous comme moi, dont le monastère est un palais, dont la cellule est une chambre étincelante d'or et de peintures, dont le froc est tantôt une armure d'acier, tantôt un manteau de velours, ces moines vivent et vivront au milieu de prétendues somptuosités comme vivent sur la paille leurs pauvres confrères des couvents. Ce qui nous entoure n'est que paille pour vous et pour moi, et l'ascétisme de nos pensées réduit au plus bas du néant les joies apparentes de la terre. Ces joies, ces joies misérables, ces splendeurs, ces splendeurs honteuses, ces élégances ignominieuses, l'Italie les avait portées plus haut que nul pays, nul siècle, ne les avaient vues. J'ai mis le pied sur l'Italie ; encore une fois, vous ferez de même sur tout ce qui lui ressemble ou voudrait lui ressembler. Le monde ne vit pas tant de pain que de discipline. Ne laissez jamais oublier cette vérité par vos sujets.

DON PHILIPPE, avec un sourire triste.

La gaieté coupable n'est pas dans mon devoir, mais non plus que je croie, dans mon tempérament.

Je prie Votre Majesté de prendre confiance en mon ferme propos de renvoyer au temps de la vie immortelle, qu'il s'agit de mériter, tout ce qui pourrait ressembler à un divertissement léger de mon esprit.

CHARLES-QUINT.

Laissez-moi seul. J'ai besoin de me recueillir. Les États de Flandre se réuniront demain, et c'est devant eux que j'ai décidé de rendre mes dessins publics. Allez, don Philippe.

Don Philippe salue et se retire.

ROME

1559

L'atelier des Zuccheri. — Taddeo et Federigo Zucchero; Girolamo Siciolante, Orazio Sammacchini, d'autres jeunes peintres. Tous travaillent avec une extrême activité, les uns brossant des toiles immenses, les autres peignant des décors montés sur des charpentes ou achevant des tableaux de diverses grandeurs.

FEDERIGO.

Je ne me soucie ni de la nature ni de l'idéal; quand on s'y amuse, on meurt de faim. L'important, c'est de se faire une manière; et quand vous tenez une fois cette manière, peignez vite et beaucoup! Alors vous gagnerez argent et réputation.

TADDEO.

Emportez cette figure, elle est prête! A propos, savez-vous où en sont le Barroccio et Durante del Nero pour la façade de palais que leur a commandée le cardinal Farnèse?

LE SAMMACCHINI.

C'est au moins très avancé, si ce n'est pas fini. Ils y travaillent comme des esclaves, et en huit jours ils ont achevé quatre figures nues de vingt-cinq pieds de haut.

FEDERIGO.

Voilà de braves artistes. Beaucoup et vite, tout est dans cette maxime! Comme le rôle que de vail-

lants peintres, de vertueux sculpteurs, d'intrépides architectes, peuvent jouer dans le monde, est devenu brillant! On ne regarde plus que nous, on ne se soucie, comme autrefois, ni de la politique, ni de la religion; il n'est question que des arts! J'ai entendu dire à mon père que, de son temps, l'Italie était toujours en flammes; on se battait pour une vétille; chacun avait mille intérêts à débattre. Aujourd'hui, grâce à l'Empereur, grâce à l'ordre admirable que ses armées ont établi on vit tranquille, on gagne de l'argent, et l'on n'a rien à désirer!

TADDEO.

Ma foi! je désirais beaucoup de choses quand j'étais employé par Giovampiero de Calabre à lui broyer ses couleurs, et que sa femme me battait comme plâtre en me laissant mourir de faim.

FEDERIGO.

Il faut commencer par un peu de gêne, mais ce n'est pas de quoi décourager un grand artiste. Mille manières, autrefois inconnues, existent aujourd'hui de se tirer de peine. Les uns entrent chez un cardinal ou chez un seigneur comme peintres domestiques, et sont bien vêtus, et nourris à la table des pages; les autres s'en vont en France, en Allemagne, en Espagne, et exécutent pour les Barbares des travaux qu'on leur paye des prix fous; enfin, quand on a acquis un peu de renommée, il n'est pas un bon bourgeois qui ne se croie obligé de tomber à genoux devant vous pour obtenir un chef-d'œuvre. Témoin notre brave maître de poste, Mattiuolo, qui t'a fait peindre à toi, Taddeo, la façade de sa nouvelle maison en clair-obscur, et Dieu sait que les trois sujets que tu lui as représentés de l'histoire de Mercure, tu ne les lui as pas donnés pour peu.

SICIOLANTE.

Ce que vous dites est parfaitement vrai, maître ; mais prenez garde aussi à certaines choses fâcheuses qu'on ne connaissait pas il y a peu d'années.

FEDERIGO.

Et quoi, je te prie?

SICIOLANTE.

Autrefois, les étrangers nous achetaient nos tableaux et nous emmenaient pour aller décorer leurs édifices. Maintenant, ces sauvages ont appris à peindre, et vous voyez sur le pavé de Rome des Français, des Flamands, des Espagnols qui nous enlèvent nos pratiques.

SAMMACCHINI.

Et même on leur donne souvent des coups de couteau, à ces intrus ; mais pourtant leur nombre augmente, et nous finirons par en souffrir, c'est vrai.

TADDEO.

La faute en est au Pape et aux seigneurs. Ils oublient le respect dû au grand style et veulent des nouveautés. Un cardinal vous dit très bien : Venez donc chez moi, vous y verrez un cadre unique ; sujet admirable ! exécution pleine de feu ! C'est un singe à cheval sur une licorne et mordant dans une pêche ! L'auteur est un Flamand nouvellement arrivé ! Là-dessus, les imbéciles courent chez le Flamand, et pendant six mois on ne veut plus que des singes, des licornes et des pêches !

Entre l'architecte Francesco di San Gallo.

SAN GALLO.

Bonjour, maître Taddeo. Federigo, je te salue.

TADDEO.

Bonjour, maître. Vous semblez bien portant, et je m'en réjouis.

FEDERIGO.

Qu'as-tu donc? tu fronces le sourcil. Est-ce que tu as de l'humeur?

SAN GALLO.

On en aurait à moins. Ce vieux Buonarotti ne me laisse pas un jour de bon. Parce que ce fou a eu autrefois du talent, on ne veut pas s'apercevoir que sa tête est partie et qu'il ne commet que des sottises.

FEDERIGO.

C'est une honte de le voir encore, à son âge, disputer le terrain aux jeunes artistes. Il devrait être enterré, ce Michel-Ange!

SAN GALLO.

Il prendra le temps de ruiner de fond en comble la coupole de Saint-Pierre. J'ai beau en prévenir le Pape et les cardinaux, je ne trouve pas un homme assez courageux pour affronter cette antique réputation en guenilles.

FEDERIGO.

On a peur de lui! Il est tellement oppresseur et insolent! Et quel esprit court et obtus! J'ai voulu lui faire comprendre ma nouvelle méthode de dessin qui doit rendre l'art accessible à toutes les intelligences: il a affecté d'en rire. La vérité est qu'il n'est pas en état d'y rien comprendre.

SICIOLANTE.

On devrait nous débarrasser de ces vieillards. Il se peut qu'ils aient su faire quelque chose en leur temps. Mais la vraie grandeur, la vraie délicatesse, le fin et le poli des choses, ils ne s'en sont jamais doutés!

SAN GALLO.

C'est incontestable ; ce scélérat de Buonarotti est un tyran, je le maintiens ! Il répète constamment que depuis dix-sept ans il travaille à la coupole de Saint-Pierre ! Comme si c'était une raison !

FEDERIGO.

C'est une raison pour qu'on le mette dehors au plus vite ! Qu'il cède la place aux jeunes gens, pressés de se faire une fortune et une réputation ! On devrait lui défendre de toucher désormais à un pinceau, à un ciseau, à un compas !

Entre Pirro Ligorio, architecte.

PIRRO LIGORIO.

Vous avez raison ! Le Buonarotti est tombé en enfance ! Nous finirons bien par en convaincre tout le monde, malgré le Vasari, malgré le Salviati, malgré les quelques vieux penauds qui nous restent de sa vieille secte ! J'ai une affaire à vous proposer. Le cardinal m'envoie chercher Federigo pour lui montrer des tableaux flamands qu'il a l'intention d'acheter.

SICIOLANTE.

Vous l'entendez? Quelle sottise ! La peste étouffe votre cardinal ! Est-ce que l'Italie manque d'artistes?

PIRRO LIGORIO.

Que voulez-vous? c'est la maladie de l'époque. Il s'agit de quatre tableaux de Wilhelm Key, de trois d'Antoine Moor d'Utrecht, et d'un panneau de Martin de Vos, d'Anvers. Je vous dirai, pour vous consoler, qu'un seigneur d'Allemagne a envoyé ici son intendant ; j'ai vu ce digne homme ; il a commission de procurer quarante toiles de toutes grandeurs à son maître. Il payera bien. En êtes-vous?

TOUS LES ARTISTES.

Bravo, Ligorio ! Certes, nous en sommes !

PIRRO LIGORIO.

En route, Federigo ; j'arrangerai votre affaire à tous, pas plus tard que ce soir, avec l'honnête Tudesque !

1560

Une salle dans le palais Colonna. Dona Vittoria, marquise de Pescaire, vêtue de noir, lit auprès d'une petite table d'ébène, sur laquelle est posée une lampe d'argent. Deux demoiselles d'honneur et une duègne en grandes coiffes travaillent à l'aiguille au fond de l'appartement. Le feu est allumé dans la cheminée, et les bûches pétillent avec bruit au milieu de la flamme.

Entre un gentilhomme servant.

LE GENTILHOMME.

Madame, le seigneur Michel-Ange monte en ce moment l'escalier.

LA MARQUISE.

C'est bien, éclairez-le !

Elle se lève et se dirige au-devant de Michel-Ange; celui-ci paraît sur le haut du palier, précédé par des pages à la livrée d'Avalos et tenant des torches.

Bonsoir, mon ami. Comment vous trouvez-vous par cette soirée un peu froide?

MICHEL-ANGE.

Je baise les mains de Votre Excellence. Je me porte mieux qu'un vieillard ne devrait s'y attendre.

LA MARQUISE.

Vous n'êtes pas venu seul, j'espère?

MICHEL-ANGE.

Non ; depuis que vous m'avez défendu d'aller à mon gré et sans compagnon, je ne le fais plus. Antonio m'a éclairé avec sa lanterne jusqu'à la porte du palais, et, là, j'ai trouvé vos gens qui m'ont traité en grand seigneur.

LA MARQUISE.

Venez vous mettre là, près de la cheminée. Tenez... dans ce fauteuil... Catherine, ne bougez pas... je veux servir Michel-Ange... Bien ! Approchez vos pieds du feu.

MICHEL-ANGE, assis.

Je vous laisse faire, madame la marquise, je vous laisse faire... Une âme comme la vôtre est au sommet de la grandeur, et ce sommet, c'est la bonté.

LA MARQUISE, souriant.

Ce serait vrai, ce que vous dites, s'il s'agissait d'être utile aux pauvres, et, comme notre divin Sauveur, de laver les pieds poudreux de quelques mendiants. Mais servir Michel-Ange?... ce n'est pas trop s'humilier.

MICHEL-ANGE.

Qui ne croirait, à vous entendre, toute autre chose que la vérité? Ouvrez vos yeux, marquise ; que voyez-vous? un être accablé par l'âge, envahi par toutes les défaillances de la vieillesse, allongeant, non sans peine, ses doigts amaigris et tremblants au-devant de la chaleur de la flamme... Que voyez-vous encore? des cheveux rares, des cheveux blancs sur un front qui prend les teintes de l'ivoire, des joues flétries et tombantes... des yeux qui ne disent plus ce que le cœur ressent... Vous voyez une ruine, marquise, une ruine humaine, la plus déplorable, la plus irrémédiable de toutes les ruines.

LA MARQUISE.

En parlant ainsi, vous faites un tableau, et vous le rendez aussi puissant que votre pensée. Ce vieillard, que vous prétendez humilier devant mes yeux dans tout le néant de sa faiblesse, s'élève, au contraire, s'exalte par la fécondité même de votre esprit... Mais non, vous vous trompez ; ce n'est pas un tableau que je contemple, c'est la réalité, et je n'imagine rien qui puisse lutter avec elle de majesté et de charme.

MICHEL-ANGE.

Oui ! vous contemplez cette double infirmité de la matière dissoute et de l'âme immortelle qui va bientôt la repousser et s'enfuir au sein de la divine infinité.

LA MARQUISE.

Il me semble voir, à côté de moi, en ma présence, dans le cercle possédé par mes regards, une de ces étoiles que Dante fait monter en si petit nombre jusqu'à l'orbe réservé de son étincelant paradis, une de ces étoiles aux scintillements vivants, qui, les plus rapprochées du triangle éternel, empruntent leur éclat à sa lumière. Vous n'êtes pas vieux, Michel-Ange ; vous existez et vous existerez toujours, comme ne cessera jamais d'être cette partie la plus éthérée, la plus active, la plus influente des intelligences humaines, guide sûr et irréfragable du monde.

MICHEL-ANGE.

Je vais bientôt quitter la terre, oui ! La sève intérieure fermente en moi et rompt l'écorce usée de l'arbre ; le germe fend la gousse qui l'enserre ; la semence, arrivée à sa maturité, se gonfle pour sortir de la pulpe qui se dessèche. J'ai vécu ici-bas assez longtemps, et je demande à mon maître de rappeler son serviteur.

LA MARQUISE.

Vous êtes las de vivre?

MICHEL-ANGE.

J'en suis avide, au contraire. Je voudrais secouer loin des membres de ma nature réelle ces liens de chair qui les gênent. J'ai soif de la liberté complète de mon être ; j'ai faim de ce que je devine ; j'ai hâte de contempler ce que je comprends. Si, dans mon séjour ici-bas, j'ai saisi quelque chose et pu exprimer une partie des vérités que je ressens, que ne réussirai-je pas à accomplir quand, une fois, les murailles de rochers stériles qui m'entourent auront chu pour jamais dans les profondeurs du passé? Non, non ! ce n'est pas la mort que je sens venir, c'est la vie, la vie dont on ne peut apercevoir ici-bas que l'ombre, et que je vais bientôt posséder tout entière !

LA MARQUISE.

Je pense comme vous. Nous sommes deux êtres bien différents, mon ami. Vous êtes Michel-Ange ; je ne suis qu'une femme compréhensive, assez compréhensive pour mesurer la distance qui sépare ma sympathie de votre indomptable activité. Vous avez beaucoup fait pour le monde, et en croyant pétrir l'argile de vos statues, c'est, en effet, à l'intelligence universelle que vous avez imposé de nouvelles formes et des expressions qu'elle n'avait jamais eues. Moi, qu'est-ce que j'ai fait? J'ai beaucoup aimé celui qui n'est plus... Je vous ai beaucoup aimé vous-même et c'est tout.

MICHEL-ANGE.

Vous avez donc produit autant que moi, précisément tout autant. Aussi longtemps que don Fernand d'Avalos est resté parmi nous, montrant à l'Italie, montrant aux soldats, aux savants, aux peuples, cette noble et

fière contenance, toute brillante de la grandeur de son nom, de l'éclat de sa naissance, de la clarté de ses vertus, des éclairs de son génie guerrier... Aussi longtemps que le ciel nous a laissé ce Fernand d'Avalos, cet incomparable marquis de Pescaire, votre noble époux, vous l'avez aimé, et vous avez été, dans son amour, aussi glorieusement heureuse qu'il est donné à une femme née d'une femme de se sentir, de se connaître heureuse. Croyez-moi : c'était là une noble occupation, et les vertus que les tressaillements d'un tel amour développaient graduellement en vous-même devenaient certainement le chef-d'œuvre de la valeur humaine.

LA MARQUISE.

J'y ai réfléchi, et je crois que vous vous abusez. Pour élevé que soit le dévouement et pure l'affection, et inébranlable l'amour, aussi longtemps que le cœur est satisfait, il se replie en lui-même, jouit de lui-même, et ne respire que dans un cercle et dans une atmosphère, en définitive, étroits et peu accessibles à ce qui n'est pas de lui. Je comprends, depuis que je suis restée seule, à quel point la félicité rapetisse. Faut-il l'avouer? c'est peut-être la connaissance de cette vérité qui verse dans ma douleur le plus de consolation. Je n'ai pas moins aimé celui que j'aimais, depuis que je ne le possède plus ; mais le chagrin et la solitude m'ont conseillé des efforts que j'ai trouvés plus beaux que les mérites faciles dont il m'était si aisé d'embrasser les images ; et les difficultés mêmes que j'ai traversées alors, en m'obligeant à redoubler mes forces, ont fait de moi, peut-être, ce que le bonheur sans nuages n'en aurait jamais fait.

MICHEL-ANGE.

Que l'homme travaille uniquement sur lui, ou que, répandant son activité sur la matière inerte, il lui souffle

le mouvement et la vie, dans les deux cas, son œuvre est pareille : il propose à ses semblables des exemples, et l'on peut dire avec vérité, en réfléchissant à cette égalité de résultats, que les plus vertueux des hommes sont des Polygnote, des Zeuxis, des Polyclète, des Phidias tandis que les plus perfectionnés des artistes sont d'aussi grands convertisseurs que les philosophes et les saints. Si donc j'ai, pour ma part, réussi à produire quelque bien en ce monde, et que l'esprit universel me doive de nouveaux avantages, ne me refusez pas, marquise, cette gloire de me comparer à vous, et laissez-moi espérer que, dans la vie de l'éternité, nous pourrons monter sur des ailes pareilles vers une égalité parfaite de récompenses.

LA MARQUISE.

Soit, Michel-Ange, et que je ne sois jamais séparée d'une âme qui, pendant des années déjà si nombreuses, m'a fait contempler d'un coup d'œil plus sûr tant de grandes et augustes vérités ; c'est assurément la faveur la plus immense que je puisse solliciter du ciel. Une révélation puissante et bien chère m'a surtout frappée en vous depuis longtemps. Dois-je vous la dire?

MICHEL-ANGE.

Parlez, je vous en prie.

LA MARQUISE.

On assure communément que la vieillesse est grondeuse et mécontente ; que tout, à ses yeux, se couvre d'un nuage sombre, et que la plus douce humeur s'aigrit avec les années. Le contraire, exactement, est arrivé pour vous. Je vous ai connu morose, impatient, irritable. Vous étiez tellement possédé par votre propre pensée, que le génie d'autrui vous restait lettre morte.

Je vous ai vu ne comprendre que vous-même... A mesure qu'autour de votre intelligence se sont accumulées les neiges de la vieillesse, tout a changé ; il semble qu'au rebours des autres hommes vous ayez conquis bien tard la plénitude, la fraîcheur de la vie, la netteté, la précision, l'étendue du coup d'œil et la véritable connaissance de vous-même et des autres.

MICHEL-ANGE.

Il en est ainsi, en effet. Le ciel, je l'avouerai, m'avait doué en naissant d'une énergie disproportionnée à mon tempérament. Je devinais plus que je n'étais en état de voir, et je voyais plus loin que je ne pouvais atteindre. Tout ce qui se produisait autour de moi m'effrayait ; j'avais peur que mes forces trop courtes ne fussent encore distraites, et je m'astreignais avec colère et une obstination maussade à concentrer mes regards sur ce but sacré que j'avais peur de manquer. Cependant, je sentais redoubler et mes espérances d'arriver au triomphe et ma crainte de faillir, en m'apercevant que chaque pas, si pénible, si dur, si fatigant qu'il pût être, m'en rapprochait pourtant. Je passais ma vie entre le travail et l'exaspération des efforts : je voulais saisir la nature par toutes ses anfractuosités à la fois, et j'escaladais ses sommets en me cramponnant des mains, des doigts, des pieds, des genoux, de tout le corps, à ce qu'ils me présentaient de points d'appui. J'ai été un sculpteur, un peintre, un poète, un architecte, un ingénieur, un anatomiste ; j'ai taillé des colosses dans la pierre et ciselé des figurines dans l'ivoire ; j'ai tracé les remparts de Florence et de Rome, établi des bastions, défilé des fronts, mesuré des contrescarpes, et, non loin de l'édifice dont j'ai marqué la muraille par la révélation du Jugement dernier, j'ai réussi à dresser jusqu'au plus haut de l'atmosphère l'immense coupole du prince des Apôtres. En somme, si je n'ai pas accompli

tout ce que j'ai voulu, il est certain que j'ai fait quelque peu. Un jour, je me suis vu dans une place aussi haute, plus haute que je l'avais pu rêver, ni souhaiter. Les papes, les rois, l'empereur, les princes m'ont honoré. Les artistes m'ont proclamé le premier d'entre eux, et je n'ai plus rien eu à demander ni à moi-même, qui savais ce que je pouvais faire, ni au monde, qui me donnait plus que je n'avais attendu de lui. Alors, tout en travaillant, mon cœur s'est reposé; le doute, la crainte de perdre le chemin se sont écartés de moi. Je me suis trouvé des loisirs pour regarder, pour apprécier, pour approuver, pour aimer. L'irritation et l'impatience ont cessé de me pousser au vent de leurs incertitudes, et je suis devenu, bien ou mal, l'homme que je suis aujourd'hui et qui, pour naître, avait besoin de l'âge et se trouve jeune dans la vieillesse.

LA MARQUISE.

J'aime en vous, Michel-Ange, que toujours occupé du train misérable que mène désormais le génie de nos contemporains, le point de décadence où vous le voyez ne vous cause plus ni scandale ni aversion.

MICHEL-ANGE.

Il m'inspire une profonde et tendre pitié. Ce monde que je contemple est un compagnon avec lequel j'ai accompli une longue route, et, au rebours de moi, il s'est lassé, il a perdu sa vigueur, il trébuche et va tomber sur le bord du chemin, tandis que, moi, l'espérance de la vie où je vais entrer m'excite et m'enivre de la plus adorable espérance! Au matin du siècle, quand nous sommes partis ensemble, mon compagnon était florissant de jeunesse, exubérant de santé, et toutes les espérances attisaient les flammes des regards orgueilleux qu'il portait sur l'horizon. Tandis que moi, je

doutais, mon compagnon ne doutait de rien ; je lui dois cette justice ; jeune, impétueux, gâté par les siècles farouches et pervers des mains desquels il s'échappait, sa première pensée fut de répudier leurs exemples, et, tout amoureux de l'art dont il entrevoyait les charmes, ce fut à la religion et à la vertu que, pourtant, il songea d'abord. J'ai connu le Frère Savonarole, madame, et jamais l'aspect de cette physionomie auguste n'a disparu de ma mémoire. J'ai vécu de ses leçons. Soit qu'il nous ait demandé trop, soit que la pauvre Italie eût trop présumé de ses forces et que l'imagination fût chez elle en disproportion avec la droiture, l'Italie sortit de ses mains et demeura dans celles du vice. Mais, pourtant, elle se sentait ; elle avait conscience de sa supériorité sur le reste du monde. Elle méprisait les autres contrées et employait leurs ressources à ses fins ; elle leur était en admiration et elle le savait. Elle se connaissait grande et ne rêvait que de le devenir davantage. Ses artistes... vous savez ce qu'ils ont été ! Maintenant, tout est fini. Le feu s'est éteint. Il n'existe plus d'Italie. Ceux que nous méprisions deviennent nos maîtres. Les artistes ont péri. Je suis le dernier survivant de la sainte phalange ; ce qu'on nomme du même nom glorieux que nous avons porté, ce ne sont plus que des marchands, et non dénués d'impudence. Il fallait bien mourir ! Nous mourons mal, tristement. Qu'importe? Il y a eu de belles âmes, des âmes glorieuses dans cette Italie désormais asservie et prosternée. Je ne regrette pas d'avoir vécu.

LA MARQUISE.

Hélas ! Je suis moins détachée que vous. Je souffre de ces glorieuses choses qui nous ont quittés ou nous disent adieu. Il me semble qu'après avoir été inondés de clartés, nos pas chancelants s'avancent dans les ténèbres.

MICHEL-ANGE.

Nous laissons de grandes choses après nous et de grands exemples... La terre est plus riche qu'elle ne l'était avant notre venue... Ce qui va disparaître ne disparaîtra pas tout entier... Les champs peuvent se reposer et rester un temps en jachère ; la semence est dans les guérets. Le brouillard peut s'étendre et le ciel gris et terne se couvrir de buées et de pluie ; le soleil est là-haut... Qui sait ce qui reviendra?

LA MARQUISE.

Vous semblez fatigué, mon ami. Votre tête s'incline...

MICHEL-ANGE.

Oui, je suis las... je vais vous quitter... J'ai quatre vingt-neuf ans, marquise, et toute émotion me fatigue un peu ; nous avons parlé ce soir de choses bien sérieuses. Adieu !

LA MARQUISE.

A demain, n'est-ce pas?

MICHEL-ANGE.

A demain... oui... si je suis encore de ce monde... et si je n'y suis pas, au revoir, madame !

Il se lève; la marquise le soutient et lui serre la main.

LA MARQUISE.

Appuyez-vous sur mon bras... je veux vous conduire jusqu'au bas de l'escalier.

MICHEL-ANGE.

Je consens à cet honneur... j'accepte cette tendresse... Il me semble qu'aujourd'hui je peux la vouloir. Je vais vous dire un dernier mot...

LA MARQUISE.

Et quoi, mon ami?

MICHEL-ANGE.

Vous que j'aime tant, je vous bénis du fond de mon âme... Adieu!

Il baise la main de la marquise et s'éloigne.

FIN DE LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE. — Jules II 1
QUATRIÈME PARTIE. — Léon X 103
CINQUIÈME PARTIE. — Michel-Ange 183

IMPRIMERIE SPAMER, LEIPZIG